

School of Theology at Claremont



1001 1413608

DS
56
R6



The Library

SCHOOL OF THEOLOGY
AT CLAREMONT

WEST FOOTHILL AT COLLEGE AVENUE
CLAREMONT, CALIFORNIA

✓
MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH

BEYROUTH (LIBAN)

TOME XII, FASC. 3

SÉBASTIEN RONZEVALLE, S. J.

NOTES ET ÉTUDES
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
(SUITE)

V

IMPRIMERIE CATHOLIQUE

BEYROUTH

1927

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH

TOME XI (1926)

<i>Fasc. 1</i> — P. JOÜON, S. J., Études de sémantique arabe (36 pages)	Shilling	1.4
<i>Fasc. 2</i> — H. LAMMENS, S. J., Les sanctuaires préislamites dans l'Arabie occidentale (137 pages).	»	2.9
<i>Fasc. 3</i> — R. MOUTERDE, S. J., Sur le recueil des <i>Inscriptions</i> <i>grecques et latines de la Syrie</i> (8 pages)	»	0.5
<i>Fasc. 4</i> — Nouveaux emblemata provenant de Balqis (6 pages, 1 planche).	»	0.5
<i>Fasc. 5</i> — L. CHEIKHO, S. J., Catalogue raisonné des Manuscrits de la Bibliothèque Orientale, V. Patristique, Conciles, Écrivains ecclésiastiques anciens, Hagiologie (114 pages)	»	1.8
<i>Fasc. 6</i> — R. MOUTERDE, S. J., Dieux cavaliers de la région d'Alep (16 pages, 1 planche, 1 figure)	»	0.7
<i>Fasc. 7</i> — { P.-E. GUIGUES, Flèche de bronze à inscription phénicienne. S. RONZEVALLÉ, S. J., Note sur l'inscription phéni- cienne de la flèche publiée par M. Guigues (36 pages, 1 planche)	»	1.4
<i>Fasc. 8</i> — <i>Bibliographie</i>	»	1.2

56
R6

✓
MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH

BEYROUTH (LIBAN)

TOME XII, FASC. 3

SÉBASTIEN RONZEVALLE, S. J.

NOTES ET ÉTUDES
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
(SUITE)

V

IMPRIMERIE CATHOLIQUE

BEYROUTH

1927

Library

SCHOOL OF GEOLOGY
AT CLAREMONT
California

XXXIV. — DÉESSES SYRIENNES

(PL. XXI-XXIII) (1)

1. DEUX [TROIS] ASTARTÉS TYRIENNES

Le fragment de stèle phénicienne, reproduit sous le n° 4 de la planche XXI, a été découvert, il y a un peu plus d'un an (1913), dans les restes d'un petit temple de *Tîr dibba* (طبر دبا), village situé à deux petites heures à l'est de Tyr. Du même village proviennent deux galets naturels de pierre brune, très dure, pareils à des oiseaux gros comme le poing, dont les ailes fermées semblent avoir été artificiellement marquées par les lignes de leurs contours. On m'a affirmé que ces objets se rencontrent fréquemment dans les ruines antiques du village : de là probablement le nom même de la localité, les habitants prononçant le premier composant tantôt *tîr*, tantôt *tair*, qui signifie « oiseau ». Peut-être faut-il voir dans ces objets des ex-votos imitant sommairement des colombes, symboles d'Astarté.

Le relief que nous publions est en calcaire blanchâtre, de qualité médiocre, et mesure 0^m,31 de hauteur sur une épaisseur de 0^m,13. Son état de conservation laisse beaucoup à désirer, mais il n'est point douteux qu'il ne s'agisse d'une stèle étroite, à sommet arrondi. J'ai d'ailleurs vu l'original à Beyrouth en Mai 1913, et j'ai pu constater que l'identification du personnage ne présente aucune incertitude. C'est incontestablement

(1) Le lecteur trouvera la pl. XXI au t. VII des *Mélanges* (1914), paru après la guerre (1921).

une forme locale d'Astarté sous les traits combinés d'Isis-Hathor. On peut même avancer que, sauf la physionomie de la figure, presque tout est égyptisant dans cette image de la déesse. Le klast, qui est d'une forme pour ainsi dire classique, dans le costume égyptien (1), est celui-là même qu'on retrouve sur la base de Fr', près de Tripoli (2), avec son rebord inférieur coupé en biseau, ses appendices latéraux pendants et le bandeau frontal où se dresse l'uræus (3). Également égyptienne, la coiffure symbolique qui surmonte la tête divine : elle est composée d'une petite base, qui ne semble avoir reçu aucune ornementation, et au-dessus de laquelle s'étaient, en sens contraires, les deux cornes hathoriennes, à peine ondulées, mais parfaitement reconnaissables ; sur ces cornes se dresse un petit disque accosté de deux hautes plumes, enroulées à leurs bouts (4). Égyptien aussi le large pectoral qui rehausse le bord de la tunique vers la naissance du cou, et le sceptre à terminaison papyriforme que la déesse tenait de la main gauche, aujourd'hui absente. L'ensemble de la sculpture ne laisse pas néanmoins d'être très phénicien de style et d'exécution. Dans les large plis qu'on devine sous les traces restantes de la manche, on reconnaît sans peine un trait du costume que portaient, à l'époque hellénistique, les personnages d'Oumm el-'amad et de Tayyibé (5), et, dans la

(1) Voir dans Perrot-Chipiez, *Hist. de l'art*, I, la toute première figure de l'introduction, p. LXXIII.

(2) *MFO*, V, pl. XIII. On le distingue très nettement sur les grandes photographies que je possède du monument.

(3) Cf. également le bas-relief d'Aradus figurant un sphinx couché : Perrot-Chipiez, *Hist. de l'art*, III, fig. 73.

(4) Je ne crois pas qu'on puisse voir deux autres cornes dans ces appendices du disque ; il y aurait tautologie. Il s'agit plutôt d'une variante tardive des hautes plumes dressées et accolées l'une à l'autre, qui se trouvent d'ailleurs dans les images antiques de la déesse égyptienne, aussi bien que dans les bronzes et les terres cuites de l'époque gréco-romaine.

(5) Clermont-Ganneau, *Rec.*, V, pl. I; Heuzey, *Comptes rendus de l'Acad. des inscr.*, 1902, p. 11 et pl. II ; *MFO*, III², pl. IX et p. 780. Ce costume était d'ailleurs usuel en Phénicie, v. g. à Byblos. Cf., outre la stèle de Yehawmilk, les monnaies autonomes figurant Astarté : Babelon, *Perses Achéménides*, n° 1373 et p. CXLVII ; Hill, *Phoenicia*, pl. XLI, 7 et 10.

main droite qui bénit, un geste caractéristique de l'imagerie religieuse courante chez les Phéniciens de toutes les époques, geste que nous retrouverons d'ailleurs, avec d'autres traits, dans le second relief tyrien. Le travail est plutôt rude et sec, sans être inélégant ; la main qui bénit trahit, de la part du sculpteur, une si forte préoccupation de rendre une main effilée de femme, qu'elle ressemble plutôt à un gant vide.

La partie cintrée de la stèle était-elle décorée d'un symbole, étoile, disque ailé ou disque dans le croissant? Les cassures qui l'ont déformée à cet endroit sont nombreuses, mais une saillie oblique de la surface, qu'on peut suivre sans interruption du sommet jusqu'au côté rectiligne du bloc, à droite, ne permet pas de s'arrêter à cette supposition, à moins que le symbole ne fût de dimensions réduites. La déesse était-elle figurée assise ou debout? Il est impossible de se prononcer avec certitude; je croirais toutefois plus volontiers qu'elle était debout, par comparaison avec la stèle étroite, de forme semblable, qui porte l'image d'Astarté sur le trône de Tayyibé: des deux côtés même pose générale, même geste de la main droite, même sceptre tenu à la même hauteur (1). Il me paraît même vraisemblable que le monument complet comprenait une autre stèle de forme identique, portant l'image du dédicant. Mais rien de tout cela n'est certain, et nous devons nous contenter de ce que nous avons sous les yeux.

Bien qu'il soit anépigraphe et très fragmentaire, notre relief me semble pouvoir être daté approximativement. Si la coiffure de la déesse suggère tout d'abord une époque relativement élevée, les divers rapprochements que nous avons déjà faits avec les monuments de la région tyrienne,

(1) M. Dussaud (*Rev. de l'hist. des relig.*, 1910, I, p. 99 et 1911, p. 333) n'admet pas que la déesse figure sur l'une des deux stèles dressées à l'intérieur du siège sacré de Tayyibé. Je ne puis admettre, non plus, même du simple point de vue graphique, l'explication qu'il propose de son côté. Les figures antithétiques sont courantes dans l'art oriental, notamment sur les cylindres, qui ont beaucoup influé sur cette particularité de l'imagerie religieuse ; mais on ne peut citer, je crois, aucun monument dédié à une seule divinité, et où le dédicant se soit fait représenter identiquement sur deux stèles indépendantes et semblables entre elles. J'ai d'ailleurs suffisamment étudié l'original du « trône d'Astarté » pour pouvoir assurer que la déesse apparaît au moins sur la stèle de droite, la mieux conservée (*MFO, loc. cit.*, pp. 779 sqq.).

ne permettent guère de remonter au-delà de la conquête macédonienne. La parenté, d'âge et de style, de tous ces monuments apparaîtra encore plus étroite, si l'on compare les profils et le modelé des visages: on dirait un même type, choisi pour les figures viriles aussi bien que pour les figures féminines, et sur ce point, le relief de la base phénicienne de Fî', que je place à l'époque hellénistique, fournit un nouvel élément de comparaison, réellement frappant. Je reviendrai d'ailleurs en détail, dans une autre étude, sur ce dernier monument, auquel M. Mendel et surtout M. Dussaud me semblent avoir assigné une date trop haute. Dans le relief de Tîr dibba, un seul trait pourrait faire pencher la balance vers une date plus ancienne, antérieure même à l'époque perse: la forme de l'œil, qui semble être de face; mais ce n'est là qu'une apparence, due à la friabilité de la pierre et à l'usure générale de l'épiderme du relief. La facture est également celle qu'on peut constater sur la plupart des monuments phéniciens jusqu'ici découverts dans le pays de Tyr, et dont plusieurs sont de très basse époque hellénistique, quelques-uns même d'époque certainement romaine. Aussi ne serais-je pas étonné qu'une découverte future, autorisant de nouveaux rapprochements, ne vînt nous obliger à placer notre monument à la fin de l'âge grec plutôt qu'au début. J'avoue, au reste, que l'art phénicien ne nous est pas encore assez familier pour que nous puissions, sur de simples rapprochements de style et de facture, nous prononcer avec une entière assurance sur leur âge respectif. [J'ai pu m'en convaincre tout récemment (fin Mai 1914), à Tyr même, en étudiant un monument, que j'aurais plutôt rapporté au II^d siècle avant notre ère, et qui est d'époque romaine, du II^d ou du III^e siècle, ainsi, que l'atteste un reste d'inscription. Ce moment sera étudié plus loin (1).]

(1) Rien ne montre mieux à quelles erreurs d'appréciation chronologique sont exposés les archéologues adonnés à l'étude des monuments phéniciens, que les deux statues égyptiennes, ou plutôt égyptisantes, découvertes à Oumm el-'amad, et décrites par M. Clermont-Ganneau, *Rec.*, V, pp. 373 sqq. N'étaient les inscriptions d'époque hellénistique qui les accompagnent, on n'hésiterait probablement pas à les placer à une période très reculée de l'histoire phénicienne, antérieure à la domination assyrienne.

Le relief suivant (pl. XXI, 5) provient également de la région de Tyr. Je ne l'ai malheureusement pas vu et ne le connais que par la mauvaise photographie reproduite dans notre planche. Autant qu'on peut en juger par cette image, il semble avoir été taillé dans un bloc de calcaire local; d'après les renseignements oraux qui m'ont été donnés, il n'aurait pas beaucoup plus de 0^m,25 de hauteur dans son état actuel et pèserait environ 20 kilos. Formait-il comme le monument de Tîr dibba une stèle cintrée, ou bien faisait-il plutôt partie d'un ensemble? Il m'est impossible de le dire, d'autant moins que la ligne creuse formant cadre au-dessus de la tête divine peut être postérieure à l'érection du monument.

Le fragment aurait été trouvé à *El-mašnaqa*, terrain situé dans les environs de Burg és-sémâlé, à 1 h 1/2 à l'est de Tyr, et vendu pour moins



Fig. 10.

d'un franc à un barbier tyrien, du nom d'Elias 'Agram, qui, depuis trois ou quatre ans, a délaissé sa profession pour embrasser le métier beaucoup plus lucratif de marchand d'antiquités.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que nous ne soyons de nouveau en présence d'une forme d'Astarté. La figure 10, calquée sur la photographie, me dispensera de toute description (1) Tous ces détails ne constituent pas nécessairement un indice d'ancienneté : il suffit d'admettre qu'ils ont persisté jusqu'à l'époque hellénistique. Le goût et le faire des Grecs n'ont certainement pas envahi d'un coup l'art phénicien. Jusqu'à la fin de la domination romaine, les traditions locales se sont survécues, surtout dans les campagnes, plus conservatrices sous ce rapport que les grandes métropoles de la côte. C'est là une constatation qu'on peut facilement faire en étudiant les provenances des monuments conservés dans les Musées d'Europe ou qu'on rencontre dans le pays même. Mais, d'autre part, si routiniers qu'ils fussent, les humbles artistes des villages phéniciens ne pouvaient totalement se soustraire aux influences, sans cesse grandissantes, de l'art hellénique. Aussi bien, dans ce torse de déesse, dessiné de face à l'égyptienne, le sculpteur de Burg es-sémalé n'a pu voiler tout ce qu'il devait, inconsciemment peut-être, au goût étranger. Le port, le geste des bras et des mains, les seins arrondis sous la tunique, et soutenus par un strophion, tout cela me semble frappé au coin hellénique.

Il serait vivement désirable que le morceau fût publié à nouveau par son dernier acquéreur. Bien que d'un faible relief et d'une conservation très défectueuse, l'original révélera, sans doute, plus d'un détail qui m'a échappé. [Juin 1914].

Depuis que les lignes précédentes ont été rédigées, j'ai eu l'occasion de m'assurer que les deux fragments sont entrés au Musée du Louvre (salles phéniciennes), où ils sont déjà exposés. On peut donc espérer que

(1) [Une page, au moins, de mon manuscrit, égarée durant la guerre et restée introuvable, insistait apparemment sur les traits orientaux et indigènes de la composition, tout en la rapportant à l'époque hellénistique. — 1927)]

M. Dussaud les republiera et précisera ce qui, dans ma description de la seconde stèle, reste naturellement indécis (1).

J'ajoute ici quelques compléments tardifs à ma documentation, avec une nouvelle stèle, figurant encore Astarté-Isis, et de la même provenance que la première (Pl. XXIII, 1).

Ce nouveau fragment m'a été montré en Janvier 1927 par un marchand de Tyr, qui, connaissant l'histoire du premier, ne voulait céder sa pièce qu'à un prix très élevé. Les antiquaires de Beyrouth, le Musée, les amateurs ayant, tour à tour, renoncé à un pareil achat, force fut au brocanteur de vendre la stèle à un prix plus modique, soit 500 francs or, approximativement : l'acquéreur, l'évêque melchite de Tyr, l'a ajouté à sa collection d'antiquités phéniciennes et en a fait tirer une photographie retouchée (2), qui rajeunit beaucoup le morceau et lui donne un air de faux assez accentué. On a même répandu le bruit que le fragment était réellement faux et qu'il existait à Tyr d'autres copies de cette représentation. Etant donné l'adresse des faussaires de Tyr (3), le fait n'aurait rien d'inattendu ; mais j'ai été un des premiers à voir l'objet et je puis assurer qu'il est à l'abri de tout soupçon. Quant aux copies qui en auraient été faites, je n'en ai eu aucune connaissance depuis qu'on m'en a parlé.

L'authenticité de la stèle ainsi établie, il me reste à la décrire brièvement. Trouvée au même endroit que la première, elle est également taillée dans la même matière — calcaire blanchâtre de qualité plutôt médiocre — et présente, à peu de chose près, les mêmes dimensions : 0^m,30 de hauteur sur 0^m,23 de largeur et 0^m,11 d'épaisseur, y compris la saillie du relief. Ici, le disque ailé égyptien couronne la stèle, empiétant même légèrement sur la coiffure divine. Des cornes horizontales qui, dans le

(1) M. Contenau les décrit très sommairement dans *La civilisation phénicienne*, pp. 186-187.

(2) Ce point n'est peut-être pas exact ; on a pu nettoyer vigoureusement l'objet et le photographier alors qu'il était encore légèrement humide.

(3) Notamment comme graveurs en pierres fines.

premier fragment, surmontent la petite base de cette coiffure, on ne distingue plus rien ; les plumes, qui, dans l'autre stèle, sont nettement détachées de part et d'autre du globe, présentent ici un dessin continu où s'emboîte le disque, exactement comme sur le monument de Fî', dont la date récente se trouve ainsi confirmée à nouveau. Pour tout le reste, il suffira de renvoyer à la reproduction de notre planche. Il est désormais évident que les deux stèles figuraient la déesse debout, comme sur le trône d'Astarté, et que la première accuse un âge un peu plus reculé que la seconde. L'ensemble peut se placer approximativement aux III^e-II^e siècles avant notre ère ; il souligne la vogue de la forme égyptisante d'Astarté dans la Phénicie d'époque hellénistique (1), vogue dont les monuments récemment découverts à Byblos attestent la très haute antiquité. Aussi n'est-il pas étonnant que cette coiffure de la déesse phénicienne soit devenue un symbole abrégé de la divinité féminine sur un grand nombre de monuments d'époque hellénistique, et qu'on lui ait même rendu une culte spécial en plusieurs lieux du monde méditerranéen. Mais je ne saurais m'attarder davantage sur ce sujet, qui demanderait une étude à part, rien que pour l'antiquité syrienne. Qu'on me permette de renvoyer à l'avance à une étude sur la déesse syrienne, que j'espère pouvoir publier un jour dans ces *Mélanges*.

Quant au type du n° 5 de la planche XXI, il est beaucoup plus phénicien que le précédent, tout en lui empruntant quelques-unes de ses caractéristiques, ainsi qu'il a été dit. Le Musée de Beyrouth possède une

(1) Cf. en particulier le bronze de la collection de Clercq (de Ridder, *Catal.*, III^e, n° 213), de provenance gyblite et d'époque ptolémaïque, comme on peut s'en assurer en le comparant au bronze de Kom Ombo publié par M. Flinders Petrie, dans *Arts and Crafts*, fig. 10. Voir encore Perrot, *Hist. de l'art*, III, pp. 76-7, 405 et 412. — Voir encore l'intéressante étude de M. N. Giron, *Les épis du diadème de la Dame de Byblos*, dans le *Bulletin de l'Institut. franç. du Caire*, XXIII, (1923), pp. 11-25 du tiré à part.

figuration d'Astarté d'une type phénicien plus pur encore (1), bien que d'une époque déjà avancée et, en tout cas, plus récente que nos stèles tyriennes. La déesse, portant un petit polos, indice de basse époque, est assise à gauche dans un trône à très haut dossier, flanqué d'un lion de très beau style, qui rappelle un peu celui du lion figurant dans la numismatique de Béryte (2). La main gauche, ramenée sur le genou, tient une fleur de lotus; la droite, élevée à la hauteur de la bouche, soutient une coupe, dont la forme semble avoir beaucoup souffert de l'usure du temps. En tout cas, le geste n'est pas celui de la bénédiction comme dans les fragments de Tyr. L'ensemble du type, sauf le lion, est celui qu'on relève dans la patère, certainement phénicienne, du Varvakeion (3), et dans celle, de fabrication chypriote, d'Italie (4), enfin dans un fragment d'ivoire de Nimroud (5), également phénicien, d'inspiration et de technique, remontant jusque vers le IX^e siècle. Mais ce qui rend la stèle du Musée de Beyrouth particulièrement intéressante, c'est d'abord le dossier si élevé du trône où siège la déesse et qui a son prototype dans plusieurs des monuments plus anciens auxquels nous venons de le comparer; ensuite le style *grec* de la draperie qui recouvre la déesse. Or ces deux caractéristiques sont également celles de la déesse à coiffure hathorienne qui trône dans la base de F¹: confirmation nouvelle et presque décisive de la date relativement récente de ce monument que M. Dussaud plaçait dans les débuts du V^e siècle, sinon à la fin du VI^e. Je n'insisterai pas davantage sur ce sujet controversé,

(1) Publiée dans *Syria*, 1924, pl. 31, n^o 3. La reproduction, quelque peu floue, ne permet pas de distinguer tous les détails: l'objet mériterait une étude approfondie.

(2) Hill, *Phœnicia*, pl. XI, 6. — Le rapprochement est encore plus étroit avec le lion ornant un peigne du Louvre, publié par M. Poulsen, *Der Orient u. die frühgriech. Kunst*, fig. 51. L'objet est beaucoup plus ancien, peut-être du VII^e siècle, et de fabrication phénicienne, quoique inspiré de l'art assyrien. La persistance séculaire d'un tel type est un fait très remarquable, sur l'importance duquel on ne saurait trop insister. J'y reviendrai dans une autre étude.

(3) Perrot, *op. cit.*, p. 783.

(4) *Ibid.*, p. 673.

(5) Poulsen, *Der Orient u. die frühgriech. Kunst*, fig. 32, pp. 46-47.

comptant le reprendre à part, en faisant état d'autres données, dont l'exposé n'a pas sa place dans ces notes. C'est également ailleurs que je reviendrai sur la question du trône vide, et le problème très complexe de son culte dans les religions anciennes de la Syrie.

J'ajouterai seulement, en terminant, que le geste de la divinité bénissante, que nous avons relevé dans nos trois stèles tyriennes, geste qui est également celui des Astartés de Tayyibé et de Fi', est très anciennement attesté par une série de monuments phéniciens, entre autres des bronzes remontant au II^e millénaire (1). Typologiquement, la représentation de la déesse assise se rattache à l'imagerie plus ancienne de Babylone : les exemples en abondent dans les cylindres mésopotamiens.

3 Décembre 1927.

2. DÉESSE-MÈRE DE BEYROUTH

Sous le n° 1 de la pl. XXII figure un fragment de statue en calcaire blanc, mou et très friable, trouvé à Beyrouth. Hauteur: 0^m,16. Au milieu du cou, sur le plat, un trou, ovale et lisse, de 0^m,03 de profondeur, indique que la tête était rapportée et peut être mobile. La coupure inférieure du bloc n'est pas régulière : il est donc possible que la statue ait été entière, malgré les apparences contraires.

A première vue, cette sculpture fait l'effet d'un faux, tellement elle paraît barbare. Je crois cependant qu'un faussaire ne se serait pas contenté de ce torse ; il n'aurait pas manqué de compléter son œuvre en

(1) Voir, entre autres, celui de Berlin (Ed. Meyer, *Reich u. Kultur der Chetiter*, pl. XI), qui est phénicien et non hittite, et celui du Louvre, reproduit par M. Val. Müller dans *Athen. Mitt.*, 1921, pl. III, 3. Voir encore les deux bronzes, dont le second tout à fait égyptisant, publiés par M. Contenau, *La civilisation phénicienne*, pp. 182 et 185.

taillant une tête quelconque dans la même matière, si facile à travailler. Je trouve aussi que la pose et le dessin de l'enfant dépassent les capacités vulgaires des fabricants syriens de cette catégorie de faux. L'objet a été acheté, pour la somme très modique de 5 francs, par un commerçant de notre ville, et rien que ce fait suffit, je pense, à nous rassurer sur son authenticité. Je n'ai malheureusement aucun autre renseignement sur la provenance du fragment.

Il n'y a pas lieu d'insister longuement sur sa description et sa nature. La déesse était très probablement censée revêtue d'une ample et légère robe, laissant le sein droit nu. On le reconnaît d'abord à l'effacement du bras et du sein gauches, sur lesquels repose l'enfant ; ensuite à quelques traits verticaux qu'on remarque sur le flanc droit, sous le coude correspondant, et qui se continuent jusqu'au bas du fragment : ces traits sont invisibles sur notre photographie. De la main gauche étalée, la déesse serre l'enfant sur son sein ; de la droite, dont on ne voit que le pouce et l'index, elle se presse le sein droit pour en faire jaillir le lait, suivant un geste dont on a un grand nombre d'exemples dans l'imagerie orientale, et notamment dans les terres cuites. Le corps de la déesse est tout uni, et presque cylindrique à partir de l'abdomen. La petite saillie qu'on voit à droite indique-t-elle l'intention de simuler un pli de la tunique, ou bien est-elle seulement une marque de négligence de la part du sculpteur ? On ne saurait se prononcer avec certitude. Quant à l'enfant, les fortes saillies que présentait son corps nu l'ont exposé à une plus forte usure que le reste du morceau. On y reconnaît cependant une tête ronde sans chevelure, les deux bras posés sur les cuisses, avec une main droite démesurée ; enfin les parties viriles suffisamment conservées. L'ensemble du fragment, la pose de l'enfant sur le sein de sa mère (1), rappellent quelque peu les représentations similaires d'Isis allaitant Horus ; mais le morceau

(1) Pour cette pose, comparer la terre cuite chypriote publiée par Heuzey, *Les figurines de terre cuite du Musée de Louvre*, pl. 15, 4 ; même la pose de la mère, qui est drapée, offre quelque analogie avec notre fragment.

est trop incomplet pour permettre de conclure à une imitation de ce type, et d'ailleurs l'art religieux syro-phénicien a souvent reproduit une forme de déesse-mère, qui n'est pas un emprunt à l'art égyptien.

Un trait passablement déroutant dans cette sculpture, c'est que la déesse n'offre pas le sein à son enfant, qui paraît endormi. Pareille attitude, dans un tel groupe, n'est pas commune, je crois, dans l'art sémitique; mais je puis me tromper, ne disposant pas d'une documentation suffisamment abondante sur le sujet. Il n'en reste pas moins vrai que nous avons sous les yeux une combinaison du geste si commun de la déesse se pressant les seins et du type de la déesse portant son enfant. Ce trait original contribuera à lever, s'il en restait encore, tous les doutes sur l'authenticité de la statuette.

Une œuvre de cette nature et d'une pareille conservation semble défier toute tentative de détermination chronologique. Comme style, on trouverait, je crois, difficilement quelque chose à lui comparer, et si d'une part, la forme massive et cylindrique du corps divin invite peut-être à y voir le produit d'un art archaïque, d'autre part, le modelé donné aux bras, aux mains de la déesse et surtout au corps de l'enfant, empêche de remonter à une époque reculée. Il me paraît assez probable que cette sculpture rudimentaire n'est pas très antérieure à l'époque romaine et qu'elle est l'œuvre d'un artisan indigène combinant des formes traditionnelles plus anciennes. Bien que fragmentaire, elle méritait d'être publiée : c'est peut-être l'unique exemplaire en ronde-bosse connu jusqu'ici d'un type peu commun de la Déesse-mère sémitique.

Juin 1914.

3. ASTARTÉ PALESTINIENNE (TERRE CUITE)

Il y a deux raisons d'appeler *Astarté palestinienne* la figure reproduite sous le n° 2 de la planche XXII. La première est que l'objet provient de Beisân (Scythopolis) ; la seconde, que l'image de la déesse est étroitement apparentée à une Astarté nue trouvée par M. Macalister dans ses fouilles de Gézer (1).

L'objet, haut de 0^m,30, est une terre cuite d'époque romaine, en pâte fine et légère, de couleur jaune très claire, presque blanche. Elle est naturellement creuse, moulée en deux pièces et ouverte à la base ; le revers, qui est légèrement arrondi, suivant l'usage, est percé d'un trou d'évent. Son épaisseur hors œuvre est de 0^m,025 et celle de ses parois d'un centimètre environ. La conservation en est excellente, comme on peut s'en assurer par notre reproduction.

La déesse se tient debout dans un naïsque, à fronton très aigu, brisé par un arc de cercle et supporté par deux grosses colonnes d'un dessin assez singulier, qui ne doit pas relever exclusivement de la fantaisie du coroplaste. L'ensemble de cette architecture ne peut être que d'époque romaine, comme l'atteste surtout l'entablement cintré du naos. En supposant que cet abri reproduise le baldaquin sous lequel la déesse était adorée dans son sanctuaire particulier, il est à croire que, sur le monument original, les cartouches réservés dans les bases des colonnes devaient contenir des inscriptions dédicatoires.

Non moins original et inattendu est l'aspect de la déesse. Tandis que sur la terre cuite de Gézer, elle est sans voiles et fait le geste de la Vénus « pudique », ici tout son corps disparaît, sauf la tête et les pieds, sous une large robe, à peine ondulée. Les pieds grossièrement façonnés sont disproportionnés avec le reste du corps, qui est lui-même trop court, par rapport à la tête. L'intérêt principal de ce xoanon réside dans l'espèce de mitre

(1) *The Excavations of Gezer*, III, pl. CXVI, n° 10 ; texte : I, p. 309.

de forme insolite, qui en orne la tête. Une haute coiffe, qu'on peut comparer à un filet moderne, emprisonne une double série de tresses superposées, au dessus du front ; cette coiffe se continue, dans le bas, à droite et à gauche du visage, où elle enserme encore d'autres tresses pendantes. C'est d'ailleurs le même dessin général que sur la terre cuite de Gézer et la ressemblance y va si loin pour le détail de la tête, qu'on y retrouve la même façon de marquer l'arcade sourcillière, en saillie continue avec le nez. Nul doute que nous ne soyons en présence d'une mode courante dans le pays, sinon pour les mortelles, du moins pour les déesses. L'ensemble rappelle les chevelures des déesses babyloniennes, avec leurs tresses enroulées et ramassées sur les côtés (1), et c'est à quoi l'on pouvait s'attendre, si l'on observe que le type babylonien des déesses en terre cuite a beaucoup influé sur celui des statuettes similaires de Palestine et de Phénicie. Comme sur l'exemplaire de Gézer, un collier orne le cou de la déesse : ici, il est muni d'une pendeloque affectant la forme d'un gland de chêne.

Avons-nous réellement affaire à une forme d'Astarté, particulièrement vénérée à Beisân ? C'est très possible, mais rien de plus. Tout ce qu'on peut avancer avec probabilité, c'est que ce type de déesse devait être courant dans la Palestine d'époque romaine, car notre terre cuite ne peut être que la réduction d'un modèle du répertoire local. Sous ce rapport, elle offre un intérêt réel bien qu'elle soit, par ailleurs, dénuée de toute valeur artistique. La robe même de la déesse constitue un détail que je crois nouveau dans l'archéologie figurée de la Palestine romaine. Sa forme tout unie, semblable à celle d'un grand sac recouvrant tout le corps, suggère que ce vêtement devait constituer une partie accessoire et mobile de la représentation : à certains jours, suivant les rites, le stoliste devait pouvoir l'enlever d'un coup et montrer la déesse sous la forme qu'elle présente dans la terre cuite de Gézer.

Juin 1914.

(1) Voir surtout Contenau, *La déesse nue babylonienne*, pp. 34 et 54 sqq., notamment la figure 52.

En 1920, j'ai retrouvé au Louvre, où je l'avais fait entrer dès 1914, la terre-cuite de Beisân. Dans la vitrine où elle est conservée, j'en ai vu une autre, dont la provenance m'est inconnue et dont je ne possède aucune reproduction. Elle est un peu plus grande que celle de Beisân, et, sauf le type de la déesse qui y est nue et porte une main aux seins, présente les mêmes caractéristiques: même cintre, mêmes colonnes; la coiffure ne diffère pas non plus, si ce n'est par un plus grand soin donné aux détails. Les deux petits monuments se complètent donc l'un l'autre et l'on peut admettre que leur type devait être courant à l'époque romaine. De plus, il devient évident que la déesse figurant dans le naïsque de Beisân est bien la déesse Astarté : d'où la conclusion que la robe qui la recouvre entièrement représente bien, comme nous l'avons dit, un vêtement mobile à volonté.

Ces humbles monuments jettent un jour assez curieux sur les religions syriennes d'époque romaine. Nul doute que les agyrtes, dont nous connaissons le genre de vie, grâce aux œuvres de Lucien, d'Apulée et de Maxime de Tyr, ne portassent, dans leurs bagages, des terres-cuites semblables ou des naïsques ajourés abritant l'image de la déesse, qu'ils exhibaient dans les rues et les places publiques, ou qu'ils distribuaient aux dévots moyennant juste rétribution.... C'est de ces petits temples portatifs que dérive un type qui s'est perpétué même jusqu'à l'époque byzantine, et qui, sous une forme plus fantaisiste et d'ailleurs dénuée de toute attache religieuse, figure un naïsque abritant un personnage tenant un miroir. Le Musée du Louvre en possède un spécimen caractéristique, dont M. Pottier a donné une excellente reproduction dans la grande publication consacrée, en 1920, aux accroissements du Musée depuis 1914 (1). Le même objet a ensuite servi à M. Michon dans la courte étude (2) qu'il a consacrée à réfuter une thèse très aventureuse de M. Moulton sur les

(1) *Le Musée du Louvre depuis 1914*, t. II, pl. 74, 3.

(2) *Miroirs et non custodes eucharistiques*, dans *Strena Buliciana*, p. 164, fig. 5.

prétendues custodes eucharistiques de Jérusalem (1). C'est avec raison que M. Dussaud a refusé de voir dans ce naïsque de basse époque une représentation d'Astarté (2), mais il nous est impossible de le suivre quand il reconnaît dans les formes architecturales de l'objet une *nepheš*, et dans le miroir qu'il recouvre un symbole apotropaïque, relevant du culte solaire de l'âge romain. Non, ces petits objets, surtout à l'époque chrétienne, étaient généralement de simples miroirs, à très bon marché, à l'usage du menu peuple. La grande quantité de spécimens que j'en ai vus, photographiés ou acquis pour le Louvre, à Homs, Alep et Beyrouth, ne laisse place à aucun doute sur ce point, et, s'il est certain qu'on les enterrait parfois avec les morts, même à l'époque byzantine, il ne faut voir là qu'une survivance des âges antérieurs, sans aucune des significations païennes qui leur étaient attachées par les dévots d'Astarté ou du Soleil. Je ne puis m'étendre davantage ici sur un sujet qui exigerait un long exposé et une série considérable de reproductions; mais l'on me permettra de publier deux petits monuments (pl. XXIII, 2 et 3) qui vont droit à notre sujet.

Le premier est l'«Astarté» au miroir qui devait figurer dans le *Quarterly Statement* du Palestine Exploration Fund (3), où je me suis occupé des «custodes eucharistiques», et que la rédaction a supprimée, bien qu'elle fût l'argument le plus frappant de ma démonstration. Long de 0^m, 17 dans son état actuel, l'objet est en plâtre et creux. La tête et le tronc ont été moulés à part et ajustés grossièrement à la naissance du cou; les bras ont été également ajoutés au torse, et plus grossièrement encore. Quant au miroir (verre incolore, doublé à l'intérieur d'un léger vernis), il est tenu très verticalement à une certaine distance du corps au moyen de petites cales en plâtre: le verre est donc totalement *isolé et libre*, ce qui

(1) Une réfutation semblable, due à M^{me} Lelasseur, a paru dans la *Revue archéol.*, 1921, I, pp. 128 sqq. J'en ai publié moi-même une autre dans le *Quarterly Statement* du Palestine Exploration Fund, 1921, pp. 172 sqq.

(2) *Syria*, 1923, p. 255.

(3) *Supra*, n. 1.

suffit à réfuter d'un coup la théorie incroyable des « pyxides » eucharistiques. Noter le collier, dérivé probable des figures beaucoup plus anciennes d'Astarté ou de « déesse de la beauté ».

Le second monument fait partie de la collection de M. Henry Marcopoli, d'Alep, qui a bien voulu (octobre 1922), m'autoriser à le publier. Il est également en plâtre, et, comme tous les autres objets semblables, d'époque byzantine. Cette fois-ci nous avons affaire à une œuvre beaucoup plus soignée, quoique toujours populaire. L'objet est haut de 0^m,151. Le verre du miroir est légèrement bombé et complet. Dans le cintre qui couronne l'édicule distyle où le miroir est encastré, se détache en relief une assez élégante figure d'« Astarté » en buste, qui rappelle de loin l'*Aphrodite parakytusa* de Chypre et de Phénicie (1); son cou est orné d'un collier, du milieu duquel pend un médaillon rond; ses cheveux, partagés sur le front, passent ondulés sur les oreilles; un diadème les enserme comme le ferait un 'agâl bédouin moderne: bande saillante demi-ronde avec trois ornements circulaires, qui paraissent être des anneaux, dont le médian plus gros que les latéraux. Au revers de la pièce, une saillie du plâtre, de quelques millimètres de hauteur, et placée au premier tiers de la surface, devait servir pour la préhension de l'objet, quand on voulait s'y mirer. Il est donc bien évident qu'il s'agit d'un petit objet de toilette féminine et rien de plus, quelles que puissent être les origines des éléments qui le composent. Au reste, un autre miroir du même genre, que j'ai vu (sans le photographier) chez M. Guillaume Poche, d'Alep (2),

(1) Cf. le récent article de R. Herbig, dans l'*OLZ*, 1927, col. 917-922. Voir plus loin, sous le n° 5 de la présente étude, une observation sur la « Vénus orientale » jadis publiée par de Vogüé.

(2) Le propriétaire m'ayant dit que le miroir avait été vu et étudié par M^{me} Lelasseur, je n'ai pas cru devoir le photographier de mon côté: comme le précédent, il figure un naisque distyle, enserrant le miroir; au dessus, un cintre en grosses perles et, rehaussé de quelques traits noirs au pinceau, buste de femme à collier. Dans le champ: ZO (buste) H. Encore un trait d'attache au paganisme éteint depuis longtemps, à moins qu'il ne s'agisse tout simplement du nom de la propriétaire du miroir, ce qui devait se présenter dans quelques cas.

porte également au revers une boucle de préhension, juste derrière le miroir.

La collection de M. Poche est une des plus riches que j'aie vues en miroirs rustiques de la même catégorie; d'autres objets, tous en plâtre également, figurent des plats, au centre desquels est encastré un miroir, évidemment trop petit pour avoir servi à son usage normal, et qu'il faut tenir pour une simple ornementation. Les plats en question sont d'ailleurs tous recouverts de dessins et de figures enfantines, tracés grossièrement au pinceau; on y remarque aussi parfois, vers le rebord de la pièce, des trous percés avant sa solidification et destinés à sa suspension. C'étaient donc, si l'on peut dire, des objets de salon, qu'on accrochait aux murs et qui, par les petits disques de verre qui en ornaient le centre, offraient quelque chose de clinquant et d'amusant. Sur l'un d'eux, dont les ornements sont purement géométriques, le nombre des miroirs s'élève jusqu'à cinq, groupés au centre du plat, et, détail important et décisif, l'ornementation en est restée assez bien conservée pour qu'on y distingue sans hésitation une petite croix grecque, avec un médaillon central.

On peut donc, encore une fois, conclure que tous ces objets, miroirs proprement dits ou bibelots «de salon», n'avaient plus rien de païen, si ce n'est par leurs toutes premières origines et que les intentions prophylactiques qu'on serait tenté de leur accoler n'ont existé que plusieurs siècles avant l'âge où nous les rencontrons.

Décembre 1927.

4. ASTARTÉS DE NIRAB

Les deux terres cuites qui figurent, en grandeur d'original, sous les n^{os} 3 et 4 de la planche XXII, n'ont pas besoin de description : elles n'y sont reproduites qu'à titre documentaire sur Nîrab (1), et comme spécimens, entre cent, des variantes que peut offrir le type de l'Astarté orientale, se pressant les seins en signe de fécondité (2). Notre n^o 4 ressemble beaucoup au fragment publié par M. Hogarth dans l'*Annual of the British School, Athens*, XIV, 1907-8, p. 190, 3 c, et acquis par lui à Tell Hâlid, sur la rive droite du Sagûr, à environ une journée de marche au nord d'Hiérapolis (3). Le n^o 3, d'un travail plus soigné, offre aussi un type plus richement orné. J'ai revu depuis les mêmes types, encore mieux modelés, chez un marchand de Beyrouth : ils provenaient de Jéraboulos. C'est bien dans cette région en effet, dans les environs du grand sanctuaire de la déesse syrienne, qu'on pouvait s'attendre à trouver le plus fréquemment ces images plastiques, prototypes de la figure qui, à l'époque perse, caractérisera certaines monnaies d'Hiérapolis (4). Nous allons voir dans l'article suivant avec quelle fidélité ces formes traditionnelles pouvaient se conserver dans l'art religieux de ce pays.

Juin 1914.

Le souhait que j'exprimais en 1901 dans ces *Mélanges* a commencé fort heureusement à se réaliser, comme on peut le voir par le compte rendu des fouilles qui ont été effectuées à Nîrab en 1926, et qui a paru dans

(1) Voir les *Mélanges*, t. III², 1909, pp. 785 sqq. La stèle dessinée à la p. 789 a été immédiatement acquise par la famille Marcopoli.

(2) Cf. la riche galerie rassemblée par M. Contenau dans les diverses régions du monde sémitique et élamite (*op. cit.*).

(3) Reproduit par M. Cumont dans son article *Syria (Dea)* du *Dictionnaire* Saglio-Pottier, p. 1591.

(4) M. Cumont (art. cité dans la note 1) a déjà fait le même rapprochement.

Syria en 1927 (1). Il faut espérer qu'elles reprendront prochainement : même si les résultats ultérieurs n'étaient pas plus éclatants que ceux de la première campagne, il faudrait pousser jusqu'au bout l'examen d'un tell qui a déjà livré les belles stèles araméennes que l'on connaît. Je fais les mêmes vœux pour la reprise des fouilles à Tell Nebi Mand, si cruellement interrompues par le décès de M. Pézard ; il serait même urgent de ne pas abandonner totalement aux indigènes la dévastation des terrains déjà touchés par la pioche.

C'est vraiment le cas de s'écrier : « operarii pauci » ! Je suis néanmoins persuadé, pour ma part, que si l'on associait à l'entreprise quelques fouilleurs du Nouveau Monde et si on leur cédait tous les doubles découverts, on n'aurait aucune peine à recueillir les fonds nécessaires pour continuer une œuvre si importante, à peine amorcée.

Quoi qu'il en soit, et pour revenir à nos « Astartés » de Nirab, on trouvera dans *Syria*, 1927, pl. LI, une petite série de terres-cuites, plus ou moins fragmentaires, semblables à celles de notre planche XXII et qu'on peut placer toutes ensemble entre le VIII^e et VI^e siècles.

On possède aujourd'hui sur les figurines de terre cuite représentant « Astarté » nue ou habillée, des publications qui n'avaient pas encore paru quand M. Contenau rédigeait sa thèse sur *La déesse nue babylonienne*. Les fouilles de Babylone et d'Assur, celles de Kiš, la publication des cylindres du Louvre, de l'Ashmolean Museum, etc., ont apporté sur le sujet des précisions, qui permettent de le reprendre sur de nouvelles bases. C'est ce qu'a tenté de faire M. le pasteur licencié Edwin Pilz, dans son étude intitulée : *Die weiblichen Gottheiten Kanaans* (2) : on ne saurait affirmer qu'il y ait pleinement réussi, malgré la rigidité de sa classification, ou plutôt à cause même de cette rigidité. Il y a dans le choix de ses types,

(1) En 1922, le représentant du Haut-Commissariat à Alep m'offrait à moi-même l'autorisation de fouiller le site de Nirab, et mettait à ma disposition une somme initiale de 10.000 francs. Je dus décliner l'offre pour plus d'une raison, dont la moindre était celle de mon état de santé.

(2) *Zeitschr. d. Deutschen Palaestina-Vereins*, 1924, pp. 129-168.

dans les filiations qu'il a essayé d'établir, une systématisation excessive et artificielle, qui ne va pas toujours au fond des choses et tire, de statistiques forcément incomplètes, des conclusions hâtives et trop tranchantes. Je ne saurais m'étendre sur le sujet dans cette courte note, espérant y revenir plus à loisir dans une autre occasion; mais je me permettrai de publier (pl. XXIII, 4) deux terres-cuites d'un type peu commun (1), dont il n'est pas question dans les classifications de M. Pilz. D'après M. Abraham Sarrafian (décédé depuis), qui m'a autorisé à les étudier en 1926, elles auraient été trouvées avec diverses autres terres-cuites fort intéressantes, notamment de petits chars, dans les tombes d'une nécropole de *مروة حرمل* (Mo'arrat ħirmil), petite localité située près et au Sud d'Alep. La plus grande mesure 0^m,144, l'autre 0^m,118; elles sont plates (épaisseurs respectives : 0^m,015 et 0^m,010); sur la plus petite, la « ceinture » se continue au revers. Elles sont toutes deux travaillées à la main et à l'ébauchoir. Que faut-il penser au juste de ce type? Sa parenté avec le type A1 de M. Pilz n'a pas besoin d'être soulignée, et il faut certainement restituer à nos figurines les grands anneaux qui, dans des spécimens réellement archaïques, donnent à ce genre de statuettes, rencontrées un peu partout, en Orient, à Carthage et à Chypre, sa note caractéristique. Comme on le verra plus tard, quand il me sera donné de publier les petits chars trouvés dans les mêmes tombes, ces objets ne sont peut-être pas antérieurs au 1^{er} millénaire avant notre ère, et leur caractère enfantin saute aux yeux. Ce sont incontestablement des *poupées*. Voilà donc un type qu'il aurait fallu insérer dans la classification, en partant de ce caractère, qui explique à la fois ses attaches avec les figurations plus anciennes de la déesse de la fécondité, et introduit dans leur conception un élément qu'on aurait tort de négliger. Dès 1910, le regretté Karge avançait que plusieurs de ces petites « idoles » devaient être des « einfache Puppen » (2). Et c'est à une conclusion semblable qu'aboutit aujourd'hui

(1) J'en possède et j'en ai vu d'autres spécimens présentant des variantes.

(2) *Biblische Zeitfragen*, 3^e Folge, 8/9, p. 86. H. Gressmann (*Theolog. Literaturzeit.*, 1912, p. 252) trouvait à tort que c'était « zu modern-europäisch gedacht ».

M. l'abbé de Genouillac, dans son récent ouvrage sur les fouilles qu'il a opérées à Kiš (1), à propos de la petite déesse-statue des cylindres. On pourra contester la valeur « poupée » de cette représentation dans les scènes religieuses des cylindres ; il n'en reste pas moins vrai que cette forme pour ainsi dire rigidifiée de figure divine, dessinée souvent à côté d'images, beaucoup plus grandes et autrement mouvementées, de déesses réelles, évoque presque invinciblement l'idée d'un objet, sinon enfantin, du moins conventionnel et d'usage presque profane.

On trouvera plus loin, sous le n° 5 des présentes notes, quelques indications sur le type de la déesse *habillée*, se pressant les seins. Ce type aurait pu fournir à M. Pilz un sous-groupe intéressant, dont il n'a tiré aucun parti, soit qu'il ait ignoré quelques-uns des spécimens importants qui s'y rattachent, soit qu'il ait cru à tort que la position seule des bras suffisait à son classement et à en établir les filiations. Non, la position des bras n'est pas, à elle seule, un principe suffisant de classification génétique quand on embrasse, comme il l'a fait, l'ensemble des figurations de la déesse dans le bassin de la Méditerranée : ces représentations ne sont pas exclusives à nos anciennes civilisations méditerranéennes (2) et le polygénisme est à la base de ces manifestations d'art populaire et religieux.

Décembre 1927.

(1) *Fouilles françaises d'El-'Akhmer. Premières recherches archéologiques à Kich*, t. II, 1925, pp. 5-8.

(2) Voir les statuettes recueillies en Amérique, *Revue anthropologique*, 1914, p. 242.

5. « ASTARTÉ » DE KARAK NOÛH

Ce n'est pas la première fois que Karak Noûh (1), village de Coélé-syrie, proche de Zahlé, livre des monuments antiques. La plaquette en or pur, travaillée au repoussé, que nous reproduisons au n° 5 de notre planche XXII, en est un spécimen fort intéressant.

D'après M. 'Isa Ma'louf, publiciste de Zahlé, qui a bien voulu m'autoriser à l'étudier, l'objet aurait été trouvé durant le premier semestre de l'année 1913, dans une tombe inviolée des environs du village. Sur le crâne du mort se trouvait un masque en or, et sur la partie moyenne de son squelette la feuille, également en or, qui fait l'objet de la présente notice.

Notre photographie reproduit l'objet dans ses dimensions originales ; il pèse environ 4 gr, 50. Le dessin a été évidemment obtenu en battant la feuille de métal précieux contre une matrice en pierre ou en bois dur, ciselée en relief. Il est étrange que le graveur ait cru devoir pratiquer la rainure large et profonde qui sépare le cou de la déesse de son buste. Cette discontinuité anormale, qu'aucune nécessité technique ne semble justifier, m'avait d'abord paru inquiétante, et je me serais déclaré contre l'authenticité de l'objet sans un détail, qui est tellement caractéristique de la déesse syrienne, qu'il suffit à dissiper tous les doutes.

(1) Une tradition musulmane place ici le tombeau de Noé : on le montre même au village, sous la forme d'un cénotaphe long de plus de trente mètres ! Au reste, la Coélé-syrie entière et la vallée du Barada sont, d'après le folk-lore local, le théâtre des premiers récits de la Genèse. Ce qui fait l'intérêt particulier de la légende relative à Noé, c'est qu'elle est visiblement greffée sur l'existence des plantureux vignobles qui, sur les pentes orientales du Liban font aujourd'hui encore, comme dans l'antiquité, la richesse principale du pays. Nous montrerons dans une autre étude que ce Noé mythique est réellement un avatar du grand dieu Libanais d'époque romaine.

Ce détail important n'est autre que la coiffure de la déesse. Qu'on compare, en effet, la mitre qui orne sa tête à la stéphané qu'Astarté porte sur les monnaies d'Hiérapolis (Fig. 11) (1) : même forme générale,



(Fig. 11)

même série de cercles au bas, même rangée denticulée en haut. L'identité des coiffures saute aux yeux. Jamais un faussaire moderne n'aurait pu avoir l'idée géniale de donner à la déesse de notre monument la mitre qui la couronne sur les didrachmes d'époque perse. Ces monnaies sont d'ailleurs peu communes et de conservation ou de frappe souvent défectueuses. L'objet a été cédé à son premier acquéreur pour une livre turque, soit environ 23 francs, ce qui

représente, à peu de chose près, la valeur du poids d'or de la feuille : un faussaire aurait certainement exigé davantage.

L'authenticité de l'objet ainsi établie par ce trait important, l'image de la déesse n'en acquiert que plus d'intérêt. Notre reproduction étant très fidèle, nous n'insisterons que sur quelques points particuliers. Le geste que fait la déesse de ses mains ramenées sur les seins est très connu ; mais il est assez rare qu'elle le fasse ainsi sur une poitrine drapée.

Juin 1914.

La note qu'on vient de parcourir se terminait par des considérations sur le voile de la déesse et diverses comparaisons qui trouveront place ailleurs (2).

J'ajoute seulement ici quelques indications sommaires sur les figu-

(1) Dans l'article cité du *Dictionnaire* Saglio-Pottier, p. 1591, note 16, M. Cumont a parfaitement reconnu que la coiffure de la déesse était une mitre et non un calathos. — Notre croquis est une restitution agrandie, établie d'après les exemplaires reproduits par Babelon, *Perses Achéménides*, pl. VII, 17, Garstang, *The syrian goddess*, frontisp., 2 et 3, Dussaud, *Notes de mythol. syr.*, p. 97, et Lajard, *Culte de Vénus*, pl. XIV, H, 1.

(2) Notamment dans les études qui seront consacrées à la *Venus lugens*, à la déesse d'Hiérapolis et à la parèdre du Jupiter héliopolitain.

rines représentant la déesse drapée faisant le même geste que sur la plaque de Karak Nôûh. Ce type, qu'on rencontre déjà dans la vieille imagerie de Babylonie et d'Assyrie, n'avait pas suffisamment attiré l'attention de M. Pilz (voir l'étude précédente). Bien que plutôt rare en Orient, il n'en est pas moins attesté à diverses époques plus récentes et constitue une classe à part introduisant une nuance importante dans la représentation de la déesse de la fécondité :

Carthage : VII^e siècle, fabrication phénicienne, statuette en ivoire publiée par M. Merlin (*Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1917, p. 111) avec renvoi à une autre statuette de même type découverte par le P. Delattre (cf. *Comptes rendus* de l'Acad. des Inscript., 1895, p. 320).

Chypre : ivoire (VI^e-VII^e siècles) phénicien, unique en son genre (Perrot, *Hist. de l'art*, III, pp. 408-409), qui en dit long sur la puissance d'assimilation des artistes phéniciens d'époque assyrienne. Le costume de la déesse, que Perrot tenait pour phénicien, se révèle aujourd'hui comme « hittite » ou, si on le préfère, anatolien. C'est précisément le même costume que portent les déesses des terres cuites trouvées à Tell Nebi Mand (*Syria*, 1922, p. 103) et à Nîrab (*ibid.*, 1927, pl. L). Il faut en rapprocher le costume de la « prêtresse » d'Ephèse (Poulsen, *Der Orient u. die frühgriech. Kunst*, p. 105).

Warqa : Heuzey, *Terres cuites du Louvre*, pl. 2, 7. Epoque parthe.

Alep : terre cuite inédite, d'époque gréco-romaine, figurant la déesse drapée, faisant d'une main le geste pudique, de l'autre se tenant un sein.

Palmyre : bronze inédit, dont j'ai vu deux exemplaires ; déesse tourelée, les mains sous les seins ; époque gréco-romaine.

Si' (Haurân) : de Vogüé, *Syrie centrale, Architecture*, p. 36, fig. 5 ; même époque. Utilisé par Herbig dans son article précité sur l'*Aphrodite parakypusa* (*suprà*, p. 19 = 167).

Je ne connais pas pour le moment d'autres spécimens de ce type (1) dans les pays orientaux ou soumis à l'influence orientale. Mais où il est visible que les mêmes types peuvent être créés indépendamment dans divers pays, c'est dans la statuette découverte à Praesos (Crète Orientale) de type *non xoanique*, figurant la déesse habillée, mains aux seins (cf. *Ann. Brit. School, Athens*, XI, 1904-5, p. 245, fig. 1 a).

Décembre 1927.

(1) Celui de la déesse drapée à partir seulement de la poitrine est très anciennement attesté dans l'art anatolien et syrien : voir, en particulier, le bronze « hittite » publié par M. O. Weber dans *Orbis pictus*, Bd 9, *Die Kunst der Hethiter*, pl. 11, et étudié avant lui par M. V. Müller, *Athen. Mitteil.*, 1921, p. 39.



1



2



3



4



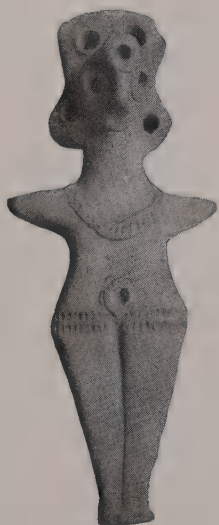
5



1



3



4



2

XXXV. — LE CYLINDRE TYSZKIEWICZ

..... Ἰλατε, Μοῦσαι,
Οὐκ ἐθέλων ἐνέπω προτέρων ἔπος.

APOLLON. RHOD., *Argonaut.*, IV, 984-5.

I

Le cachet antique, dont les planches XXIV et XXV donnent deux séries d'agrandissements, est le plus remarquable des cylindres « syro-hittites » publiés jusqu'à ce jour. Ce précieux monument, qui faisait partie de la collection du Comte Michel Tyszkiewicz, avait été signalé pour la première fois par M. S. Reinach, au Congrès des Orientalistes tenu à Paris en 1897 (1). Peu de temps après, M. Frœhner le décrivait et le reproduisait dans le catalogue de vente qu'il venait de consacrer aux antiquités du collectionneur russe (2). Il reparaisait bientôt dans un article illustré, publié par M. S. Reinach dans la *Revue archéologique* (3); puis, successivement, dans l'*American Journal of Archaeology*, avec un court commentaire de M. H. Ward (4), dans les *Antiken Gemmen* de

(1) Voir *Rev. archéol.*, 1898, I, p. 421.

(2) *Collection d'antiquités du Comte Michel Tyszkiewicz*, 1898, pl. 27, n° 241. Je ne connais ce catalogue que par les mentions qu'en font S. Reinach et Furtwängler.

(3) 1898, I, pp. 421-3; pl. IX.

(4) 1899, p. 36.

Furtwängler (1), enfin, dans le *Corpus Inscriptionum Hettitarum* de Messerschmidt (2).

Ward et Messerschmidt n'ont donné du cylindre que des reproductions à la plume. Le dessin du premier, bien que médiocre, semble avoir été fait d'après l'original, acquis, dès 1898, par le Musée de Boston (3); celui de Messerschmidt, supérieur au précédent, dérive des phototypies un peu sombres et floues de la *Revue archéologique*. Il est étrange que M. Ward n'ait pas reconnu alors, comme Messerschmidt, que le cylindre de Boston était celui-là même qu'avait publié M. Reinach, et plus étrange que cette méprise trouve encore place dans son récent volume, *The seal cylinders of Western Asia*, p. 283, où l'auteur s'occupe du monument *ex professo*.

Le cylindre est donc unique. Mais, malgré l'intérêt qu'il a justement suscité, il est très loin d'avoir dit son dernier mot. Il ne pouvait guère en être autrement : aucune des reproductions qui en ont été publiées jusqu'à ce jour (4) ne réunit les conditions voulues pour une étude approfondie des scènes qui s'y déroulent. Les pages qui lui sont consacrées ici le prouveront amplement.

Nos deux planches reproduisent quatre moulages que je dois à l'amabilité de M. B. I. Gilman, secrétaire du Musée de Boston. Dès Janvier 1913, j'étais arrivé aux conclusions générales du présent mémoire et je les avais communiquées à mon confrère le P. Jalabert, qui s'y était vivement intéressé, lorsque je reçus la précieuse petite boîte venant d'Amérique. J'étais loin de soupçonner la richesse de détails complémentaires

(1) III, p. 7 (1900).

(2) *Mitteilungen d. vorderasiat. Gesellsch.*, 1900, Heft 4, pl. 44 ; texte, pp. 45-46.
— Voir encore S. Reinach, *Catal. illustré du Musée des antiq. nation. au château de St Germain-en-Laye*, II, 1921, p. 57 ; on le retrouve également décrit et reproduit dans plusieurs autres ouvrages parus depuis la guerre. Toutes les reproductions que j'ai pu voir laissent à désirer. — 1927.

(3) Cf. Furtwängler, *loc. cit.*, p. 437.

(4) A celles qui ont été déjà signalées, il faut encore ajouter le simili du *Handbook of the Museum of fine arts* de Boston, 1907, p. 37.

que devaient m'apporter ces reproductions en plâtre, très finement exécutées. On remarquera toutefois, avec regret, que l'empreinte directe de l'image (pl. XXIV, 1-3) a beaucoup souffert en son milieu (1) : les contours des reliefs se sont émoussés et des surfaces entières s'en sont trouvées écaillées. Heureusement, la plupart des détails importants sont fort bien conservés dans les autres moulages (*ibid*, fig. 4-5) qui donnent des images en creux.

On voudra bien ne pas s'étonner de la multiplicité de nos reproductions. Le champ du cylindre n'a pas plus de 16 millimètres de hauteur : vu l'extrême finesse des figures et l'impossibilité de tout faire ressortir sous une seule incidence de lumière, j'ai dû photographier plusieurs fois le même moulage. Le lecteur qui voudra s'en donner la peine pourra contrôler ainsi l'exactitude de mes descriptions.

Le cylindre provient de Syrie ou de Chypre (2). M. S. Reinach l'ayant appelé « hittite », feu Messerschmidt a cru devoir, pour cette raison, l'insérer dans son *Corpus* ; mais il semble bien que le savant allemand ne partageait pas l'avis de son devancier. Nous verrons plus loin jusqu'à quel point le monument doit être tenu pour hittite, d'origine ou d'inspiration. Pour le moment, il nous suffit de constater qu'il offre, à un haut degré, les caractères des cylindres qu'on a appelés « syro-hittites » et que je propose de nommer désormais « syro-anatoliens », ce terme n'impliquant qu'une notion géographique.

Nous décrirons d'abord le monument avec tout le soin possible ; nous en proposerons ensuite une interprétation.

*
* *

Du premier coup d'œil, on constate la présence de plusieurs scènes. La plus saillante dans l'ensemble du tableau et la plus facile à saisir dans

(1) C'est probablement durant le long trajet d'Amérique en Syrie que l'accident s'est produit. La boîte en fer blanc mou, qui contenait les empreintes, m'est parvenue défoncée et presque écrasée.

(2) Cf. *Rev. archéol.*, loc. cit.

sa signification générale, est celle qui débute au centre de nos reproductions (1) : c'est la scène dite de *présentation* à la divinité. Sur une plate-forme élevée, à laquelle on accède par deux grandes marches d'inégale longueur, trône un dieu à longue barbe. Devant lui, deux petits lions dressés soutiennent une barque, sur laquelle un être dicéphale fait une libation, tandis que, de l'autre côté, il lève la main vers une file ascendante de trois personnages, qui lui forment comme une escorte guerrière. La première scène semble s'arrêter ici ; mais il est visible que la petite figure qui, à droite, paraît se tenir en l'air et sauter à la corde, appartient au même groupe : la direction du visage l'indique clairement.

Le tableau de gauche est beaucoup plus compliqué ; il semble s'étendre, dans le bas, jusqu'à l'extrémité de la plate-forme. Deux animaux superposés, un taureau et un lion, l'ouvrent à gauche. A côté, se dresse un guerrier, foulant de son pied gauche un personnage qu'il a renversé sur le dos et qu'il perce du bout de sa lance. Viennent ensuite, au même niveau, une amphore, une tête de quadrupède sans cornes, une tête de bœuf, un autre vase et un gros épi barbelé. Sous la plate-forme, une figure imberbe et nue, tenant un poisson de la main gauche, nage vers la droite, où se dressent encore trois objets : un petit bassin sur pieds, une sorte d'autel, et enfin une cenochœ.

Le reste du tableau, placé à un niveau supérieur, est encore plus étrange. Étendu sur une table basse, s'agite un petit personnage de forme très bizarre : en observant attentivement sa tête, on remarque qu'il a un double visage imberbe (2). Derrière lui, trois dards ondulés s'élèvent en

(1) Il s'agit des fig. 1-3 de la pl. XXIV, qui reproduisent l'empreinte en *relief* : c'est toujours à cette empreinte directe que nous renverrons dans notre description ; mais nous conseillons au lecteur de se rapporter également aux autres figures de la même planche et de la planche suivante.

(2) Furtwängler, *loc. cit.*, de son côté, a reconnu ce détail capital avec beaucoup de perspicacité. Il est d'autant plus étonnant qu'il n'en ait tiré aucun parti pour l'interprétation du cylindre. — Nous prions ici le lecteur de se reporter aussi aux fig. de la pl. XXV, notamment aux nos 8 et 9.

l'air comme des flammes. Deux autres personnages, également imberbes, se tiennent debout, l'un à sa tête, l'autre à ses pieds : le premier fait sur lui une libation, tandis que le second semble pousser vers le milieu de son petit corps le fer d'une lancette (?). Une dernière figure, isolée du groupe précédent, s'agite, le dos tourné au dieu assis, et reçoit d'en haut le contenu d'un petit vase, qui se déverse autour d'elle.

Telles sont, très sommairement décrites, les scènes diverses, évidemment religieuses, qui composent le vaste ensemble du tableau.

Il importe maintenant — car on ne peut en distinguer tous les détails en une seule fois — de faire l'autopsie de chacun de ses éléments, pour en reconnaître clairement la nature et en préciser la signification.

Le dieu principal trône majestueusement sur un siège à dossier arrondi et à pieds en forme de jambes de lion. Comme plusieurs autres personnages du cylindre, il est revêtu de la grande robe à franges étagées, que M. Heuzey a identifié au *kaunakès* des Babyloniens. De la main gauche élevée à la hauteur du visage, il tient une large coupe ; de l'autre, portée en avant, deux légères crosses recourbées, pareilles à de petits lituus, et, détail important et rare dans la glyptique orientale, une bipenne de forme rectangulaire, fixée sur une courte tige (voir surtout pl. XXV, 4-5). Personne, à ma connaissance, n'avait signalé cet attribut avec précision. Il est cependant visible même sur le médiocre simili de Furtwängler, mais ce dernier ne l'a point reconnu ; dans l'ouvrage de Ward, il est correctement reproduit par le dessinateur, mais l'auteur n'en dit rien (1). Derrière la tête du dieu se voit une autre tige, couronnée par

(1) Pour la forme rectangulaire de la bipenne, voir Angelo Mosso, *Le armi più antiche di rame e di bronzo*, pl. II. On dirait bien, à l'origine, une simple pierre : ce qui donnerait raison à Blinkenberg, *The thunder-weapon in religion and folk-lore*, Ch. V, *The original form and age of the ideas*. Cf. d'ailleurs Jacobstahl, *Der Blitz in der orient. u. griech. Kunst*, pp. 10 et 50, et plus récemment, le compte rendu que M. A. Reinach a consacré au travail de M. Blinkenberg (*Rev. de l'hist. des relig.*, 1912, II, p. 271). — Pour d'autres spécimens de la bipenne dans la glyptique syro-anatolienne, voir Ward, *op. cit.*, 829 et le cylindre d'Aïdin, que nous comparerons plus loin à celui de Boston.

un anneau. A première vue, on disait qu'elle repose sur le dossier du trône; en réalité, elle part de l'épaule gauche du dieu. Cette manière d'accoler à la divinité son attribut est très ancienne dans l'iconographie orientale, et nous aurons l'occasion d'en rappeler des exemples typiques. Elle existe d'ailleurs aussi dans l'imagerie occidentale et s'est perpétuée jusque bien au-delà de l'époque romaine. Ici, cet objet ne peut être qu'un emblème solaire. On trouve bien, dans les reliefs rupestres de Yazili-Kaya (1), un emblème offrant certaines analogies avec le nôtre; mais il s'agit très probablement de tout autre chose, car ce signe y est généralement *ovale* et semble être aussi l'hiéroglyphe désignant la divinité. On peut rapprocher plutôt de notre symbole, par exemple, le disque solaire planté sur un poteau, qui figure dans le cylindre 472 du Cabinet des Médailles (2) et sur un autre cylindre récemment publié par M. Pinches (3). Notre dieu a une longue barbe, mais point de couvre-chef; le détail de la chevelure ne présente rien de saillant. Il faut observer que le trône divin ne repose pas directement sur la plate-forme, où se tient le personnage dicéphalé; il en est distinctement détaché, comme si le dieu appartenait à une sphère à part, et supérieure à tout ce qui l'entoure. Seuls les petits lions, porteurs de la barque sacrée, paraissent au même niveau que lui. Nous avons donc incontestablement sous les yeux l'image du dieu suprême, de celui qui était censé réunir en lui les plus hauts attributs de la puissance divine: c'est à lui que s'adresse l'hommage simultanément des acteurs de la même scène.

Le petit groupe des lions est plus fouillé qu'il ne paraît à première vue. Certains détails n'en sont visibles que sous un assez fort grossissement. Nos reproductions agrandies (pl. XXV, 1 et 3), permettent de constater que l'objet porté par les lions est bien une barque en forme de croissant, munie d'un aviron à l'avant et garnie à ses deux extrémités de

(1) Perrot, *Hist. de l'art*, IV, pp. 629 et 637; Humann-Puchstein, *Reisen in Kleinasien und Syrien*, pp. 58-64, pl. 9 et 10.

(2) Delaporte, *Catalogue des cylindres orientaux de la Biblioth. Nationale*, pl. 31.

(3) *Proceedings of the Society of Biblical archaeology*, 1911, p. 130; pl. 15, 3.

petites houppes végétales symboliques, suivant une convention dont on a d'autres exemples dans l'imagerie asiatique. Au milieu de la barque se détache un petit objet arrondi, difficile à déterminer : si ce n'est pas une tête, comme le croit, entre autres, M. Ward (1), ce ne peut être que le disque solaire. En tous cas, le symbolisme solaire de la barque n'a plus besoin de preuves : on en a même constaté la diffusion au sein de plusieurs autres civilisations. C'est très probablement cette barque solaire, et non le croissant lunaire, que portent les deux génies tauromorphes de la grande procession, à Yazili-Kaya (2). Comme ailleurs, la barque symbolise probablement ici l'Océan céleste, sur lequel le soleil est censé accomplir sa course (3), et les petites houppes végétales sont apparemment l'emblème de sa fécondité bienfaisante. C'est sur cette barque que le personnage à double face fait sa libation, au moyen d'une élégante aiguière qu'il tient par le pied.

Le personnage dicéphale est d'une forme très remarquable (voir, en particulier, pl. XXV, 1-2). Revêtu du kaunakès, les deux pieds tournés vers le dieu suprême, le haut du corps très sensiblement élargi pour recevoir deux grandes têtes barbues, il joue ici, comme sur un assez grand nombre de cylindres mésopotamiens et syro-anatoliens, un rôle de médiateur, sur lequel nous aurons à insister longuement. On admirera, avec le fini particulier de la gravure, l'expression que l'artiste a su donner à chacune de ces deux têtes, que recouvrent des tiares molles, presque

(1) *The seal cylinders*, p. 281.

(2) Perrot, *Hist. de l'art*, IV, pl. 8 ; Humann, *Reisen...*, p. 57 et pl. 9. Sur d'autres monuments hittites, les mêmes génies soutiennent le disque ailé. Cf. Messerschmidt, *Corpus...*, pl. 43, 3 et 4.

(3) Il suffit de rappeler le fameux relief d'Abou-Habba (Sippara), qu'on trouve reproduit partout (cf. p. ex. Ward, *op. cit.*, p. 112 ; très bonne reproduction dans King, *Boundary Stones*, pl. 98), et qui est du IX^e siècle. Nous reparlerons de cet important monument d'un autre point de vue. — D'après certains savants, la barque processionnelle était originairement réservée au culte du dieu Lunaire ; elle n'aurait été employée que plus tard dans le culte de tous les dieux importants. Cf. Eng. Huber, *Die Personennamen in d. Keilschrift-urkunden aus d. Zeit d. Koenige von Ur und Nisin* (Assyriolog. Biblioth., XXI), p. 36.

phrygiennes. Le geste que fait le dieu — car c'est un dieu incontestablement — est un des plus usuels dans l'art syro-anatolien pour exprimer l'action de la parole et de la « bénédiction ». Que fait-il, que dit-il au juste ? Nous le saisirons mieux plus tard ; mais il est déjà visible qu'il invite les trois personnages suivants à s'approcher.

Ce dernier trio a quelque chose de solennel, d'autant plus impressionnant que la conservation du cylindre à cet endroit est parfaite. Que nous ayons encore affaire à des dieux, où tout au moins à des mortels en passe d'apothéose, c'est ce dont on ne saurait douter un instant. Les deux emblèmes sidéraux, disque solaire et croissant lunaire, indiquent déjà clairement la qualité du premier et du troisième (1). Quant au second, il porte également sa marque divine au front : c'est cette petite corne saillante à la base de sa coiffure, qu'on retrouve, par exemple, sur la tête de plusieurs divinités secondaires figurant dans les reliefs de Yazili-Kaya (2). Inutile d'insister sur le détail des costumes : celui du second est « syro-anatolien ». On remarquera la différence des coiffures. Les deux derniers personnages portent une sorte de casque très pointu, qu'on voit souvent sur la tête de divinités guerrières syro-phéniciennes, notamment sur plusieurs bronzes. Le guerrier des scènes de gauche, sur notre cylindre, porte précisément cette coiffure caractéristique. Quant au premier des trois dieux de la procession, il est coiffé d'une toque de forme peu commune, qui rappelle d'assez près la calotte des prêtres maronites. D'autres différences affectent la chevelure : tandis que chez le premier elle est à peine indiquée, celle du troisième se retrousse en léger chignon, et celle du second reçoit deux appendices, dont nous essaierons plus loin de déterminer le prototype. Mais ce qui frappe de plus dans l'équipement commun des trois dieux, c'est d'une part, la tige enroulée ou « lituus » qui se détache en

(1) Cette manière de surmonter la coiffure du dieu de son emblème caractéristique est assez commune dans l'art hittite et syro-anatolien.

(2) Nous y reviendrons plus loin.

avant de leur taille, sans qu'on puisse deviner comment elle y est maintenue ; d'autre part, la flèche terminée par un énorme fer triangulaire, qu'ils serrent de la main gauche, à mi-corps. Cette dernière arme n'apparaît que fort rarement sur les monuments syro-anatoliens ; par contre, le « lituus » est très fréquent dans l'art religieux des Hittites. On n'est pas encore d'accord sur l'usage de cet attribut, qui est parfois mis dans la main des mortels (1). Notre cylindre prouve, du moins, sans réplique qu'il appartient originellement au dieux, et qu'on le donnait même à la divinité suprême et en double exemplaire (2). On pouvait déjà presque le conclure des représentations rupestres de Yazili-Kaya. Dans la grande procession, le lituus y est porté par un personnage *coiffé du disque solaire*, par conséquent, par un dieu, ou tout au moins par un mortel divinisé, s'il est absolument vrai que ce personnage soit identique à celui qui figure dans les niches isolées et qu'on croit être le prêtre-roi local, contemporain des sculptures. — Nos trois dieux s'avancent dessinant un même geste révérentiel, comme s'ils répondaient simultanément à l'invitation du dieu à double visage. Leur ordre ne doit pas être indifférent dans cette solennelle ascension ; en tous cas, ils sont, tous les trois, hiérarchiquement inférieurs aux deux autres dieux.

Reste la petite figure qui plane en l'air et clôt la première scène à gauche (voir aussi pl. XXV, 7). On l'a déjà identifiée, avec raison, à une forme particulière d'Astarté, très commune dans la glyptique syro-anatolienne. La déesse, nue, tient de ses mains levées symétriquement les deux bouts d'une guirlande légère, composée de deux parties, dont l'une

(1) Voir, par exemple, *MFO*, III², pl. XV, ou Garstang, *The Land of the Hittites*, pl. XLIV.

(2) Parfois même en triple exemplaire, comme nous le dirons en son lieu. Au dernier moment, je relève le « lituus » dans la main d'un dieu hittite supporté par un lion accroupi : voir Garstang, *Annals of Liverpool*, VI, 3, février 1914, pl. XXVIII, 1. Le savant anglais rappelle justement à ce propos que le lituus est également tenu par un dieu, dans les sculptures de Fraktin.

lui passe derrière les mollets, l'autre sur le devant du corps (1). Ici, l'exiguïté du corps comparée à la grosseur de la tête a pu égarer les premiers interprètes du monument, qui ont cru voir dans notre déesse un personnage *barbu* ; mais le doute est impossible et il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter aux séries reproduites par Ward (2). Dans la scène que nous venons de décrire, et dont elle fait partie, la déesse joue vraisemblablement un rôle déjà connu par les scènes de « présentation » babyloniennes (3) : elle clôt, de haut et de loin, la procession des personnages introduits et semble intercéder en leur faveur.

Revenons maintenant à la scène ou plutôt aux scènes de gauche. Furtwängler a fait observer que le lion repose sur l'arrière-train du tauureau. Le fauve, en effet, paraît presque couché, et sa queue pend très bas, comme s'il était en l'air. Mais pareille superposition serait bien étrange. Si on l'admettait, il faudrait supposer de même que la petite Ištar se tient sur le muffle du lion, à la façon d'un acrobate. Il y a donc plutôt, dans les deux cas, un défaut de composition. Les deux animaux appartiennent bien à la scène que nous étudions : leur direction le montre amplement. Mais

(1) Je m'écarte ici de l'interprétation proposée par M. Heuzey (*Découvertes en Chaldée*, p. 317) et acceptée par Ward, *op. cit.*, p. 296 sqq. et Contenau, *op. cit.*, p. 84. Ces savants pensent à un vêtement de forme demi-circulaire, que la déesse écarte pour exposer sa nudité. Il est vrai que sur un grand nombre de cylindres, la guirlande antérieure n'est pas complètement marquée ; mais sur beaucoup d'autres, il n'y a aucune solution de continuité. Voir, en particulier, Delaporte, *Catal. Bibl. Nat.*, 453 ; Ward-Pierpont Morgan, pl. 31, 237 et 244, etc. etc. Est-il d'ailleurs vraisemblable qu'un vêtement aussi ample eût été représenté uniquement par des festons, sans la moindre indication de pli ? Nous reviendrons, dans le cours de cette étude, sur le motif de la guirlande associé à la déesse. — C'est de ce type d'Astarté que dérive une série, sans cesse croissante, de terres cuites syriennes figurant une déesse nue, les bras étendus et l'abdomen parfois orné d'une guirlande. J'en parlerai dans un autre travail. [Je m'aperçois que M. H. Prinz reconnaît aussi des guirlandes dans la figure des cylindres (*Athen. Mitt.*, 1910, p. 169)].

(2) *Op. cit.*, pp. 296 sqq.

(3) Ward, *op. cit.*, 303 a, 868 a etc. etc. ; voir encore plus loin le cylindre d'Aidin, qui offre avec le nôtre les plus étroites analogies.

comme il était impossible de les loger convenablement dans un aussi étroit espace, l'artiste a dû s'ingénier et il s'est tiré de la difficulté comme il a pu. On constate d'ailleurs, à la loupe, qu'il a bien voulu les séparer entre eux et les distinguer encore de la déesse. Le lion est donc tout simplement au repos ; si sa queue est pendante plutôt qu'horizontale ou redressée, c'est qu'il n'y avait pas moyen de la figurer autrement. Quant au taureau, petite merveille de naturel et de mouvement, il suit avec rapidité le guerrier, à l'action duquel il semble prendre part.

Ici s'ouvre un épisode sanglant. Le guerrier a terrassé son adversaire, qu'il foule aux pieds, tandis que, de la main gauche, il lui enfonce dans la bouche le fer de sa lance, dont la hampe se termine, à l'autre bout, par un crochet. De la droite, il brandit une petite arme, dont le dessin est mal conservé sur nos moulages, mais dont il reste cependant assez de traces pour qu'on puisse en reconnaître la forme légèrement recourbée. Ce détail est important, comme nous le verrons par la suite. Un autre détail également important est la petite corne qui orne la coiffure du guerrier (1), comme celle du second personnage de la procession, dont il se rapproche d'ailleurs par l'ensemble du costume.

Le motif du dieu « immolant un ennemi » est très fréquent dans la glyptique orientale et nous aurons à y revenir longuement dans la suite de cette étude. Sur notre cylindre, la scène revêt un caractère particulièrement saisissant. La victime, étendue sur le dos, est complètement nue ; elle semble demander encore grâce à son adversaire, mais son attitude crispée est celle d'un homme qui s'agite dans les dernières convulsions de la mort. On trouverait difficilement dans la glyptique syro-anatolienne une figure plus détaillée que cette grande tête de vieillard, dont on distingue nettement tous les traits : chevelure abondante, chignon court

(1) Cette corne est très légèrement gravée et à peine visible sur nos reproductions. J'ai longtemps hésité à en tenir compte ; mais le doute est impossible. Sur deux de mes moulages elle apparaît si nettement, et à l'endroit exact où elle doit être, qu'on ne saurait la tenir pour un trait accidentel. (Consulter toutes les figures de nos planches où apparaît le guerrier).

lèvres rasées, grandes oreilles, et, chose inattendue et mystérieuse, un appendice serpentin qui se détache nettement du front (1), fait le tour de la tête et se termine par un bout coudé à angle très aigu.

La suite du tableau, au même registre, débute par un grand vase à deux anses et à large ouverture, sans doute un cratère, reposant sur un pied étroit et élevé. On peut lui comparer le type B du vase *syro-keftiu* reproduit par M. G. A. Wainwright dans son récent article, *The Keftiu-people of the Egyptian monuments* (*Annals of archaeology* de Liverpool, VI, 1—2, 1913, p. 48) (2). L'animal à longues oreilles qui suit ce vase a le muffle d'un ruminant. Bien qu'il soit impossible de le déterminer, il rappelle, et d'assez près, un hiéroglyphe hittite très fréquent; mais ce n'est certainement pas ici un signe d'écriture, comme plusieurs l'ont pensé, pas plus, du reste, que la tête de bœuf voisine. D'autres ont cru voir dans ces deux têtes des vases « mycéniens » : c'est encore une erreur, dont nos agrandissements suffisent déjà à faire justice. Ce qui produit ces confusions c'est qu'on n'a pas reconnu la nature du cinquième objet, dans lequel on a vu un autre vase, alors que c'est un gros épi barbelé, très distinct même sur les plus médiocres reproductions. Les deux têtes représentent donc tout simplement deux quadrupèdes en raccourci et symbolisent la vie animale, comme l'épi symbolise la vie végétale et la fécondité terrestre. Cette convention est précisément familière à l'imagerie syro-anatolienne : on en trouvera un exemple typique dans l'ouvrage de Ward, *The seal cylinders*, n° 838. Je ne veux pas nier par là l'existence de vases « syro-anatoliens » en forme de protomes d'animaux (3). Mais ce n'est pas le cas pour notre cylindre, malgré le mélange de vases indubitables avec les têtes d'animaux. A supposer même qu'il s'agisse de vases, les formes qu'elles affectent doivent y être symboliques, au même titre que l'épi, qui, lui, ne peut

(1) Pour la position initiale exacte de cet appendice, voir surtout pl. XXIV, 3 et pl. XXV, 6.

(2) Cf. également les grands reliefs de Malatîa, *MFO*, III^e, pl. XV, 3.

(3) Voir l'étude précitée de Wainwright, p. 52, type N.

évidemment pas figurer un vase. Une dernière preuve que tous ces objets sont avant tout des symboles religieux, c'est la nature du quatrième, qui est bien un vase, une espèce d'aryballe, mais avec cette particularité importante, qu'il est muni d'un tuyau flexible pendant sur le côté. Or l'objet de cette forme ne peut être que le fameux vase rituel, symbole de vie divine, si fréquemment représenté sur les cylindres sumériens ou babyloniens, et plus encore peut-être sur les cylindres syro-anatoliens. Qu'il me suffise de renvoyer aux séries assez riches de Ward, *op. cit.*, pp. 37 sqq ; 293 sqq ; 376, 382 sqq. (Voir encore, dans la collection de Pierpont-Morgan, le n° 8.) Le motif du personnage, simple ou redoublé, dieu ou mortel, buvant, à l'aide d'une pipette, l'eau d'immortalité divine contenue dans un vase, a même passé en Egypte, sur les scarabées (1). En Egypte encore, on connaît un grand monument représentant une scène semblable : c'est la stèle funéraire d'un soldat syrien mort à Tell el-Amarna, au temps d'Aménophis IV, par conséquent au XIV^e siècle (2). La forme même du vase, sur notre cylindre, est, pour ainsi dire, classique (3), et cette forme dérive, à son tour, de celle du « vase jaillissant » des Sumériens et des Babyloniens.

Le personnage étendu, ventre à terre, qui fait suite à l'épi, a vivement intrigué les commentateurs du cylindre : il est réellement étrange, et par son attitude et par son environnement. M. Frøehner a déjà correctement reconnu en lui un nageur nu, tenant un poisson de la main droite. Je ne m'explique pas que, malgré cette attitude « rampante », M. S. Reinach ait proposé d'y voir « un adorant apportant une offrande » et M. Ward, « la figure du mort prenant de la nourriture » ! Furtwängler,

(1) Cf. Alice Grenfell, *Proceed. of the Society of Biblic. archaeology*, 1902, pp. 32 sqq. ; 1910, p. 269 : pl. 42, n° 5. Voir également F. Ballod, *Prolegomena zur Geschichte der baertigen Zwerghaften Gottheiten in Aegypten*, pp. 51 et 98 : d'où il résulte que le motif est un emprunt fait par l'Egypte au répertoire asiatique.

(2) *Agyptische Zeitschrift*, 1898, pp. 126 sqq. On le trouve également reproduit ailleurs, notamment par Schäfer dans les *Ämtliche Berichte*, XXXIV, col. 143, fig. 74.

(3) Voir, en particulier, Ward, *op. cit.*, p. 900.

non plus, n'admettait pas complètement l'explication si naturelle de M. Frœhner : il croyait voir un *bras* dans l'objet tenu par le nageur ! Mais que viendrait faire un bras coupé dans ce tableau ? Qu'il s'agisse bien d'un poisson et que la figure ait bien l'attitude de la natation, c'est ce dont on ne saurait douter en se reportant à nos planches (1). Nous constatons d'ailleurs bientôt que le personnage est dans l'eau, et le cylindre d'Aïdin, que nous étudierons plus loin, nous montrera le poisson dans une scène étroitement apparentée à celles que nous décrivons. Il ne saurait donc y avoir de doute sur l'identité de l'objet, évidemment symbolique, tenu par le nageur. Mais un détail singulier, visible pourtant sur toutes les reproductions, semble avoir échappé à nos devanciers : ce sont les gros points qu'on voit alignés sous le nageur. Il y en a d'abord un, isolé, sous sa jambe droite, puis une série de quatre autres, dont le premier occupe la place exacte de ses testicules (pl. XXIV, 4 et 5 ; pl. XXV, 3-5). Ces points ne sont évidemment pas accidentels et ne peuvent être dénués de sens. Nous verrons quelle part de précision ils apportent à l'interprétation générale du tableau. Remarquons enfin que le nageur est imberbe et d'aspect juvénile.

Les trois objets suivants sont faciles à identifier. Nous avons d'abord un lébès, à rebord supérieur mouluré, semble-t-il, et posé sur un trépied. On peut en rapprocher le chaudron semblable gravé sur un vieux cylindre babylonien, où figure un dieu-serpent, sur lequel nous aurons à revenir (2). Ce rapprochement est légitime, malgré le grand écart des dates : les objets de culte sont ceux qui ont le plus longtemps persisté sous leurs formes anciennes, et nous savons que l'imagerie syro-anatolienne dépend très étroitement de la babylonienne. Après le lébès, vient un autel de forme élégante, surmonté d'un objet indéterminable. L'objet cultuel de cette forme me paraît également très ancien dans la glyptique orien-

(1) Surtout pl. XXIV, 4 et 5.

(2) Delaporte, *Catalogue des cylindres orientaux du Musée Guimet*, pl. 3, 30.

taie (1). Quant à l'aiguère ou cœnochoé, haute et élancée, qui termine la série, elle est identique à celles que tiennent le dieu à double tête et l'un des deux personnages de la scène que nous allons décrire (2).

Avant de quitter le dernier groupe, observons que toutes ses unités composantes se trouvent au même niveau que le personnage expirant, par conséquent, sur la terre. Le fait même que le nageur et les ustensiles suivants sont situés sous la grande plate-forme souligne la distinction que le graveur a voulu établir entre les régions supérieures ou célestes et les régions inférieures, dont il a si nettement marqué le caractère terrestre en y alignant un épi, des têtes de quadrupèdes et un nageur tenant un poisson.

Reste à étudier le groupe si étrange compris entre le dieu assis et le guerrier. Ici nous assistons à une scène unique dans l'iconographie orientale. Nous devons d'ailleurs la scinder en deux parties, car il est visible que le groupe de gauche forme un tout à part, comme l'atteste la ligne de sol tracée sous la table.

Sur cette table épaisse, portée par trois pieds, s'agite un petit être bizarre, sorte de *Bifrons* enfantin, coiffé d'un *pileus* rappelant, par sa forme conique, la tiare qui recouvre chacune des deux têtes du grand Janus. Il faut une attention soutenue pour démêler les autres traits de l'image. Ma première impression avait été qu'elle figurait, sauf la tête, un squelette. Mais l'examen à la loupe montre que le patient est bien de chair et d'os et qu'il est même en train de dégager ses petits bras, comme s'il se débattait (3) : il y a de quoi, si l'on en juge par les flammes qui s'élèvent derrière lui, et les opérations mystérieuses auxquelles il paraît soumis.

(1) Cf. Ward, *op. cit.*, pp. 361 sqq. et, dans un tout autre monde, chez les Etrusques, le support de bronze de la tombe Barberini (Poulsen, *Der Orient und die frühgriechische Kunst*, p. 122).

(2) C'est, à peu de chose près, la même forme qu'on rencontre dans les représentations égyptiennes de vases syriens et ciliciens. Voir Wainwright, *loc. cit.*, type F, p. 49.

(3) Voir surtout pl. XXIV 1—3, et XXV, 8—9. Remarquer néanmoins la maigreur squelettique du cou, qui paraît tout à fait intentionnelle.

Un trait surtout ne saurait manquer de frapper dans ce petit corps : la largeur disproportionnée du torse. Cette exagération, évidemment intentionnelle, fait pendant à celle que nous avons déjà relevée dans le buste du dieu dicéphale, et frappe d'autant plus que le patient paraît solidement garrotté jusqu'à mi-cuisse (1). Tout le monde, sauf M. Frœhner, a vu l'indication de flammes dans les trois lignes sinueuses qui montent derrière le corps ; mais le symbolisme ne peut être douteux ici, et cette stylisation du feu flamboyant, sous la forme de traits ondulés, remonte à une date très ancienne dans l'art oriental (2). C'est donc une scène de crémation ou plutôt de purification par le feu qui s'offre à nos regards. Que font les deux personnages qui prennent part à cette étrange action ? On remarquera d'abord qu'ils sont imberbes l'un et l'autre, et nu-tête. Celui de droite, revêtu du kaunakès, s'apprête à faire une libation sur le corps étendu, tandis que, de la main droite, portée vers la bouche, il dessine le geste de la parole révérentielle, comme s'il prononçait une formule rituelle accompagnant sa libation. Le personnage qui se tient à gauche ne laisse pas que d'intriguer par son accoutrement et sa pose : court-vêtu, solidement campé sur ses jambes nues, il fait l'impression d'un *bdrû*, d'un devin en train de tirer un horoscope (3). D'une main, il abaisse une courte tige terminée par un petit fer triangulaire ; de l'autre, portée en avant, il tient un petit objet rond, qui lui remplit presque la paume de la main. Un examen très attentif à la loupe de cet objet montre qu'il est semblable à un 8 couché, et saillant dans ses deux courbures (4).

(1) On serait porté à croire que ces liens sont les plis réguliers et horizontaux d'une culotte courte semblable à celle du personnage qui danse à gauche ; mais on ne s'expliquerait pas, dans ce cas, l'absence totale de taille.

(2) Voir E. Pottier, dans les *Mémoires* de la Délégation française en Perse, XIII, p. 88.

(3) Voir dans Jastrow, *Aspects of religious Belief and Practice in Babylonia*, pp. 146, 202 sqq. et dans les *Actes* du 16^e congrès des orientalistes (Athènes), pp. 67-69, ce qui est dit de la divination babylonienne relative aux naissances. On observait les monstruosités, en particulier, les cas où un même corps portait deux têtes.

(4) [Je n'ai fait cette observation qu'après la guerre, sur un très fort agrandissement de la scène en question].

Nous verrons plus loin quel sens très précis il faut lui attribuer.

Il ne nous reste plus qu'à décrire le personnage isolé qui s'agite à droite. Est-ce un homme ou une femme ? A en juger par les traits du visage (pl. XXIV, 4-5 et XXV, 5), on dirait plutôt une très jeune figure féminine : mais le pagne qui lui entoure les reins n'autorise pas cette supposition. C'est donc certainement un éphèbe, et presque un enfant. Un autre fait certain, c'est que cet éphèbe s'agite dans l'eau, où il danse, des pieds et des mains. Cette eau lui vient d'en haut, d'un tout petit vase ovale, presque rond ; on la voit se répandre, en flots légers, sur lui et autour de lui jusqu'à terre, arrosant les objets alignés au registre inférieur, y compris l'homme au poisson, qui, on le voit maintenant avec évidence, ne peut être qu'un nageur. Que signifie cette eau et d'où vient-elle ? Nous le comprendrons plus clairement par la suite ; mais dès à présent, nous pouvons conjecturer que c'est l'eau divine venant du ciel : les monuments orientaux, grandes sculptures ou cylindres et cachets, sont, pour ainsi dire, imprégnés de cet antique symbolisme, prêtant à une grande variété d'expressions (1).

Tout ce qui précède occupe la surface de développement du cylindre. Mais dans cet objet, comme dans plusieurs autres, le plat inférieur porte encore quelques représentations (pl. XXV, 6). Toutes ces figures sont humaines ou animales, sauf les deux signes qui occupent le centre, et dont nous reparlerons ailleurs. On y voit d'abord une tête jeune et imberbe, avec un très court chignon sur la nuque ; puis, successivement, de droite à gauche, une belle tête d'aigle, une tête de bouquetin, une tête monstrueuse, de face, barbue, avec deux oreilles animales, une tête de taureau traitée dans le même goût que les têtes semblables du grand tableau,

(1) Il suffira de renvoyer à l'ouvrage cité de Ward, *passim*. L'origine de ce symbolisme est naturellement la même que celle du « vase jaillissant » : la similitude des vases, dans l'un et l'autre cas, le prouverait à elle seule. Dans la glyptique assyrienne, le vase finit par n'être plus, comme sur notre cylindre, qu'une petite ampoule ronde, sans goulot, ni rebord (voir, p. ex., Ward, p. 217).

enfin, une tête de lion, la gueule béante et la crinière surmontée, semble-t-il, d'un symbole solaire sous forme d'anneau (?) [Un examen plus attentif (Juillet 1922) me porte à croire qu'il s'agit tout simplement d'oreilles dressées vues de profil]. Le tout est encadré par l'ornement en postes qui figure dans le bas du cylindre. Ces représentations forment un second cachet, directement utilisable, pareil à d'autres cachets plats de cette forme et de cette nature, tandis que la partie cylindrique de l'objet ne conserve évidemment plus qu'un caractère ornemental et religieux ou talismanique. C'est à cette manie superstitieuse des anciens orientaux qu'on doit de pouvoir pénétrer plus avant dans la connaissance de leurs croyances. Chez les Syriens et les Anatoliens, en particulier, dont les religions nous sont bien moins familières que celles des Babyloniens et des Assyriens, le cylindre anépigraphé constitue, dans plus d'un cas, la seule source d'information disponible à l'heure actuelle.

*
* *

On voudra bien m'excuser de m'être appesanti sur la description matérielle du cylindre. C'est surtout pour n'avoir pas été soumis à un examen minutieux et attentif que cet important monument est resté lettre close jusqu'ici.

Il nous faut maintenant essayer d'en proposer une interprétation. Commençons par écarter le rapprochement qu'on a fait entre notre tableau et les scènes du prétendu « Hadès assyrien ». Ward, qui, le premier, en 1899, a suggéré cette interprétation et qui a été aussitôt suivi par Messerschmidt, aurait dû y renoncer, après l'étude de M. Frank, intitulée *Babylonische Beschwöerungsreliefs*, parue en 1908 (1), deux ans avant son grand ouvrage *The seal cylinders*, qui est de 1910 (2). L'As-

(1) *Ein Beitrag zur Erklärung der sog. Hadesreliefs* (Leipziger semit. Stud., III, 3).

(2) M. Ward a pu ne pas connaître à ce moment le travail de M. Frank ; mais dans le récent article qu'il a publié dans les *Studies in the History of Religions presented to Crawford Howell Toy* [1912], sous le titre d'*Asiatic Influence in Greek Mythology*, p. 245, il maintient, malgré tout, son opinion sur la signification générale du cylindre et sur celle des scènes des tablettes d'exorcisme.

syriologue allemand avait, en effet, montré que ces « enfers assyriens » étaient tout simplement des scènes d'exorcisme et d'époque néo-babylonienne. Sa démonstration ayant paru décisive aux spécialistes compétents (1), il devient inutile de discuter ici l'opinion de Ward et de Messerschmidt, d'autant plus qu'elle aboutit à une interprétation du cylindre, très vague et dénuée de base matérielle.

Mais, ce rapprochement écarté, notre embarras serait grand, si nous ne disposions d'aucun secours étranger à l'objet. Nous pouvons toutefois déduire déjà de l'ensemble comparé de toutes les scènes, qu'elles doivent se rattacher les unes aux autres comme les moments successifs d'un même grand acte. La juxtaposition de plusieurs scènes distinctes, sur un seul et même cachet de dimensions aussi réduites, ne saurait s'expliquer autrement, et de très nombreux cylindres attestent chez les orientaux l'existence de ce que l'on a si bizarrement appelé le « style continu ». On peut même avancer que c'est la règle générale et qu'elle ne souffre que de rares exceptions. Aussi, toutes les fois que nous nous trouvons en face de deux ou plusieurs scènes dont nous ne percevons pas les relations mutuelles, c'est généralement que nous n'avons pas la clef du sujet figuré. Le lien en peut être plus ou moins vague ou léger, surtout aux basses époques de la glyptique orientale, mais qu'il ait réellement existé dans l'esprit du graveur ou dans le répertoire iconographique où il a puisé, c'est ce dont on ne saurait douter un instant. Ainsi, il est absolument incontestable que notre petit *Bifrons* imberbe, couché sur la table d'opération, est en relation, directe et très étroite, avec le grand *Janus* barbu, qui « pontifie » sur la plate-forme céleste, et nous en concluons, sans hésiter, que la première scène nous le montre en train de devenir ce qu'il sera un jour. Voilà pourquoi il dégage ses bras, pourquoi son buste est déjà si développé. Pareillement, et quoiqu'on ne puisse encore rien préciser, il est clair qu'il

(1) Cf. p. ex., Delitzsch, *Ämtliche Berichte aus der Königl. Preussischen Kunstsammlungen*, XXX, 1908, p. 74 ; M. Jastrow, *Religious Belief in Babylonia*, p. 317 et *Bildermappe zur Religion Babyloniens*, n° 100. [Voir encore la savante étude de M. Thureau-Dangin, *Rituel et amulettes contre Labartu* (*Revue d'Assyriol.*, 1921, pp. 161-198)].

doit y avoir un certain rapport entre ce petit corps garrotté et placé sur un trépied flamboyant, et le cadavre du personnage qui vient d'expirer sous les coups de son ennemi. Nous sommes ainsi, d'ores et déjà, amenés à considérer le groupe des scènes de gauche comme une préparation à celle qui se déroule au centre et à droite, et nous entrevoyons confusément, dans l'ensemble du tableau, l'expression d'un grand mythe qui, commencé dans le monde inférieur, s'achève dans les régions supraterrrestres.

Quel est ce mythe ? La réponse me semble très heureusement fournie par certains textes bien connus de Philon de Byblos, que, pour la commodité du lecteur, je vais reproduire ci-dessous. Il s'agit de cette fameuse histoire des Ouranides, spéciale à Byblos, sur laquelle on a beaucoup disputé et qu'on tient généralement aujourd'hui pour un emprunt à peine déguisé à la *Théogonie* d'Hésiode :

En ce temps-là (dit Philon, dans le résumé que nous en a conservé Eusèbe), il y eut un personnage appelé Elioun, le Très-Haut, et son épouse, appelée Bérouth, qui habitaient à Byblos. D'eux naquit Epigeios ou Autochtone, qu'on appela ensuite Ouranos : c'est d'après lui qu'on donna le même nom de ciel à l'élément qui est au-dessus de nous, à cause de son incomparable beauté. A ce dernier il naquit, des parents précités, une sœur, qui fut appelée Gê, et c'est d'après elle, à cause de sa beauté, qu'on donna le même nom à la terre. Leur père, le Très Haut, étant mort dans une lutte avec les bêtes féroces, il fut divinisé et ses enfants l'honorèrent par des libations et des sacrifices.

Ouranos ayant donc succédé à l'autorité de son père, prit en mariage sa sœur Gê, et en eut quatre enfants : Elos, appelé aussi Kronos, Bétylos, Dagon, qui est Siton, et Atlas. D'autres concubines Ouranos eut encore une nombreuse postérité : ce dont Gê s'offensa et fut si jalouse, qu'elle accabla son époux d'injures et qu'ils finirent par divorcer. Mais Ouranos, après s'être séparé d'elle, revenait quand il lui en prenait fantaisie, s'approchait d'elle par violence et se retirait de nouveau. Il tentait aussi de faire périr les enfants qu'il avait eus d'elle : ce qui obligeait souvent Gê à appeler des auxiliaires à son aide, afin de le repousser. Aussi, quand il eût atteint l'âge viril, Kronos demanda conseil et secours à Hermès Trismégiste — car celui-ci était son scribe — et déclara la guerre à Ouranos, pour venger sa mère.

Kronos eut ensuite deux enfants, Perséphoné et Athéné. La première mourut vierge. Sur le conseil d'Athéné et d'Hermès, Kronos fabriqua une harpe et

une lance de fer. Puis Hermès, ayant prononcé des paroles magiques sur les alliés de Kronos, excita en eux un désir ardent de combattre contre Ouranos, en faveur de Gê. Ainsi Kronos ayant livré bataille à Ouranos, lui ravit le pouvoir et s'empara de la royauté

L'an trente-deux après qu'il se fût emparé de la royauté, Elos, c'est à dire Kronos, ayant surpris son père Ouranos en un certain lieu, au milieu des terres, et le tenant en son pouvoir, lui trancha les parties sexuelles, non loin des sources et des fleuves. Là fut divinisé Ouranos, et son esprit se dissipa et le sang de ses parties tomba en gouttes dans les sources et dans l'eau des fleuves, et aujourd'hui encore on montre l'endroit.

MÜLLER, *Fragm. hist. græcor.*, III, pp. 567 sqq.

Tel est le récit de Philon. Réduit à ses éléments essentiels, le mythe évhémériste de la déification d'Ouranos et de l'établissement de son culte à Byblos revient à ceci :

Ouranos, à l'origine, est un simple mortel, un roi, né d'Elioun ou Très haut, lui-même mortel déifié. Ouranos s'appelle d'abord Epigeios-Autochtone, et comme tel il règne naturellement sur la Terre, sa sœur et son épouse. Mais un de ses fils, Elos, nommé aussi Kronos, lui déclare la guerre et lui ravit le pouvoir. Il le surprend ensuite personnellement dans une embuscade « au milieu des terres », le tue et lui tranche les parties sexuelles, au moyen des armes qu'il a fabriquées *ad hoc*. Le sang de la victime tombe en gouttes dans les sources et dans les fleuves ; dès lors s'établit le culte d'Ouranos passé au rang des dieux.

Qui ne voit, du premier coup, qu'il y a certains points communs entre les données fondamentales de cette fable et les scènes de notre cylindre ? Tout n'y apparaît pas identique trait pour trait, loin de là ; mais il ne saurait être question d'identité entre un long récit évhémériste d'époque romaine et de caractère très local, et un mythe « syro-anatolien » exprimé par un dessin microscopique à plus de mille ans d'intervalle. Un trait incontestablement commun, c'est l'idée générale qu'un meurtre perpétré sur la terre est suivi d'une divinisation au ciel : nous étions déjà préparés à l'accepter par les considérations qui ont précédé la citation du texte philonien. Mais déjà elle s'est précisée et il suffit

maintenant de se rappeler que le meurtre et la renaissance d'un dieu, ainsi que la castration rituelle, font partie intégrante de plusieurs cultes syro-anatoliens, pour reconnaître, sans hésiter, la trame générale reliant entre elles les scènes diverses de notre cylindre. Ainsi, on ne peut douter que le vieillard expirant sur la terre ne doive figurer comme dieu sur la plate-forme céleste où siège la divinité suprême. Mais ce dieu ne peut être que le grand Janus qui nous a été déjà présenté, pour ainsi dire, à l'état naissant, sur cette table flamboyante, où il achevait de dépouiller sa nature terrestre. Du même coup, les gros points jaillissant du corps du nageur, et l'objet si curieux tenu par l'un des deux opérateurs, prennent une signification précise et indiscutable (1). Nous tenons donc la clef du mythe dans ses deux moments caractéristiques ; nous pouvons même essayer de le restituer dans ses grandes lignes.

Dans notre cylindre, en effet, l'Elioun ou Très haut de Philon trône, depuis longtemps divinisé, dans les régions supra-célestes : c'est le grand dieu aux attributs multiples et pour ainsi dire universels, celui que certains textes syriens et anatoliens appelleront un jour ὕψιστος ou ἐπουράνιος, μέγιστος, κεράνιος ou *summus exsuperantissimus* (2). Son fils mortel Epi-geios-Autochtone, est également là, râlant, étendu de son long, sur cette terre qui fut son premier apanage et dont il porte l'emblème serpent

(1) On objectera peut-être que les *genitalia* sont figurés au complet, le premier globule se trouvant exactement à l'endroit voulu. L'objection ne porte pas : d'abord la série des quatre globules n'aurait aucune explication plausible (voir surtout, à la loupe, le n° 5 de la pl. XXIV) ; ensuite, si l'objection était fondée, les globules auraient été dessinés plus petits que les testicules. Or, c'est le contraire qui est figuré sur le cylindre : la première goutte est un peu plus petite que les autres, et donc les testicules manquent.

(2) Sur cette épithète, voir les récentes observations de Mgr Battifol dans le *Bulletin d'ancienne littérature et archéologie chrétiennes*, 1913, p. 134. On doit reconnaître, à ce propos et à propos du titre d'*aeternus*, si fréquemment donné aux dieux orientaux, que les mêmes concepts ont pu coexister, indépendamment, chez les Occidentaux : il faut un tact très particulier pour distinguer ici un emprunt proprement dit d'une simple action de présence.

sur le front. Celui qui le foule aux pieds s'identifie d'emblée à Elos-Kronos, que Philon lui donne pour fils, et les armes qu'il brandit sont précisément celles que lui attribue la théogonie gyblite, notamment cette faucille qui deviendra l'emblème caractéristique du Kronos grec non moins que du Saturne romain. Epigeios meurt. Son esprit se dissipe et se transforme : le parricide terrestre a désormais ouvert les portes du divin. Epigeios va devenir Ouranos et cette apothéose, qui inaugure son culte, lui consacrera en même temps les sources et les fleuves qui ont reçu les gouttes fécondantes de son sang. Comment s'opérera cette transformation ? Ici, nous pénétrons dans la région des arcanes. D'après Philon, quand le vieil Elioun fut déchiré par les bêtes sauvages, c'est par des libations et des sacrifices que ses enfants le rappelèrent à la vie et le divinisèrent. Dans notre cylindre aussi, c'est bien par l'eau et par le feu qu'Epigeios va naître à la vie divine, et cette palingénésie s'obtiendra par des rites appropriés, d'où procèderont un jour les « mystères ». Voilà pourquoi le fils du Très haut est porté sur le trépied sacré, où, par l'opération simultanée de deux attendants, il recouvrera son intégrité et rompra, l'un après l'autre, les liens impurs qui le rattachaient à la terre. Mais le dieu nouveau devra conserver à jamais le souvenir de sa première origine : il aura un double visage, reflet de sa double nature et image du rôle de médiateur céleste qui lui est désormais dévolu.

Telle est, si je ne m'abuse complètement, l'explication la plus rationnelle et la plus obvie du cylindre. La mort violente d'un acteur dont l'aspect répond si pleinement au nom et à l'idée d'Epigeios-Autochtone ; la présence indéniable d'un être émasculé versant des gouttes de son sang dans l'eau où il nage ; le rôle céleste et divin attribué à un personnage dicéphale, qui a dû nécessairement mourir avant de passer par les flammes purificatrices où il revêt une forme et une vie nouvelles, — tous ces traits s'enchaînent si étroitement dans notre cylindre et offrent des correspondances de détail si frappantes avec le récit philonien et ce que nous connaissons par ailleurs de certains cultes asiatiques, que l'idée de coïncidences fortuites me semble devoir être absolument écartée. On pourrait

plutôt se demander si notre cylindre n'est pas l'œuvre d'un faussaire moderne, amalgamant les données principales de la théogonie gyblite avec certaines représentations de cylindres syro-anatoliens. Mais personne évidemment ne s'arrêtera à cette idée, qui supposerait dans le falsificateur une rare puissance de combinaison alliée à une adresse technique hors ligne.

Nous devons d'ailleurs reconnaître que notre interprétation soulève plus d'une objection. Comment se fait-il, en effet, que le personnage émasculé soit si différent du vieillard expirant dont nous le rapprochons ? Nous prétendons avoir assisté à la mort, à la mutilation et à la déification d'Epigeios et nous nous trouvons en présence d'un jeune nageur émasculé, qui n'a rien de commun ni avec le vieil époux de la Terre, ni avec le dieu à double face ; bien mieux, nous voyons apparaître un autre éphèbe dansant dans la même eau que le nageur, et dont il n'est pas davantage question dans Philon. Que signifie cette multiplicité d'acteurs inattendus ? Que s'est-il passé ? Autant de questions auxquelles nous sommes rigoureusement tenu de répondre.

Dans notre cylindre, comme dans la théogonie philonienne, la mort d'Epigeios a pour conséquence directe et immédiate la consécration des sources et des fleuves auprès desquels s'est opérée sa divinisation. C'est à Ouranos qu'on rapportera désormais le bienfait des eaux fécondantes qui, tombant du ciel sur la terre, y créent les sources et les fleuves. On ne saurait méconnaître dans ce trait l'expression très générale, mais transparente, du caractère agraire, si fortement marqué, du culte d'Adonis, sinon d'Attis. Et ce qui le prouve péremptoirement dans notre monument, c'est la présence de l'épi de blé parmi les objets alignés sur la terre. N'est-ce pas là précisément qu'il faut rechercher la cause de l'apparition inattendue des deux jeunes acteurs, et ne serait-il pas possible de définir le rôle qu'ils viennent jouer dans le nouvel état de choses créé par la mort du dieu ?

On pourrait d'abord les tenir, comme les autres objets environnants, pour des figures purement symboliques. Dans cette hypothèse, l'éphèbe

qui danse sous le vase céleste, représenterait l'eau du ciel, la pluie, et le jeune nageur mutilé tenant un poisson figurerait l'eau fécondante « des sources et des fleuves ». On aurait ainsi, dans un langage allégorique et presque moderne, l'expression du rôle céleste et vivificateur d'Epigeios tué, mutilé et divinisé. Mais je ne crois pas qu'on doive s'en tenir uniquement à cette idée : le côté symbolique ou même allégorique n'est peut-être pas exclu, mais il y a beaucoup plus dans ces deux figures. A la vérité, la glyptique orientale fourmille de symboles ; mais ces symboles dérivent généralement d'attributs divins, ou bien, comme dans notre cylindre, sont empruntés à la vie réelle, tels l'épi, les protomes d'animaux, les vases sacrés et les autres objets du culte. Toutes les fois qu'une figure humaine apparaît, on peut la considérer soit comme un être réel, soit comme la représentation particulière d'une entité divine possédant sa place propre dans le panthéon. La nécessité de voir ici des personnalités divines est, pour ainsi dire, imposée par le caractère très concret du nageur. Une figure comme celle-ci ne peut être un pur symbole, et si l'émascation du dieu qui meurt est une donnée fondamentale des religions syro-anatoliennes, force nous est de voir dans notre nageur sanglant non-seulement une divinité, mais encore un dérivé direct, un *dédoublement* d'Epigeios mort et déifié. C'est ainsi que je serais tenté de m'expliquer le mot de Philon — ou, si l'on veut, d'Eusèbe, son abrégiateur — à propos d'Epigeios mutilé : *et son esprit se dissipa*, καὶ ἀπηρετίσθη αὐτοῦ τὸ πνεῦμα, mot qui n'aurait pas de justification adéquate, si on le comprenait au sens vulgaire de décès. Nous sommes donc suffisamment fondés à voir dans le nageur un dieu *nouveau*, issu d'Epigeios, et nous pouvons l'appeler, par exemple, le génie des eaux inférieures et terrestres. Mais si cette conclusion est juste, il en résulte que l'autre figure, également jeune, qui reçoit les flots tombant du ciel, est pareillement une personnalité divine, *nouvelle* hypostase d'Epigeios tué et déifié. Nous l'appellerons le génie de la pluie fertilisante ou encore des eaux supérieures et célestes. Nous relevons ainsi, en dernière analyse, dans ce curieux monument, un supplément de théogonie qui, considéré en lui-même, n'est pas plus étonnant que le grand acte

aboutissant à la double métamorphose d'Epigeios immolé. De fait, rien n'est plus conforme aux conceptions de la mythologie orientale que l'idée de ces dédoublements, donnant naissance à des entités divines distinctes et parfois très différentes de la divinité originelle. Nous concluons donc que, dans la mythologie de notre cylindre, la mort d'Epigeios l'a scindé et, pour ainsi dire, « dissipé » en deux jeunes hypostases, l'une supraterrestre, l'autre chthonienne, toutes deux d'ailleurs subordonnées à leur commun générateur et reliées entre elles comme ses deux faces (1).

Ces déductions paraîtront peut-être hardies et trop « ingénieuses » pour être fondées. Ne nous hâtons pas de les condamner, car notre cylindre nous réserve d'autres surprises.

Que penser, en effet, des *trois* suivants du grand médiateur à double face ? Ce sont des dieux, on n'en saurait douter. Mais quels sont ces dieux et d'où viennent-ils ? N'auraient-ils pas, eux aussi, des attaches avec les scènes qui ont préparé l'apothéose d'Epigeios, c'est-à-dire avec les *trois* personnages qui ont pris part à son immolation et à sa renaissance ? *A priori*, il n'est pas plus illogique de l'affirmer que de le nier, puisque, malgré les apparences contraires et presque contre toute vraisemblance, nous avons dû constater que le vieillard expirant était identique au petit *Bifrons* naissant, identique encore au grand *Janus* triomphant. La différence des costumes et des situations ne serait donc pas pour arrêter ; elle invite plutôt à se demander si les trois personnages de la procession n'apparaissent pas sous cette forme nouvelle précisément parce qu'ils ont pris part à l'action antérieure : ils ont été à la peine, ne seront-ils pas à l'honneur ? D'après Philon, ce furent les *enfants* d'Elioun qui divinisèrent leur père ; mais ces enfants furent des dieux à leur tour, témoin Epigeios-Ouranos, dont l'auteur nous a raconté la longue histoire. Or, nous avons déjà rapproché le second des trois dieux de la procession et le guerrier

(1) On a peut-être un écho tardif de cette donnée dans le mythe hellénique d'Aphrodite et d'Adonis, nous montrant le jeune dieu mort, revendiqué à la fois par son amante et par la déesse chthonienne, Perséphone. L'intervention de Zeus le scinde précisément en deux parts, répondant aux deux grandes divisions de l'année agricole.

que nous avons identifié à Kronos : même aspect général, même coiffure. Le costume n'est pas tout à fait identique, il est plus riche et, pour ainsi dire, plus solennel dans la scène de « présentation » ; mais cette différence s'explique tout naturellement par le changement survenu dans la situation. Dans la scène terrestre, le vêtement de Kronos était simple, comme il convenait à un guerrier en action ; dans la scène céleste, il s'est changé en costume d'apparat. Mais il y a plus. Nous avons déjà particulièrement insisté sur la petite corne ornant la coiffure de chacun des deux personnages que nous identifions ici l'un à l'autre. Cet appendice saillant, avons-nous dit, apparaît au front de quelques divinités figurant sur les roches sculptées de Boghaz-Keui (1). On le retrouve encore à Guiaour-Kaléssi (2), à Zingirli (3) et sur plusieurs cylindres « syro-anatoliens » (4), notamment sur le cylindre d'Aïdin, dont nous nous occuperons ailleurs. L'examen comparé de ces divers monuments montre qu'il s'agit bien d'une marque divine et différente des cornes ordinaires (5). Il prouve aussi, sans doute, que cette marque n'était point particulière à une seule divinité ; mais, dans le cas spécial de notre cylindre, le fait de ne l'avoir donnée qu'aux deux personnages qui se ressemblent le plus par l'ensemble de leur équipement, suffit à établir qu'il s'agit d'un seul et même dieu (6). Mais s'il en est ainsi pour Kronos, si le parricide lui-même accompagne

(1) Humann-Puchstein, *Reisen*, pl. 9 et 10, et fig. 13 ; Garstang, *The Land of the Hittites*, pp. 215 et 226, pl. 65 et pl. 69, 2.

(2) Perrot-Chipiez, *Hist. de l'Art*, IV, fig. 352 ; Garstang, *op. cit.*, pp. 163 et 215, Leonhard, *Hittiter und Amazonen*, pp. 185 sqq.

(3) *Ausgrabungen in Sendschirli* (III), pl. 44 ; Garstang, pl. 77.

(4) Delaporte, *Catalogue... de la Biblioth. nation.*, 451 ; de Clercq, 395 (voir plus haut, pl. V, 5) ; Ward-Pierpont Morgan, 241 et 252 ; Ward, *The seal cylind.*, 794 (cf. *Americ. Journ. of Archaeol.*, IX, pl. 15).

(5) Voir, en particulier, les deux cylindres Ward-Pierpont Morgan, cités dans la note précédente.

(6) Pour ceux qui sont familiarisés avec la glyptique syro-anatolienne, cette identité est confirmée au mieux par le cylindre déjà signalé de la Biblioth. nation., 451. Nous y trouvons notre dieu en costume d'apparat comme sur notre cylindre, mais tenant en mains les armes — masse et boomerang — qui font de lui un guerrier.

Epigeios déifié, n'est-il pas logique de rechercher également les deux autres acteurs terrestres dans la suite d'Ouranos ? Comme lui, ils auront changé de costume en changeant de milieu, et la longue barbe, qui maintenant les met sur le même pied que lui, ajoute un trait distinctif à leur nouvelle condition.

Nous ne saurions donc hésiter à identifier les trois suivants du médiateur aux trois acteurs des scènes de gauche. Il ne pouvait guère en être autrement. Dans une mythologie déjà entièrement constituée comme celle de notre cylindre, il n'y avait que des dieux en puissance qui pussent participer au drame initial, et une théogonie débutant par le meurtre du dieu *in fieri* était forcément une théomachie anticipée. La conclusion nous paraît même si fondée, que nous pouvons tenter des identifications précises. Le second dieu de la scène de « présentation » étant « Kronos », le premier, caractérisé par un attribut solaire, ne peut être que l'assistant revêtu du kaunakès, robe divine s'il en fût, puisqu'elle est portée par Ouranos et Elioun lui-même, robe enfin que, pour cette raison, il n'y avait pas lieu de changer. Par suite, le troisième suivant, qui personnifie un dieu lunaire, ne peut être que l'opérateur armé de la lancette. Nous ignorons, sans doute, le rapport précis qui devait exister entre le Soleil et un personnage faisant une libation, entre le dieu Lune et un personnage faisant fonction de chirurgien. Pour établir la nature de ces rapports, il faudrait posséder, comme pour l'histoire particulière d'Ouranos et de Kronos, des textes et des représentations figurées (1). Ces documents nous manquent à l'heure actuelle, mais leur absence ne saurait infirmer la valeur de nos conclusions.

(1) Pour le soleil, on pourrait se rappeler le rôle de dieu de la divination que Šamaš avait acquis dans la religion babylonienne ; or, nous avons fait ressortir plus haut le caractère « divinatoire » de la scène où figure le petit Janus naissant. Si un tel rapprochement est fondé pour un cylindre qui n'est point babylonien, il est à croire que le dieu Lune participait également à ces fonctions particulières du dieu solaire : son action, sous ce rapport, est plus nettement caractérisée dans la scène en question.

Compris de cette façon, le cylindre nous apparaît cohérent dans toutes ses parties : il est, si l'on peut dire, *tout entier théogonique*. Et, de fait, c'est bien une seule et même lignée divine qui se présente à nos regards. Tout en haut, Elioun et, face à lui, sa parèdre, — sources suprêmes de toute puissance et de toute fécondité, céleste et terrestre. Un degré plus bas, Ouranos, leur fils et leur porte-parole attitré, type du médiateur bienfaisant, que les dédicaces anatoliennes invoqueront un jour côte à côte avec le Très haut (1). Plus bas encore, les trois divins *πρόπολοι*

(1) Je fais allusion au θεός ou ἀγαθὸς ἄγγελος, déité *sui juris*, qui se trouve invoquée immédiatement après Ζεὺς ὕψιστος, dans plusieurs inscriptions d'Asie Mineure (cf. Saglio-Pottier, *Dictionnaire des Antiq. grecques et rom.*, s. v. *Jupiter*, p. 701, note 3 et Schaefer, *De Jove apud Cares cultio*, 1912, pp. 423 sqq.). Je n'ignore pas que M. Cumont rapporte cette conception directement à une influence juive (*Comptes rendus de l'Acad. des Inscript.*, 1906, p. 73) ; mais il me paraît aujourd'hui bien plus probable que l'entité divine révélée par l'épigraphie s'identifie naturellement à notre Janus céleste, *médiateur* authentique et psychopompe par excellence, que nous retrouverons aussi dans le cylindre d'Aidin, où son caractère anatolien est encore plus accusé. Il faut tout au moins admettre que, si l'influence juive doit entrer en ligne de compte, c'est à la faveur de cette conception locale, bien plus ancienne, qu'elle s'est exercée. M. Cumont reconnaît d'ailleurs lui-même (p. 74) que les Sabaziastes n'avaient pas renoncé à leur « Mercure » psychopompe, et il rappelle à ce propos le relief anatolien figurant le char de Sabazius conduit par un personnage portant le caducée. Nous savons, en outre, et M. Cumont le rappelle également, d'après certains textes et quelques monuments, que, dans le culte de la Grande Mère, Hermès était adoré à côté d'Attis. Comme le fait remarquer Hepding, *Attis*, pp. 202 sqq., cet Hermès n'est là qu'à titre de psychopompe. Il est à craindre qu'on n'ait légèrement surfait l'influence juive en Phrygie et dans le reste de l'Asie Mineure. Sans adopter précisément la thèse de M. A. Jamar (*Les Mystères de Sabazius et le Judaïsme*, dans le *Musée Belge*, 1909, pp. 227 sqq. ; voir la réponse de M. Cumont, *ibid.*, 1910, pp. 55 sqq.), on doit plus que jamais soutenir que ce n'est pas aux Juifs que les sectateurs de Sabazius ont emprunté l'idée première du dieu Très haut. Notre cylindre et celui d'Aidin, sans parler de la théologie philonienne, suffisent à prouver que cette conception était universelle en Syrie et en Asie Mineure, bien avant qu'Antiochus le Grand eût peuplé la Phrygie de colonies juives. — Cf. Ed. Meyer, *Geschichte d. Altertums*, I, 2, 3^e édit., p. 718, qui est du même avis, mais dont l'argument ne porte pas. [M. Cumont, *Rev. hist. relig.*, 1915, II, p. 162, renonce à voir, dans l'ἄγγελος divin de Carie, une divinité distincte du Zeus suprême. Je renvoie moi-même sur ce point à une prochaine étude sur la triade héliopolitaine. — 1927].

d'Ouranos, vraie triade de « Kabirim » célestes au regard des dieux nouveaux, restés en contact plus intime avec la terre. Unis à Ouranos dans un ordre symbolisé par les degrés menant au ciel, ils participent à son triomphe et rendent hommage avec lui au vieil Elioun. Ils sont certainement frères, ces trois dieux qui cadencent le même pas, qui dessinent la même salutation, qui portent le même lituus et serrent à leur taille la même arme. Comme les enfants d'Elioun divinisèrent le dieu suprême, ainsi, à eux trois, ils ont divinisé leur père, Epigeios-Autochtone. Ils sont aussi frères de par leur nature nouvelle, car si le premier est le Soleil, le dernier la Lune, tous deux ensemble régulateurs cosmiques et concrets de la durée sans bornes, qu'est-ce que Kronos, sinon une personnification du nécessaire démiurge qui a violemment séparé le Ciel d'avec la Terre, et qui, identifié un jour avec le Temps, présidera aux destinées du monde (1) ? Plus bas enfin dans l'échelle hiérarchique et chronologique, se tient le couple divin en qui s'est incarnée la nature animée et végétale. Ces deux figures juvéniles s'opposent entre elles comme les deux faces du dieu céleste, toujours mourant et toujours renaissant : nous avons nommé Adonis-Tammûz (2).

C'est bien ainsi d'ailleurs que, dans toutes les théogonies connues, les générations divines se succèdent et se superposent sans cesser d'être, se compénètrent et s'amalgament sans jamais se confondre.... Toute la théologie syro-anatolienne est là, en raccourci. Nous saisissons plus clairement qu'une bonne part de l'enseignement dans les temples devait

(1) L'identification de Kronos à Χρόνος ne repose évidemment que sur une simple assonance ; mais la place attribuée au dieu par notre cylindre dans la scène de présentation n'aurait-elle pas facilité un jour le rapprochement linguistique ? Il n'est pas moins singulier que, de tous les dieux figurant dans le tableau, Kronos soit le seul qui porte la petite corne divine (קרן) au front. Je n'insiste pas....

(2) On a, ce semble, des échos tardifs de cette division tripartite des puissances divines dans le passage du *De Platone*, où Apulée parle du dieu *summus exsuperantissimus* : en bas, les génies locaux, au dessus, les *caelicoli*, enfin, le dieu suprême. Cf. Cumont, *Archiv f. Religionswiss.*, IX, p. 330.

consister à expliquer pourquoi Ouranos pouvait s'identifier à Hypsistos, Kronos se projeter à volonté sur Ouranos ou sur le Très haut, le Soleil s'intituler Seigneur des Cieux (1) ou de l'Eternité, l'Adonis agraire passer pour une hypostase du Soleil et Tammûz dans les enfers se réclamer encore du Ciel.

Dans son profond et saisissant laconisme, notre cylindre contenait un des tableaux les plus fouillés qui aient jamais été consacrés à la naissance des dieux « syro-anatoliens ». Nous n'avions donc pas fait fausse route en le rapprochant de documents à l'égard desquels la critique moderne, dépourvue de tout moyen de contrôle archéologique, s'était montrée d'une extrême méfiance. Bongré malgré, il faut reconnaître non seulement que tout n'est pas pure fantaisie dans l'histoire des Ouranides de Philon, mais que, sous les enchevêtrements systématiques de cette pensée hellénisante, il se cache un fonds de mythologie originale et certainement indigène, sur laquelle notre cylindre « syro-anatolien » vient projeter un jour inattendu. Il faut surtout reconnaître avec M. Otto Gruppe (2), contre tous ses critiques, que, sur le point particulier étudié ici, c'est bien Hésiode qui dépend de documents orientaux (3), et non pas Philon qui brode à sa façon sur un thème grec. Dans ce cylindre, comme dans les pauvres lambeaux qui nous sont restés de l'œuvre philonienne, nous sommes incontestablement en présence d'une source générale commune plongeant, par des racines profondes, dans les vieilles religions de l'Asie Antérieure.

D'autre part, un grand tableau comme celui de notre cylindre

(1) Cf. Philon, *Fragm.* 2, 5. Cf. également l'intéressante identification du Soleil et de Kronos sur un cippe d'époque romaine, découvert à Beyrouth : Κρόνου Ἠλίου βωμός (Colonna-Ceccaldi, *Rev. archéol.*, 1878, I, pp. 253 sqq.).

(2) *Die griechischen Culte und Mythen in ihren Beziehungen zu den orientalischen Religionen*, pp. 385 sqq., et notamment pp. 403 sqq. et p. 587. Cf. aussi son ouvrage d'ensemble, *la Griechische Mythologie und Religionsgeschichte*, pp. 1112 sqq. et ailleurs.

(3) Nous aurons à préciser ailleurs la valeur de cette épithète.

suppose non-seulement une théologie très développée (1) et déjà parvenue au stade philosophique, mais encore une iconographie sacrée évoluant depuis des siècles. C'est à interpréter et à fixer quelques-uns des moments caractéristiques de cette longue évolution, que nous consacrerons la suite de notre essai. Nous étudierons d'abord quelques cylindres « syro-anatoliens » reproduisant le type du dieu à double face, nous essaierons ensuite de rapporter cette image à son prototype éloigné. Chemin faisant, nous reviendrons à loisir sur maints détails de notre cylindre, que nous avons dû provisoirement laisser dans l'ombre ou même passer sous silence.

Résumons toutefois, avant d'aller plus loin, les résultats qui nous paraissent acquis. Nous n'avons déjà plus besoin de l'onomastique philonienne que, nous n'avions empruntée que pour fixer les idées et marquer le rapport intime reliant la théogonie gyblite des bas temps à celle de notre monument.

*
* *

Le cylindre Tyszkiewicz est un tableau théogonique établi sur le thème général « syro-anatolien » du meurtre et de la renaissance du médiateur céleste. Il se compose de deux parties principales, dont l'une prépare, l'autre consacre et achève le triomphe du dieu. Dans la première partie, le futur médiateur est immolé par un de ses « fils » ; puis tandis que sa dépouille mortelle est recueillie par deux autres de ses « fils », qui l'honorent et accomplissent les rites requis pour sa transformation divine, son esprit mortel se scinde en une double hypostase divine, répondant aux deux phases annuelles de la végétation. Dans la seconde partie,

(1) Une des preuves les plus tangibles s'en trouve dans le rôle multiple qu'y joue le Soleil. On le voit représenté symboliquement d'abord sur l'épaule du dieu Suprême, puis dans la barque portée par les lions: il réapparaît ensuite sous deux autres images anthropomorphiques, l'une dans la scène de la naissance de Janus, l'autre dans la scène du triomphe. Ce sont là évidemment les aspects divers du grand dieu solaire, qui, à la fin du paganisme, s'incorporera à tous les dieux locaux.



1



2



3



4



5



le dieu entièrement transfiguré et désormais caractérisé par sa double face de médiateur, rend hommage à son père, le dieu suprême, et lui présente en même temps ses trois « fils », devenus des dieux à sa suite. A l'extrémité du tableau, la grande déesse parèdre, la seule de son sexe, celle qu'Apulée appellera un jour *omnipotens* et *omniparens*, assiste à leur commun triomphe.

(A suivre).

Mars-Avril 1914.



XXXVI. — DEUX MANUELS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

LOUIS SPELEERS. — **Les Arts de l'Asie Antérieure Ancienne.** Grand in-4°, 232 pp. de texte et 40 pl. hors texte, avec une carte. Bruxelles, Avenue Marie-José, 173 ; 1926.

C'est avec joie que nous avons lu un jour, dans un prospectus, le titre de ce gros volume, avec joie et reconnaissance que nous en avons reçu récemment l'hommage de son savant auteur, nous priant aimablement d'en faire paraître un compte rendu dans ces *Mélanges*.

Notre embarras serait grand, si nous ne savions que M. Speleers ne désire qu'une chose : profiter des plus humbles suggestions pour améliorer son œuvre dans une seconde édition, qui ne peut tarder à paraître, si l'on en juge par la rapidité avec laquelle plusieurs de ses publications antérieures se sont trouvées épuisées.

Disons, pour commencer, afin de n'avoir plus y à revenir, que l'auteur a très honorablement réalisé son vaste plan et que l'apparition de ce nouveau volume est presque un tour de force. Avoir condensé en 232 pages et quarante planches (1) l'histoire générale, mais très fouillée, des arts dans l'ancien Orient (Sumer, Babylone, Elam, Assur, Asie Mineure,

(1) Sauf la carte, toutes les reproductions sont en simili et ont été extraites, au nombre de 819, des ouvrages dont les références sont fidèlement données en face des planches.

Syrie, Phénicie et Palestine, Perse et même Arabie), depuis les origines jusqu'au milieu du 1^{er} millénaire et souvent plus bas encore ; avoir rempli cette tâche énorme tout seul, sans le secours du plus modeste collaborateur ; l'avoir fait, sinon d'un jet, du moins avec un brio plein de décision, qui néglige quelques détails secondaires pour s'en tenir aux grandes vues d'ensemble, tout en classant le plus de matériaux possible, — tout cela constitue un fait extrêmement remarquable, on pourrait dire unique. Il n'étonnera peut-être pas beaucoup ceux qui connaissent l'activité débordante de l'auteur et sa puissance d'assimilation, sa vive curiosité archéologique qui l'a poussé dans les recherches les plus variées, son amour du détail positif et précis, l'originalité parfois hardie de ses vues ou de ses conclusions, enfin le désir ardent qu'il a de tirer son pays de l'effacement profond où il s'est trouvé plongé jusqu'à ces dernières décades (1), dans le vaste domaine embrassé par son livre. On le sait, M. Speleers, Conservateur-adjoint aux Musées royaux du Cinquantenaire à Bruxelles, est à la fois - chose excessivement rare - assyriologue et égyptologue. Chargé de cours à l'Université de Gand, il y enseigne, depuis plus de dix ans, l'histoire de l'art antique et l'archéologie orientale. Comme il le dit dans sa Préface (p. 5), dans cette nouvelle publication, qui n'a rien d'une compilation, et qui résume presque impétueusement des centaines de volumes, sa « part est bien grande ». La matière traitée « comprend un monde de renseignements dont la description exigerait plusieurs volumes », mais qu'il a « voulu réduite à un seul ».

(1) L'égyptologie possède en M. Jean Capart un représentant éminent. Les autres orientalistes belges, tous très distingués et de première valeur, se comptent sur les doigts : inutile de les citer. Mais le mouvement a déjà commencé vigoureusement, et nous ne serions pas étonné que la Belgique vint très prochainement prendre rang parmi les nations les plus réputées dans le domaine des études orientales — archéologie et linguistique. Pour l'archéologie, il serait urgent de constituer, à Bruxelles ou ailleurs, un groupe scientifique disposant des fonds nécessaires pour exécuter des fouilles dans le Proche-Orient, ailleurs qu'en Egypte. Le succès éclatant des recherches de M. Franz Cumont à Doura (voir la Bibliographie), devrait être un stimulant des plus énergiques pour le public éclairé de son pays.

Mais venons-en au fait sans plus tarder. Et d'abord, à qui s'adresse un tel volume ? Voici, dit l'auteur, dès la première ligne de sa Préface, « un des livres qui ont manqué à bien des historiens de l'art oriental ». Que faut-il entendre au juste par ces *historiens de l'art oriental*, qui, un peu plus bas, sont appelés *historiens de l'art*, tout court ? Je crains ici, sinon un malentendu proprement dit, du moins une légère exagération dans les termes, fruit naturel d'un tempérament enthousiaste, tout plein de son sujet, qui voudrait propager le goût de ces études bien au-delà des frontières belges, et, pour ainsi dire, communier, d'esprit et de cœur, avec tous les érudits que passionnent ces recherches sur l'esthétique humaine, en versant dans leurs nobles débats un flot d'idées nouvelles, jugées mûres et fécondes. Mais, encore un coup, qui faut-il voir dans ces historiens de l'art oriental ? S'agit-il de savants déjà spécialisés dans ces matières ? Ils n'ont évidemment que faire du volume, sauf pour connaître l'opinion personnelle de l'auteur sur un sujet donné. Si un historien de cette classe ne dispose pas d'une bibliothèque au moins égale à la collection des ouvrages cités au cours du volume, il ne saurait, à aucun titre, aspirer à enseigner, encore moins à produire. Un spécialiste de telle ou telle branche de l'art oriental ou même de l'art, *sine addito*, pourra, sans doute, tirer grand profit des matériaux si diligemment colligés, classés, décrits et reproduits par l'auteur ; il devra néanmoins, le plus souvent, recourir aux sources pour contrôler ses assertions, approfondir le détail, le style des monuments reproduits et de ceux qui ne le sont pas, bref, se faire, à son tour, une idée directe et personnelle des éléments archéologiques et artistiques rentrant dans son cadre particulier.

Aussi bien le rappel, côte à côte, de deux ouvrages d'allure aussi disparate que le tout petit *Manuel d'archéologie orientale* de Babelon et la monumentale *Histoire de l'art* de Perrot et Chipiez, trahit-il une préoccupation qui nous éloigne extrêmement de la trop pompeuse évocation des « historiens de l'art », qui nous incite même, très nettement, à voir dans le volume de M. Speleers un simple *Précis* d'histoire de l'art oriental,

mis au point jusqu'à nos jours (1). Encore faudrait-il regretter que l'art égyptien et même égéen, dont les accointances furent si nombreuses avec celui de l'Asie antérieure, aient été totalement exclus de son travail. On ne comprendra jamais l'art de la Phénicie, si on ne le rapproche constamment d'une de ses sources les plus anciennes et les plus persistantes ; on ne connaîtra jamais la puissance d'expansion de l'art des vieilles civilisations qui fleurirent sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, si l'on n'a aucune idée concrète de ses influences lointaines, par le canal anatolien et phénicien, sur l'art antique de la Méditerranée orientale (2). M. Speleers était évidemment libre de se limiter comme il l'entendait, mais son livre ne nous paraît pas être exactement ce qu'il a cru, ou du moins répondre tout à fait à l'idée qu'il nous en donne dès les premières lignes de sa Préface. J'imagine, pour dire toute ma pensée, que le savant professeur de Gand a voulu, avant tout, publier, sous une forme synthétique et ordonnée, avec les références et les illustrations indispensables, l'ensemble des cours qu'il a professés sur l'art des pays admis à figurer dans son

(1) L'auteur s'adresse visiblement à un « auditoire » familiarisé avec ses propres publications quand il écrit (toujours à la première page de sa préface) : « Nous signalons au lecteur des études spéciales sur la glyptique, le mobilier et le costume ; facilement abordables, nous n'avons pas cru utile de les exposer dans un traité général ».

(2) M. Speleers s'explique lui-même sur le dernier point : « Le lecteur estimera peut-être que tels chapitres sont moins développés que ceux rédigés sur le même sujet par les écrivains antérieurs : ainsi, le chapitre relatif au rayonnement de l'art oriental dans le bassin de la Méditerranée est réduit au strict nécessaire. Nous l'avons voulu si bref, non seulement à cause des conditions matérielles de cette publication, mais encore parce que nous croyons que, en rapport avec le rôle de l'art en Mésopotamie, ce rayonnement n'a pas eu l'ampleur que nos prédécesseurs lui ont jadis attribuée » (p. 1). Je ne saisis pas bien la pensée de l'auteur dans la dernière partie de sa phrase : « en rapport avec le rôle » etc. Veut-il dire simplement que l'art mésopotamien a eu très peu d'influence dans le bassin de la Méditerranée ? Si oui, nous lui laissons la responsabilité de ce jugement, tout en reconnaissant volontiers avec lui que les anciens historiens de l'art oriental ont quelque peu exagéré dans le sens affirmatif. Mais j'ai vainement cherché dans son ouvrage le chapitre relatif à ce sujet : à la p. 203 (§ 880) quatre lignes sont consacrées à la Crète et à Chypre ; plus loin, dans les « Conclusions », p. 213 (§ 930), le monde égéen est expédié en neuf lignes et ses emprunts à l'art oriental réduits au « groupe de deux quadrupèdes affrontant l'arbre de vie stylisé ».

volume. Tout le monde est donc appelé à profiter de son courageux labeur, mais surtout les personnes — et elles sont nombreuses ailleurs qu'en Belgique — qui, n'ayant jamais abordé ces études ou ne l'ayant fait que superficiellement, seraient désireuses de le faire *très sérieusement*, avec un guide compétent. M. Speleers me semble avoir ainsi réalisé, *in-extenso*, pour les pays dont il a fait choix, ce que son maître, chef hiérarchique et ami, M. Jean Capart, avait jadis esquissé très sommairement dans deux brochures résumant ses cours de Bruxelles sur les *Origines de l'Art et l'Art Oriental* (1). Le *Syllabus* du cours professé à Gand par M. Speleers lui-même, et publié en 1923 (2), en marque sans doute l'étape intermédiaire, qui aboutit aujourd'hui à un monumental in-4°, où une partie seulement de la matière est exposée. Pour les auditeurs et lecteurs visés, le volume devient incontestablement une mine de renseignements, et, pour le professeur ou le conférencier, un inappréciable soulagement. L'auteur en convient d'ailleurs lui-même et voit dans son ouvrage un cadre de la matière enseignée (3), et comme une introduction de grande envergure à l'histoire de l'art dans l'Asie Antérieure. Grâce à cette introduction, le disciple pourra, dès l'abord, s'orienter dans un domaine encore trop peu connu (4), et plus tard, poursuivre personnellement les études amorcées. De son côté, le professeur pourra développer ou varier son enseignement à volonté, en y englobant, au fur et à mesure, les découvertes futures, les résultats définitivement acquis et les problèmes nouveaux posés par ces résultats mêmes. Un tel ouvrage est destiné à s'accroître tous les quatre ou cinq ans, surtout depuis que les bienfaits de la paix revenue s'étendent jusqu'aux fouilleurs de l'antique Orient;

(1) *Cours d'Art et d'Archéologie*. 1^{re} Partie : *Les Origines de l'art et l'art égyptien* (1903-1904) ; II^e Partie : *L'art oriental hors d'Egypte* (1904-1905).

(2) *SYLLABUS du cours sur les origines de l'Art et l'Histoire de l'Art oriental*. 1^{re}, 2^e et 3^e parties : *Préhistoire, Asie Antérieure, Egypte*; 1923 : 2 brochures 8° de 140 pp., que je ne connais que par ces titres.

(3) Préface, p. 6.

(4) *Ibid.*, p. 5.

c'est pourquoi, une fois de plus, nous en souhaitons si vivement une seconde édition, sur la disposition de laquelle nous dirons encore un mot en terminant le présent compte rendu.

On ne saurait trop se féliciter de voir des savants préposés à la conservation des collections antiques de l'Europe dispenser si libéralement les trésors de leurs connaissances, souvent puisées aux sources mêmes qui les illustrent. Ce que M. Speleers, à la suite de M. Capart, a inauguré et réalisé à l'Université de Gand, l'Ecole du Louvre le pratique depuis longtemps à Paris, on sait avec quel succès croissant. Mais, tandis qu'à Paris la tâche est partagée entre plusieurs spécialistes, à Gand elle est dévolue à un seul archéologue, dont les attaches journalières sont aux Musées de Bruxelles. Il y a là, nous le proclamons bien sincèrement, quelque chose d'admirable, mais aussi d'un peu inquiétant. A notre humble avis, il est presque impossible à un seul homme, qui ne jouit pas de tout son temps, de posséder à fond une aussi vaste matière (1), et ceci nous amène à formuler quelques observations faites au cours d'une première lecture et limitées à une ou deux sections de l'ouvrage. Nous y ajouterons, surtout dans les notes, quelques mots sur la présentation matérielle du volume.

La méthode de l'auteur, en tout ce qui concerne la division générale, les subdivisions et la chronologie de la matière, nous paraît heureuse et fort claire ; elle n'appelle aucune observation spéciale. Après une très brève introduction sur l'ethnographie de l'Asie Antérieure et la géographie physique du domaine embrassé, se succèdent huit chapitres, dont le premier, également fort court et pour cause, traite des arts préhistoriques, le second des arts babyloniens (sumérien, suméro-accadien, accadien, babylonien, à partir de Hammurabi), le troisième des arts élamites et le quatrième des arts assyriens. « Les arts syriens » qui forment le cinquième

(1) On nous annonce à l'instant (10 Janvier 1928) que la librairie Picard va incessamment lancer le premier volume d'un *Manuel d'archéologie orientale*, dû à la plume féconde de M. Contenau, conservateur-adjoint des Musées du Louvre. La comparaison des deux ouvrages promet d'être instructive. Espérons qu'ils ne feront pas double emploi et se compléteront l'un l'autre.

chapitre, embrassent la Syrie proprement dite, la Phénicie et la Palestine. Suivent les « arts hittites » (ch. VI), ceux de la Perse (ch. VII), enfin la description excessivement rapide de quelques monuments de divers pays (Arabie, Asie Mineure, Chypre (1), Carthage, Espagne) (ch. VIII). Dans chacune de ces sections et suivant les cas, rappels chronologiques, ethnographiques et historiques, puis exposé de la matière sous les grandes rubriques : architecture, sculpture et arts mineurs.

Il y manque presque totalement quelques aperçus sur les religions. C'est là incontestablement une grosse lacune, qui n'est pas précisément comblée par le peu qui en est dit au § 911 (p. 212) (2). On ne saurait pénétrer l'esprit artistique d'un peuple, d'une race, si l'on ignore sa religion : temples, statues, reliefs, céramique ornementée, bijoux, cylindres, cachets, figurations diverses et jusqu'aux poncifs les plus vulgaires de l'art décoratif, tout cela s'inspire invariablement des principes religieux d'une nation et est expliqué par eux souvent beaucoup mieux que par les autres conditions — matérielles, physiques ou sociales — du milieu. La tâche n'était certes pas facile à réaliser dans un volume qu'on voulait unique, et l'on comprend que M. Speleers, dont les aptitudes pragmatiques sont plutôt tournées vers les éléments tangibles des civilisations antiques, ait négligé ce facteur important. Il aurait pu néanmoins, ce semble, renvoyer à quelques ouvrages où cette matière est traitée en rapport avec les manifestations d'ordre esthétique.

La rédaction de tous ces chapitres est toujours nette, concise, souvent sous forme de tableaux : on sent, à chaque pas, le souci d'exposer, avec brièveté et clarté, une matière parfois extrêmement abondante, d'autres fois insuffisamment classée, ou encore présentant des inconnues fort complexes et des problèmes insolubles. Un coup de synthèse, notamment à la fin des grands chapitres, éclaire brusquement le chemin parcouru et prépare les « Conclusions » qui couronnent le volume. Nous ne saurions, dans

(1) Voir *supra*, p. 213, n. 2.

(2) Dans les « Conclusions », M. Speleers s'égare terriblement quand il écrit : « Les passages les plus anciens de l'Ancien Testament (Jahviste et Elohistes) sont le reflet presque fidèle » (de la mythologie babylonienne !).

ce compte rendu déjà bien long, entreprendre de discuter ces vues générales, où la tournure d'esprit de l'auteur s'accuse avec un puissant relief, mais sur lesquelles on peut si facilement différer d'avis, suivant le point de vue auquel on se place. Nous dirons toutefois que le savant historien de l'art oriental n'a peut-être pas assez profondément pénétré l'esprit de ces vieilles civilisations, qu'il juge beaucoup trop conformément à nos conceptions modernes et à sa propre « Weltanschauung » (1).

Nous ajouterons encore une remarque, que justifie la préparation scientifique de l'auteur. Dans toutes les sections où il s'occupe des civilisations mésopotamiennes, M. Speleers paraît à l'aise et entre dans des considérations, souvent très fouillées et presque minutieuses, prouvant sa familiarité avec les monuments qu'il groupe, classe, étudie et présente à ses lecteurs. Aussitôt qu'il passe à l'Anatolie et à la Syrie, son information semble faillir un peu, et, si elle est encore très copieuse dans le chapitre relatif aux « arts hittites », elle devient sensiblement plus maigre dans celui qu'il consacre aux arts syro-phéniciens et palestiniens. Il ne s'agit d'ailleurs pas seulement de l'information matérielle que l'auteur a, sans doute, voulue brève pour maintenir un certain équilibre entre elle et la bibliographie des sections précédentes, beaucoup plus vastes et d'ailleurs mieux documentées jusqu'à ce jour ; il s'agit aussi de quelques jugements d'ensemble, qui manquent, sinon de justesse, du moins de la précision nécessaire. Ainsi, il nous paraît exagéré de parler du rôle exclusivement *passif* de la Syrie (Phénicie, Palestine et Syrie propre) (§ 903, p. 210). On peut, sans inconvénient, classer les productions de ces régions dans la catégorie des « arts hybrides », mais l'originalité de ces manifestations artistiques n'a pas été une quantité purement et constamment négative ; elle n'a pas consisté surtout à « recevoir sans donner » ; encore moins peut-on soutenir que la Syrie « a été condamnée à *subir* des influences sans pouvoir se transformer par l'apport d'une empreinte originale » (*ibid.*). Tout au contraire, il y a un élément très positif dans l'assimilation qui a

(1) Comparez : « Loin de nous l'intention de chanter la gloire des arts asiatiques.... » (Préface, p. 6).

été faite, surtout en Phénicie, des motifs empruntés aux civilisations voisines, élément tellement caractéristique qu'il permet de reconnaître une œuvre phénicienne presque du premier coup. Examinez sans parti pris la fameuse stèle d'Amrit (1), dont il faudrait naturellement pouvoir juger par une reproduction plus grande et plus nette que la figure 567 : on y démêle sans peine la triple influence mésopotamienne, hittite et égyptienne ; mais soutenir que le morceau, dans son ensemble, n'offre absolument aucune originalité, c'est presque fermer les yeux à l'évidence. Tels encore les deux *mégahazils* (fig. 559 et 560) — également d'Amrit, qui n'ont rien de tout à fait comparable en dehors de la Phénicie, surtout le monument circulaire, et constituent en eux-mêmes des types d'architecture funéraire d'une puissante originalité. L'art phénicien cherche très fréquemment à cacher ses emprunts, tout en les trahissant par quelque endroit ; mais cela même est quelque chose d'original et révèle une esthétique *sui generis*, qui s'empare du beau où il le trouve et aboutit souvent — même dans les œuvres d'art industriel — à des productions empreintes d'une élégance incontestable et d'où la fantaisie créatrice n'est nullement absente. Et pourrait-on oublier que le Phénicien, qui a tant *reçu*, est précisément celui qui a le plus *transmis*, non pas seulement aux basses époques de son histoire, comme le soutient l'école « crétisante » de nos jours, mais même à une période très reculée, ainsi qu'en fait foi la riche collection de petits bronzes et autres objets d'art livrée par les fouilles de Byblos ? Bien qu'imprégnés d'influences égyptiennes, ces figurines et ces bijoux n'en sont pas moins, très souvent, des œuvres d'art local, qui vont, dans plus d'un cas, se placer en têtes de file dans les séries similaires du monde créto-égéen. On verra également, quand M. Dunand se sera décidé à publier les statues de la grande *favissa* qu'il a naguère découverte dans les environs d'Amrit, que toute une série de types qu'on s'accordait presque unanimement à rapporter à l'art chypriote du VI^e siècle et au-dessous, tient, par ses origines premières, à l'art phénicien du 1^{er} quart du 1^{er} millénaire.

(1) M. Spaleers semble identifier Amrit (Marathos) à Arvad (l'île d'Arados) ; cf. pp. 156 et 159.

Pareillement, on constatera, dans une prochaine étude de ces *Mélanges*, que certains bronzes d'un art religieux qu'on peut appeler « syro-hittite », sont l'œuvre de bronziers syro-phéniciens et atteignent un degré de perfection qu'on n'aurait jamais soupçonné jusqu'à ce jour chez les artistes de cette contrée, vers le milieu du II^e millénaire avant notre ère (1). Il faut donc rendre *suum cuique* et, sur un terrain qui commence à peine à être défriché, savoir faire la part des découvertes futures, — en d'autres termes, réserver prudemment son jugement. Aussi regrettons-nous vivement que M. Speleers n'ait pas pu utiliser un magnifique monument phénicien, qu'il a vu de ses propres yeux à Beyrouth, en 1926, dont les revues illustrées d'Europe ont donné, avant cette date, des reproductions partielles et que les photographes de notre capitale libanaise possèdent déjà depuis deux ans dans leurs collections : nous voulons parler du fameux sarcophage d'Aḥīrām de Byblos. J'ai eu beau m'écarquiller les yeux : il m'a été impossible de trouver dans l'ouvrage la moindre allusion à cette découverte, dont l'importance ne se réduit pas à la haute antiquité du texte phénicien qu'elle a fournie, mais s'étend aussi aux reliefs, également uniques, qui ornent le monument (2). Pour un ouvrage paru en mai 1926, cette lacune aurait pu être comblée par une brève référence dans les *Addenda*, où figurent des renvois à des publications datées de Janvier 1926.

Je n'insiste pas ; mais, ces observations faites, j'ai le droit de répéter

(1) Je n'oserais certainement pas reprocher à M. Speleers de n'avoir rien dit de la petite tête des environs de Mîsrîfê, que j'ai publiée dans ces *Mélanges*, t. VII, pp. 127 sqq., et qui est un chef-d'œuvre unique d'art syrien. Encore moins m'étonnerais-je qu'il ait omis de signaler la grande tête divine « syro-anatolienne » que j'ai publiée dans *Al-Machriq* (1923, p. 40) et qui a reparu plus tard dans *Syria* (1926, pp. 341 sqq.), avec d'excellentes reproductions (pl. LXXI).

(2) Il est plus étonnant que, à propos du « cimetière » de Gezer (pp. 158 et 166) « ressemblant au sabre d'Adadnirari I », l'auteur n'ait pas ajouté un mot sur les belles *harpés* découvertes à Byblos (cf., déjà en 1922, la publication collective, par Clermont-Ganneau, Cumont, Dussaud, Naville, Pottier, etc., intitulée *Les travaux archéologiques en Syrie de 1920 à 1922*, p. 42).

ce que j'ai dit plus haut : un seul homme ne peut tout embrasser dans un aussi vaste domaine, et, quand il écrit d'affilée un volume condensant plus d'une centaine d'ouvrages anciens et récents, il ne peut prétendre avoir tout approfondi, même après dix ans d'enseignement. Ainsi, il y a déjà beau temps qu'on a réfuté l'opinion de Renan sur les soupiraux ronds « creusés à la tarière » de quelques caveaux phéniciens (p. 157 b) (1). Détail sans doute matériel, concret, comme les aime M. Speleers, mais qui, même s'il était exact, aurait pu être, sans inconvénient, laissé de côté dans un ouvrage d'ensemble, où fourmillent déjà tant d'autres détails bien plus importants.

Que la trop grande rapidité dans l'information n'aille pas sans danger pour l'exactitude de l'exposé, nous pourrions en produire maintes autres preuves. En voici quelques-unes cueillies dans la seule section des « Arts Syriens ».

P. 159 : à propos des reliefs du Nahr el-Kelb, M. Speleers renvoie exclusivement à de Bertou et à Boscaven, dont il adopte sans sourciller toutes les identifications. Comment le mémoire, presque exhaustif de M. Weissbach, *Die Denkmäler und Inschriften a. d. Mündung des Nahr el-Kelb* (1922) (= Wissensch. Veröffentl. Deutsch - Türk. Denkmal-schutz - Kommandos), a-t-il pu lui échapper (2) ? A la même page : la stèle de Yehawmelek n'est pas au Louvre, qui n'en possède qu'un bon moulage; l'original est toujours dans la collection des héritiers de de Clercq. Mais voici qui est plus grave : à la même page, § 683, M. Speleers a vu une *femme* dans le personnage figurant sur la stèle de Nîrab ! Il n'a donc jamais jeté qu'un coup d'œil furtif sur les reproductions du monument, bien qu'il ait dû en donner une de sa propre main à l'éditeur de ses planches.

(1) J. Rouvier, *Gébal-Byblos, son histoire dans l'antiquité*, dans la *Rev. Bibl.*, 1899, pp. 562 sqq.

(2) Ailleurs encore la bibliographie est un peu vieille. Ainsi Texier est trop souvent cité pour la sculpture hittite. Pour les dariques (p. 196), il aurait fallu renvoyer au *Traité des Monnaies grecques et romaines* de Babelon et non pas seulement à Perrot, t. V.

Pp. 176-178 : à propos du grand dieu de Zingirli, qu'on identifie communément à Hadad, le savant archéologue affirme qu'il a les mains derrière le dos (§ 755) ! Ici, on jurerait que l'auteur ne connaît le monument que par sa propre reproduction (fig. 646), où, en effet, on ne distingue pas assez nettement la cassure des avant-bras du dieu, et cette impression s'accroît quand il ajoute qu'une houppe pend à l'épée du personnage, alors qu'elle part de sa ceinture (p. 177).

Cette statue semble d'ailleurs avoir été une vraie pierre d'achoppement pour M. Speleers. Ainsi, il distingue chronologiquement la statue de son socle et place la première au IX^e siècle au plus tôt, tandis qu'il remonte jusqu'au III^e millénaire pour le second (p. 176) ! Or, base et statue se raccordent et sont absolument contemporaines !

Il y a peut-être plus fort encore ! Zingirli a fourni une autre statue divine, celle-ci sûrement de Hadad : elle porte même une inscription mentionnant ce dieu et plusieurs autres. Or, M. Speleers (p. 178) confond cette inscription d'abord avec celle que les épigraphistes appellent « de Panammou », ensuite avec une troisième, dite « de Bar-rekab ». Ces inexactitudes sont d'autant plus surprenantes que les ouvrages où l'auteur aurait pu se renseigner sont entre toutes les mains, p. ex. Cooke, *A Text-book of Semitic Inscript.*, ou Lidzbarski, *Handbuch*. La confusion va malheureusement plus loin encore : la grande tête de Mišrifé que j'ai publiée dans ces *Mélanges*, t. VII, pp. 115 sqq., et que j'ai rapprochée, pour la coiffure, de celle du dieu de la grande statue *à socle*, dont il a été question plus haut, M. Speleers la compare à la statue *inscrite* de Hadad, qui a une tout autre coiffure, et cette comparaison m'est attribuée à moi-même, — d'où la conclusion que la tête de Mišrifé est tout au plus de 900. Il est difficile de réunir plus de confusions en trois pages.

Ce manque d'acribie scientifique, conséquence inévitable d'une trop grande précipitation, se remarque en d'autres endroits de l'ouvrage (1)

(1) P. 11, il est dit que les *Sémîtes* de l'Ouest auraient eu pour origine commune des tribus *araméennes* qui se répandirent dans l'Arabie du Nord ; un peu plus bas, à propos de l'origine des *Sémîtes*, nous apprenons qu'ils seraient sortis de l'Arabie.

et se révèle encore dans la reproduction inexacte et presque au petit bonheur de plusieurs noms propres (1), sans parler des nombreuses fautes d'impression et de quelques incorrections ou négligences de style (2) !

Bref, composition et impression trop rapides : d'où naturellement lacunes et inexactitudes. Ce sont là des taches légères, qui n'enlèvent rien au mérite réel de l'ouvrage et qui disparaîtront d'une réédition prochaine, que je souhaiterais plus rassise et, par endroits, plus mûrie.

Voici, sans prétention, comment je concevrais les remaniements futurs. Renoncer d'abord, pour le texte, au format grand in-4°, peu maniable et trop coûteux : en adoptant un corps de caractères plus petits,

Ce serait la contradiction absolue, s'il ne fallait supposer que M. Speleers a oublié d'insister sur la chronologie relative ou qu'il n'a pas eu le loisir d'harmoniser le contenu de deux fiches puisées dans différents ouvrages.

P. 12 : l'Arabe *littéraire* se rapprocherait le plus de la langue sémitique *souche*. C'est presque justement le contraire.

P. 149 : les *Λευκόστροφες* [sic], « nom appliqué aux habitants de la côte maritime » (!)

P. 164 : « Kara-Bel Nimphi » à l'est (!) de l'Aste Mineure.

(1) P. 150 : Asdad ; p. 37, n. 118 bis : fouilles franç. de d'El-Ahyner ; p. 14, n. 6 : Mont Nébos, Mont reignat (??) ; p. 154 : Biblos ; p. 187, n. 8 : *Deridder*, catalogue Declercq ; p. 203, n. 9 : *Bossier* pour Bossert ; p. 15, n. 8 et n. 15 : Bible *sight lights* (pour *side*) ; p. 7 (liste des abréviations) : *Alter Orient* (pour *Der alte Orient*) ; ibid : *Sind.* = *Sindschirli*, pour *Sondschrli* ; *Mutésellim* (avec l'accent français), toponyme qui devient tantôt Tell Mutt., tantôt Tell el-Mut. (*passim*), etc. etc. — L'ouvrage de l'auteur, auquel il se réfère sous la forme *Costume* = *Le Costume dans l'Asie Antérieure Ancienne*, ne m'est connu que sous le titre : *Le vêtement en Asie....* (cf. ces *Mélanges*, t. IX, p. 442).

(2) Par exemple, p. 8 n. 35, *Mésopotannia* ; p. 21, se brisser ; p. 152, dû reste ; etc. etc. jusques et y compris la graphie très fréquente de la copule allemande : û (= und). L'impression elle-même laisse à désirer, notamment dans les notes, où, très souvent, les lignes sont ondulées, des lettres tombées de leur place, des mots mal coupés, etc.

Incorrections. — P. 12, tribiale (= tribale) ; p. 173 b, partie intégrale (= intégrante) ; p. 9 : *entièreté* (!) ; p. 188, *apotropéens* (= apotropaïques), pp. 172 a et 176 b, datant, pouvant dater *vers....* ; p. 172 a, « suffisent à prouver sa supériorité à l'école sumérienne » ; p. 175 a, « quoique ces fouilles ne soient pas encore publiées et que, du reste, l'exploration n'est guère achevée... », etc. etc.

on pourrait tout faire entrer dans un volume grand in-8°, de 350 à 400 pages, d'un prix plus abordable. Quant à l'illustration, elle pourrait bénéficier de l'économie réalisée sur le texte, pour être plus soignée et surtout moins microscopique. Le format in-4° serait ici tout désigné, mais en un album de planches non cousues, qu'on pourrait consulter séparément, au fur et à mesure de la lecture. Rien n'empêcherait d'insérer, dans le texte même, quelques-uns des similis qui figurent aujourd'hui dans les planches, notamment tout ce qui a trait à l'architecture (plans, coupes, élévations). A cet allègement du nombre des planches viendrait faire pendant une nouvelle disposition des sous-titres du texte, qui sont très multipliés, et qui pourraient aisément être imprimés en manchettes.

Comme on le voit, je prends ici en mains les intérêts des nombreux lecteurs que je souhaite à M. Speleers. Je pense, en particulier, aux autodidactes, qui sans aspirer au titre d'« historiens de l'art oriental » ont néanmoins besoin d'une documentation plus que mnémotechnique (1), surtout s'ils ne disposent pas d'une bibliothèque bien fournie.

Il me semble que ces améliorations décupleront l'utilité d'un ouvrage d'assez longue haleine, qui met à la disposition des travailleurs tout un musée de matériaux archéologiques bien catalogués, et dont le texte s'adresse plutôt « à la raison qui cherche à s'instruire, qu'à la sensibilité avide d'émotions fugitives » (p. 6).

11 Janvier 1928.

(1) Le genre « mnémotechnique » paraît assez familier à l'auteur : témoin l'illustration de ses derniers travaux sur le *Mobilier* et le *Vêtement* en Asie antérieure ancienne. Il a un grand avantage, celui de l'économie ; mais *ne quid nimis* ! Que peut-on distinguer dans la figure minuscule 663, reproduisant deux énormes reliefs rupestres de Yazili-Kaya ? Voir encore fig. 396 - 7 (bas-reliefs de Maltaï) !! Il y en a bien d'autres !

D^r G. CONTENAU. — **Manuel d'archéologie orientale**, depuis les origines jusqu'à l'époque d'Alexandre. T. I. **Notions générales** (races, chronologie, langage, écriture, religion, etc.). **Histoire de l'art** (art archaïque d'Elam et de Sumer).

Un vol. 8° de 545 pp., orné de 357 fig. ou similis dans le texte. Paris, Aug. Picard, 1927.

Beaucoup plus tôt que nous ne l'aurions espéré, nous avons l'agréable devoir de présenter à nos lecteurs le t. I du *Manuel d'archéologie orientale* auquel nous avons fait allusion plus haut (p. 67 = 215, n. 1). Comme nous le pressentions, la comparaison des ouvrages respectifs de MM. Speleers et Contenau est des plus instructives, et ces deux travaux, qui répondaient à un besoin de plus en plus senti, ne font pas tout à fait double emploi. Ils se complètent même l'un l'autre, du moins jusqu'à un certain point, et un lecteur qui les lirait à la file aurait l'impression de passer d'un vaste musée dans une salle de cours. Là, les objets lui ont été présentés rapidement dans une série de collections indépendantes, ordonnées et étiquetées par un guide qui les expliquait tour à tour ; ici, les mêmes monuments sont repris posément, précédés d'une longue introduction, regroupés, comparés entre eux, synthétisés et rattachés à une théorie générale qui en montre les relations mutuelles et les liens avec le monde égyptien et égéen.

Nous aurions pu fondre le compte rendu précédent avec le présent pour mieux accuser ces différences. Nous ne regrettons point de ne l'avoir pas fait : le nouveau Manuel n'en est qu'à son premier volume, et si l'on en retranche l'introduction générale, qui occupe les 350 premières pages,

l'histoire proprement dite de l'art n'y figure encore que pour la période archaïque d'Elam et de Sumer. S'il est donc possible d'apprécier déjà pleinement les principes directeurs de tout l'ouvrage, la comparaison ne pourrait être qu'amorcée pour tout le reste : nous préférons attendre.

Il faut d'ailleurs le dire sans ambages : malgré son sectionnement en deux tomes, le manuel du D^r Contenau se présente sous une forme des plus maniables. Nous n'avons plus ici un énorme in-4°, accompagné de reproductions souvent indistinctes ou microscopiques, cousues à la fin du volume, mais un simple in-8°, d'épaisseur raisonnable, d'une impression correcte et élégante, qu'émaille tout au long une illustration abondante, comprenant des figures au trait à côté d'excellentes reproductions en simili. On peut donc prévoir que l'intérêt des lecteurs de langue française se portera de préférence vers le second Manuel, à moins que M. Speleers ne se décide à ramener le sien à un grand in-8°, accompagné d'un album de figures plus nettes et beaucoup moins minuscules. On verra du reste, plus loin, que si le volume unique de M. Speleers offre, pour la curiosité, l'avantage d'introduire le lecteur presque d'emblée *in medias res*, les lacunes que nous lui signalions plus haut (p. 68=216), à propos des religions et des comparaisons nécessaires avec le monde égypto-égéen, sont ici largement comblées. Bref, le nouveau Manuel, une fois fini, dispensera un nombre incalculable de lecteurs de recourir à celui de M. Speleers. Même si ce dernier y faisait les remaniements qui s'imposent dans une seconde édition, du simple point de vue économique, les deux volumes, si riches de matière, du D^r Contenau, l'emporteraient de beaucoup sur le précis de son prédécesseur (1).

*
* *

L'ouvrage dont nous analysons le contenu s'intitule *Manuel d'archéologie orientale*, faute, nous dit l'auteur (p. 1), d'un autre terme français

(1) Le t. I du Manuel du D^r Contenau ne coûte que 60 fr., et le t. II ne coûtera sans doute pas beaucoup plus ; tandis que l'unique volume de M. Speleers revient à 200 francs, non comprise la majoration de 50 % qui, en Mai 1926, frappait toutes ses publications antérieures.

plus courant ou plus adéquat. Il s'agit, en effet, non pas d'un traité complet d'archéologie orientale, mais seulement d'une *histoire de l'art oriental*, s'étendant depuis les origines jusqu'à l'époque hellénistique, et limitée géographiquement à une section importante de l'Asie antérieure : S.-O. de la Perse, bassin du Tigre et de l'Euphrate, Arménie, E. de l'Asie Mineure, Syrie et Palestine. La région occidentale de l'Asie Mineure, le Sinaï et l'Arabie s'en trouvent donc exclus (1). Perrot avait intitulé son grand ouvrage *Histoire de l'art* et Babelon, qui en avait sommairement résumé les t. II-V, avait décoré son petit livre du titre de *Manuel d'archéologie orientale*. M. Contenau aurait donc pu suivre l'exemple de Perrot, dont il condense la substance en la menant jusqu'à nos jours. La préférence donnée au second titre peut néanmoins se justifier par l'étendue des *Notions générales* (pp. 5-354) : ces vues d'ensemble projettent un jour susceptible d'éclairer l'archéologie orientale dans toutes ses ramifications. L'ouvrage ainsi intitulé devient le pendant du *Manuel d'archéologie romaine* de MM. Cagnat et Chapot, paru chez le même éditeur, également en deux volumes, de même format.

Ces *Notions générales* comprennent sept chapitres, dont quelques-uns pourront paraître inattendus, mais qui se comprennent quand on compare le but précis de l'auteur à l'état général des études orientales en Europe et en France en particulier. Ch. I. *Les Sources* ; II. *Le milieu physique* ; III. *Le milieu ethnique* ; IV. *Histoire et chronologie* ; V-VI. *Les moyens d'expression* (le langage, l'écriture) ; VII. *Les liens entre les sociétés* (la religion, les lois). Après cette introduction, vient l'histoire de l'art, réduite, dans ce premier volume, à deux chapitres (pp. 355-489), dont le premier est intitulé *Considérations sur l'art de l'Asie occidentale ancienne*, et le second *L'art archaïque d'Elam et de Sumer*. Tout le reste du programme est réservé pour le t. II, qui comprendra, en outre, l'index général des matières traitées, une carte, une liste chronologique et des chapitres supplémentaires sur les influences de la civilisation asiatique sur

(1) Nous dirons plus loin pourquoi l'exclusion de l'Arabie nous paraît fâcheuse.

l'Égypte, enfin les antiquités du Kouban et de la Mer Noire. Nous craignons fort que l'auteur ne puisse tout faire entrer dans le t. II, surtout si le volume tarde à paraître. Les découvertes se succèdent rapidement en Mésopotamie, Anatolie, Syrie et Palestine et renouvellent incessamment nos connaissances, sur des points parfois essentiels. Au moment où nous rédigeons ces lignes, les journaux et revues illustrées d'Angleterre nous apportent l'écho retentissant des dernières trouvailles faites à Ur, et nous révèlent non seulement à quel degré de perfection était parvenu l'art de travailler les métaux précieux chez les Sumériens des débuts du III^e millénaire avant J.-C., mais encore — chose absolument inattendue — dans quel état de barbarie restaient plongées, par certains côtés, les incœurs de cette race civilisée, dont les rois faisaient entourer leurs tombeaux de captifs immolés.

Quoi qu'il en soit, nous sommes parfaitement fixés sur le plan de l'ouvrage ; il nous reste à en apprécier les idées directrices et la méthode. Nous finirons par quelques remarques d'ensemble et de détail sur certains chapitres, et sur la présentation matérielle du t. I.

*
* *

Et d'abord — comme pour l'ouvrage de M. Speleers — la question préalable : à qui s'adresse le nouveau Manuel ? Si l'on en juge par certaines définitions de termes tout à fait usuels parmi les archéologues (1), et d'autres suffisamment familiers à des gens ayant reçu une éducation classique (2), il semblerait que l'auteur vise avant tout la jeunesse des deux sexes, désireuse d'élargir les horizons de ses connaissances usuelles. Or rien ne serait plus contraire au contenu du volume qu'une pareille supposition. Si l'on passe à une catégorie plus avancée de lecteurs, moindre toutefois que les « historiens de l'art » de M. Speleers, le Manuel

(1) P. ex., p. 370 : « canon » et p. 374 : « loi de frontalité ».

(2) P. ex., p. 400 : « stylisation » d'un motif ; p. 477 : « situation stratigraphique » (= « le niveau dans les fouilles ») ; p. 189 : « ostrakon » ; p. 252 : l'écriture « boustrophédon ».

atteindra très largement son but auprès des archéologues et des orientalistes « en herbe ». Son utilité va beaucoup plus loin encore. Grâce à l'introduction générale, que l'auteur a voulu longue et détaillée, il est appelé à rendre des services immédiats à tous les étudiants et même à de nombreux professeurs d'Universités françaises ou étrangères, dépourvues jusqu'ici — hélas ! — d'un pareil enseignement. Tous y trouveront matière à réflexions et à lectures profitables pour leur carrière scientifique. Par ailleurs, la place du Manuel est toute marquée dans les bibliothèques des Ecoles archéologiques de Rome et d'Athènes, et surtout du Caire et de Jérusalem, encore plus peut-être dans celles des Musées ou Services archéologiques d'Europe et d'Orient. Mais j'estime qu'il va plus loin encore : il atteint une classe de lecteurs dont la France a actuellement le plus grand besoin pour continuer à tenir son rang au sein de l'Orientalisme. Ces lecteurs sont précisément ceux auxquels s'adressent les Cours du Louvre, pépinière non seulement de Conservateurs de musées, mais encore d'archéologues militants et de fouilleurs spécialisés, dont les recherches sont si nécessaires pour le progrès de l'archéologie orientale. J'irai même plus loin encore et n'hésite pas à déclarer qu'un pareil ouvrage devrait être entre les mains de tous les fonctionnaires, militaires ou civils, que l'Europe et, en particulier, la France, envoie dans les pays de mandat. Connaître le passé, même simplement artistique, des régions qu'on prétend éduquer, s'impose au bon sens le plus élémentaire et une vue, même superficielle, de ce que produisait l'Orient aux époques où l'Occident restait encore plongé dans les ténèbres de la barbarie, est des plus aptes à créer de nouveaux liens de sympathie avec les indigènes, ainsi qu'une plus saine appréciation de leurs ressources mentales.

Je crois donc, pour me résumer, que les lecteurs du Manuel seront des plus variés et des plus nombreux : c'est, sans doute, la raison dernière des explications ou définitions dont le caractère élémentaire détonnerait dans un autre ouvrage de la même catégorie.

Il ne faut donc pas se faire illusion sur la valeur du titre, plutôt modeste, adopté par l'auteur. L'ouvrage est bien un manuel au sens étymologique du mot ; mais, dans l'état actuel de nos connaissances, c'est

beaucoup plus que cela. C'est, si l'on peut dire, du Perrot condensé et mis au point (1), mais sous un jour tout à fait nouveau, qui constitue sa caractéristique propre : la synthèse. Une très large synthèse, basée sur une théorie particulière, celle de l'antériorité d'une civilisation « asianique » sur la sémitique. Il fallait, non seulement de très vastes connaissances, mais encore du courage pour la produire ainsi au grand jour et surtout pour y rattacher tout l'exposé de la matière traitée. Comment le savant auteur en est-il arrivé à se formuler ce point de vue, qui différencie nettement son œuvre de toutes les précédentes et, en particulier, du volume de M. Speleers ? Où a-t-il puisé l'idée, les éléments de cette vieille civilisation « asianique », dont il fait un tout si homogène et auprès de laquelle les civilisations sémitiques s'atténuent désormais à ses yeux, par l'âge, l'originalité et la puissance d'expansion ?

Il faut ici distinguer deux moments bien tranchés. Sur le premier, l'auteur s'explique lui-même fort clairement dans son Avant-propos (pp. 2-3). La multiplicité des documents recueillis en Égypte et dans le bassin égéen de la Méditerranée orientale, d'une part ; d'autre part, les découvertes réalisées dans le monde asiatique, sumérien, élamite, anatolien et syro-palestinien, — tout cela invitait à esquisser une vue d'ensemble sur les rapports et le progrès comparé des peuples dans l'Asie occidentale. Les Sémites, dont l'assyriologie naissante avait révélé l'importance comme facteur de civilisation, ont vécu et se sont développés dans un milieu qui n'était ni entièrement sémitique, ni à toutes les époques. Leur rôle ne peut donc être compris à fond qu'en tenant compte de tous les éléments non-sémitiques récemment découverts dans les pays qu'ils ont occupés ou dont ils étaient entourés. S'il y a eu, à un moment donné, un panbabylonisme et un pansémitisme, qui ont fait place au « pancrétisme », c'est que les découvertes les plus récentes suggèrent toujours des idées réactionnaires contre les systèmes antérieurs. Il y avait

(1) Sous ce dernier rapport, le Manuel mérite les plus grands éloges : rien n'a été omis, ni les récentes découvertes de Kish et d'Ur, ni celles de Beisân, ni même celles de Harappa, dans les Indes, et leurs rapports avec la civilisation sumérienne (p. 117).

donc lieu de faire une grande pause, de reprendre tous ces problèmes avec un sens plus rassis et d'examiner à nouveau ces questions si complexes des origines reculées et du développement de l'art asiatique. C'est cet essai qu'a tenté M. Contenau dans le présent Manuel.

Mais ce n'est pas tout. Il faut savoir — et c'est ce que l'auteur ne dit nulle part — que sa thèse fondamentale est un rejeton authentique du milieu où s'est élaborée et parachevée sa formation archéologique. Le Louvre est proprement sa patrie scientifique et s'il y occupe aujourd'hui une place officielle couronnant son labeur initial, c'est qu'il était, déjà depuis longtemps, de la maison. Or, c'est du Louvre qu'est sortie lentement, patiemment, magistralement la thèse des *Origines orientales de l'art*, œuvre capitale du regretté Léon Heuzey ; au Louvre encore qu'a été inaugurée la première et, je crois, toujours unique, collection céramique intitulée *Origines comparées*, objets des soins assidus de M. Edmond Pottier. Avec de tels maîtres, auxquels s'est adjoint, en dernier lieu, M. René Dussaud, le D^r Contenau, déjà préparé, par sa toute première formation médicale, à la recherche approfondie des causes, devait presque infailliblement aboutir à une synthèse, — celle qui caractérise son livre et marque incontestablement un moment saillant, sinon décisif, des études d'art oriental. Son livre n'a donc rien de révolutionnaire, au sens strict du mot ; il exprime en un langage clair, qui possède ses formules et ne redoute pas la contradiction, une thèse qui était, pour ainsi dire, dans l'air (1) et dont il a fait un tout ramassé et cohérent.

On s'explique ainsi qu'il y ait une certaine part de nouveauté dans son exposé et jusque dans l'emploi des expressions dont il se sert. Ainsi, l'extension qu'il donne au terme « asianique » était inusitée jusqu'ici, du

(1) On en trouve la trace dans presque toutes les publications archéologiques récentes consacrées à l'étude des origines de l'art et des religions. Voir, en dernier lieu, l'article si suggestif de M. Ch. Picard, intitulé *Notes d'archéologie grecque* et publié dans la *Revue des Études anciennes*, 1927, notamment pp. 262 sqq. — Les thèses, généralement outrées, de M. Autran, représentent au mieux la direction des nouveaux courants, dans le domaine linguistique.

moins à ma connaissance : il faut désormais entendre par là tout ce qui, dans l'aire géographique embrassée par le Manuel, n'est point sémitique, au sens spécifique du mot. Asianique donc la vieille civilisation d'Elam, asianique celle de Sumer et de la Mésopotamie, asianiques aussi celles des régions occupées par les peuples « hittites » et syro-palestiniens du III^e millénaire avant notre ère. Quand la civilisation proprement sémitique — reconnaissable surtout à sa langue — s'offre à nous pour la première fois, la couche « asianique » existe depuis fort longtemps ; elle finit par imprégner l'art des envahisseurs et elle s'affirme non moins dans les manifestations religieuses que dans l'écriture. On voit quelle forte unité se constitue au point même de départ d'une histoire de l'art oriental, et quelles conséquences doivent découler d'un principe aussi nettement posé. Partout, dans la variété, régionale ou locale, des arts asiatiques étudiés, nous découvrirons des filets directs ou indirects de la vaste nappe initiale, — qu'il s'agisse de Gézer en Palestine ou de Boghaz-Keui en Pterie, d'Assur ou de Van ; et là même où le monde périphérique semble, à première vue, devoir se dérober à des constatations positives de cette nature, par exemple en Crète, nous pourrions supposer un strate ethnique originel apparenté à la vieille couche « asianique » (1). Et toutes ces affinités, artistiques et religieuses, sinon encore linguistiques, nous seront présentées par le menu, pièces en mains, dans les sections subséquentes de l'ouvrage. Il y a là, groupés en séries, une longue suite de faits, qui s'imposeront à l'attention des esprits réfléchis et que M. Contenau interprétera harmonieusement en les soumettant à une patiente comparaison.

Plus d'un se demandera peut-être quel crédit l'on doit accorder à une telle théorie, malgré l'appui sérieux qu'elle semble trouver dans les monuments *actuellement connus*. Ne peut-on pas craindre qu'elle soit ruinée un jour par des découvertes inattendues, renouvelant les anciennes données ou nous reportant brusquement à un stade dépassant toutes les

(1) Voir surtout, p. 306, une déclaration des plus explicites sur ce point particulier.

prévisions chronologiques ? Ces Sémites même, dont on fait un bloc s'opposant, par ses origines, à tout ce qui ne paraît pas sémitique dans l'aire étudiée, qu'étaient-ils, d'où sortaient-ils, où étaient-ils avant les premiers contacts supposés ? Ni l'anthropologie, ni l'ethnographie, ni la linguistique, ni l'écriture, ni encore moins l'histoire des religions n'ont pu nous apporter la lumière décisive, et aussitôt que, d'instinct, on tourne ses regards vers les religions limitrophes de l'Asie Centrale, avec l'espoir d'y voir s'y dessiner des courants et des convergences, on sent le sol se dérober sous ses pieds, tandis que, dans le lointain, se profilent les redoutables inconnues du berceau de l'humanité, de son antiquité, de son unité primitive et des origines de la religion.

Toutes ces difficultés, qui ne seront pas résolues de sitôt..., ne devaient cependant pas empêcher le D^r Contenau d'exposer son système, au moins à titre de *working hypothesis*, et il l'a fait dans des termes mesurés, qui assurent à son livre une réelle unité dans la plus grande diversité. Nous aurions seulement souhaité, par endroits, une plus grande réserve dans l'affirmation. Nous pensons ici aux nombreux lecteurs qui aborderont son ouvrage à l'état de « tables rases », et totalement incapables de démêler les nuances infinies que comporte la valeur des preuves avancées. Pour eux, tout au moins, il aurait fallu, beaucoup plus explicitement, présenter le système comme un principe provisoire de classification, ne remontant pas au-delà du IV^e millénaire.

Et ceci nous prouve, une fois de plus, que notre Manuel n'en est pas un, au sens vulgaire du mot. Toute la section introductive est, en réalité, la justification, aux yeux des savants spécialisés, d'une thèse qui s'est formée peu à peu dans l'esprit de l'auteur et dont les étapes successives pourraient être presque discernées dans la suite, déjà longue, de ses publications antérieures. Elle répond, par ailleurs, à ce besoin inné de clarté d'un esprit méthodique, qui devait se formuler à lui-même ses conclusions successives, avant d'en dégager une vue d'ensemble les embrassant toutes d'un regard. Nous ne nions pas la valeur instructive, surtout pour les non-initiés, des chapitres précédant l'histoire de l'art, — loin de là — :

nous les aurions seulement préférés ou rapidement résumés, ou mieux, présentés dans un volume à part, qui aurait offert l'avantage d'être un peu plus détaillé sur certains points (1). Ici encore, nous avons en vue la classe nombreuses des étudiants d'Universités et, parmi eux, les autodidactes aspirant aux carrières orientalistiques. On possède, pour les civilisations classiques, dans toutes leurs ramifications, de nombreux livres d'introduction, de tous formats et de tous degrés ; pour les civilisations orientales, aucune introduction vraiment pédagogique n'a encore vu le jour dans aucun pays du monde. Il serait facile au D^r Contenau, qui expose avec tant d'agrément les questions les plus complexes, de remédier à ce fâcheux état de choses, dans une seconde édition, que nous prévoyons très prochaine (2). Un simple renvoi à ce volume introductif et indépendant, ou encore un précis rapide de ce qu'il contiendrait, abrégerait d'autant le t. I de son Manuel et n'imposerait pas à tous ses lecteurs une initiation qu'ils trouveront certainement trop longue ou trop technique, s'ils n'ont en vue qu'une simple prise de contact avec les monuments de l'art oriental.

Je me permettrai d'exprimer un autre souhait. J'ai reproché plus haut (p. 67 = 215) à M. Speleers d'avoir embrassé une tâche dépassant les forces d'un seul homme. Le même reproche pourrait être, *servatis servandis* (3), adressé au D^r Contenau, sans rien retrancher au mérite supérieur de son œuvre et à la vive reconnaissance qui lui est due. D'aussi

(1) Voir *infra* ce que nous dirons sur l'écriture cunéiforme et alphabétique.

(2) L'histoire, un peu détaillée et convenablement illustrée, des découvertes archéologiques et du déchiffrement des écritures orientales fournirait, dès le début du volume, un récit des plus captivants et des plus instructifs. J'avais moi-même, il y a quelque vingt-cinq ans, songé à une pareille introduction, en prenant pour base l'histoire en question : M. Contenau aurait tout le talent et tout le dévouement pédagogique nécessaires pour combler avantageusement cette lacune, s'il pouvait prêter une oreille favorable à ma suggestion.

(3) Personne n'ignore que M. Contenau, assyriologue de carrière, s'est toujours vivement intéressé à l'histoire et à la civilisation de tout le Proche-Orient. Il a même dirigé deux campagnes de fouilles à Sidon et publié un très intéressant essai sur

vastes synthèses ne peuvent être réalisées qu'au prix de recherches et de lectures infinies. Dans certains cas où la matière n'a pas encore été condensée par d'autres, le temps matériel manque forcément à un seul et même savant pour exécuter ce travail préalable. Tel est, sans conteste, le cas de l'archéologie arabe dans le t. I du Manuel. Nous avons été réellement surpris quand, parvenu à la p. 32, nous avons lu ces mots : « l'examen du sol [en Arabie] ne révèle aucun indice archéologique important », et plus encore en rencontrant cette phrase : « Nous n'aurons à nous occuper de l'Arabie qu'indirectement, lorsque nous traiterons des populations de l'Asie occidentale » (pp. 53-54). Ainsi l'Arabie qui, pour l'auteur lui-même, pourrait être l'habitat primitif des Sémites, n'aurait d'intérêt que sous le rapport ethnographique. C'est là un jugement trop sommaire, quelle que soit la pénurie actuelle de notre documentation. Tout au contraire, quand on a lu les récits des rares voyageurs, anciens et modernes, à qui il a été donné de mettre le pied dans l'Arabie habitée, surtout dans la région orientale et méridionale, on ne peut s'empêcher de conclure que le sol archéologique du pays offre les plus belles promesses à la pioche des fouilleurs. Si les quelques recherches furtives des Arnaud, des Halévy, des Glaser ont fourni des centaines d'inscriptions qui ne sont pas encore toutes publiées (1), que doit-on penser du degré de civilisation auquel était parvenue cette vaste contrée (2), encore fermée aux explorations méthodiques ? A mon humble avis, c'est d'ici (3) que sortiront, pour la

La civilisation phénicienne. Sa maîtrise s'est également affirmée dans des publications variées sur les peuples anatoliens, la glyptique syro-hittite, etc. Tout récemment la revue *Babyloniaca* (t. IX, 1926-1927) recevait de lui un nouvel essai sur les origines de la civilisation assyrienne. Son titre de conservateur-adjoint au département des antiquités orientales du Louvre vient d'ouvrir des perspectives nouvelles à sa carrière scientifique, déjà si méritante.

(1) La seule inscription sabéenne de Širwāḥ contient plus de 1000 mots.

(2) Dès la fin du II^e millénaire, *au plus tard*. Comparez cette assertion : « rien n'y a jamais été découvert qui implique une ancienne civilisation » (p. 122) !

(3) En particulier, des régions voisines des bouches du Tigre et de l'Euphrate. Il ne faut pas perdre de vue que l'accadien et l'arabe du Sud forment un groupe linguistique nettement distinct du reste des langues sémitiques connues, et que les affi-

haute antiquité, les révélations les plus inattendues, celles qui nous manquent actuellement et qui nous permettront de comparer avec exactitude les plus vieilles civilisations sémitiques aux civilisations voisines de Sumer et d'Elam. D'ici là, tout ce qu'on peut avancer sur leurs relations mutuelles — qu'il s'agisse d'ethnographie, de langage, d'écriture ou de religion — reste essentiellement provisoire, et c'est pour avoir délibérément écarté ce côté du problème des origines, que l'auteur a donné à sa thèse fondamentale une assurance quelque peu surfaite (1). Il aurait donc fallu introduire l'Arabie dans le plan de l'ouvrage au lieu de l'en exclure ; mais pour ce faire, il aurait fallu être de la partie. Bref, un auxiliaire aurait été le bienvenu aux côtés du Dr Contenau (2). En tout cas, il reste étrange que, dans le chapitre consacré à l'alphabet « phénicien », il ne soit pas soufflé un seul mot de l'écriture sabéo-minéenne, si importante pour la question des origines de l'écriture sémitique, et si instructive dans l'examen, même à vol d'oiseau, des anciennes religions sémitiques (3).

nités somatiques des Arabes méridionaux les rattachent aux types africains (voir les travaux modernes sur le sujet, en particulier, V. Christian, *Akkader und Südaraber als aeltere Semitenschicht*, dans *Anthropos*, XIV-XV, 1919-1920, pp. 729-739, et plus récemment, *Das Wesen der semitischen Tempora*, dans la *ZDMG*, 1927, pp. 232-258. — Il est significatif, dans cet ordre d'idées, que les trois localités babyloniennes où l'on ait relevé des inscriptions sud-arabes, soient situées dans la région la plus proche de l'Arabie orientale : 1° Warka (l'antique Erech) : cf. Loftus, *Travels a. researches in Chaldaea*, p. 233 ; 2° Ur : cf. Burrows, *A new Kind of old Arabic Writing from Ur*, *J.R.A.S.*, 1927, pp. 795 sqq. ; 3° Kuweit : cf. D. Carruthers, *Geogr. Journ.*, vol. 59, 1922, p. 325.

(1) C'est du moins mon avis personnel, bien que j'en sois partisan, et de longue date, en tout ce qui concerne les manifestations *actuellement connues* du vieil art oriental. J'aurais à m'expliquer sur ce sujet dans maintes études, notamment dans la II^e partie de l'essai sur le cylindre Tyszkiewicz (*suprà*, pp. 29=177 sqq.).

(2) L'absence de ce collaborateur pour l'Arabie se fera heureusement moins sentir dans la prochaine édition (ou même déjà dans le t. II), grâce à l'apparition du monumental *Handbuch d. altarah. Aliertumswiss.*, t. I., que M. Contenau a pu insérer dans les *addenda* de sa Bibliographie.

(3) Les quelques lignes consacrées (p. 304) aux religions de l'Arabie sont tout à fait insuffisantes, même dans l'état présent de nos connaissances et nonobstant le caractère général de l'exposé.

Je ne pousserai pas plus loin dans cet ordre d'idées, persuadé que le Dr Contenau est le premier à reconnaître que, même dans un domaine limité à l'histoire de l'art dans une portion de l'Asie Antérieure, la tâche reste écrasante pour un seul et même écrivain. Les œuvres collectives qu'on voit surgir aujourd'hui de tous côtés, en France, en Allemagne, en Angleterre, sont un indice tangible de cette difficulté croissante et donnent une idée, à peine approchée, des obstacles formidables qu'auront à vaincre un jour maîtres et disciples pour dominer leur matière archéologique.

*
* *

J'en viens à quelques remarques plus détaillées sur diverses sections du volume.

A propos de la BIBLIOGRAPHIE finale, je dois d'abord dire qu'elle rendra d'excellents services, bien qu'elle soit, par endroits, un peu trop éclectique (1) : il était, sans doute, aussi difficile de la développer que de la limiter. Elle enregistre, du moins, ceux des ouvrages que l'auteur considère personnellement comme les plus utiles (2). Il ne faudrait cependant pas s'illusionner sur l'usage qui en sera fait : les lecteurs n'auront pas tous à leur portée des bibliothèques bien montées, même dans beaucoup d'Universités de province, et le plus grand nombre d'entre eux ne se souciera pas outre mesure des renseignements supplémentaires que la seule lecture des titres apporte à l'étude du texte. Mais, pour les autodidactes sérieux, qui voudraient poursuivre et développer les connaissances acquises dans le Manuel, une bibliographie plus développée et plus systématique aurait été la bienvenue, surtout si l'auteur avait ajouté à leurs

(1) Voir, plus bas, les remarques sur l'écriture.

(2) Je ne sais comment, à côté de Kiepert, *Hanbuch d. alt. Geogr.*, et surtout de Thomkins, *The ancient Geogr. of North. Syria.* etc., l'auteur a pu omettre de signaler Dussaud, *Topographie de la Syrie*..., qui était sous presse depuis plus d'un an.

Dans la section des fouilles archéologiques en Syrie, il aurait fallu signaler aussi celles du Comte du Mesnil à Mîsîrifé, et, dans l'illustration, donner une vue du site — un des plus évocateurs et des plus propres à faire germer des vocations de fouilleurs.

titres un résumé succinct du contenu des ouvrages fondamentaux ou des thèses spéciales qu'elles soutiennent.

Il eût été utile, vers la p. 64, de donner, dans le texte, une carte sommaire des régions embrassées, avec l'indication des principales routes de l'Asie occidentale ancienne. L'unique carte annoncée pour le t. II sera vraisemblablement surchargée de noms, qui lui enlèveront une partie de sa clarté, du moins pour les débutants.

LE MILIEU ETHNIQUE (pp. 80-127). La synthèse est des plus intéressantes et des plus personnelles : ses conclusions restent néanmoins discutables, en tout cas prématurées. D'après l'auteur, nous aurions comme base :

le type « asianique » : brachycéphale,
et le type sémitique : dolichocéphale ;

et du croisement de ces deux types :

le type amorrite, le type juif (ancien),
le type assyrien, et le type arménien (moderne).

Tout cela est évidemment fonction de la théorie « asianique », et l'on peut y adhérer provisoirement à condition de ne pas dépasser le IV^e millénaire au plus tôt. Personne n'ignore l'insuffisance des recherches anthropologiques dans l'aire géographique étudiée. Des croisements ont certainement préexisté à toutes les couches atteintes jusqu'ici par les excavations. D'autre part, le degré de confiance qu'on peut accorder aux monuments (sculptures, bas-reliefs, figurines, etc.) conservés est assez piteusement atténué par l'exhibition des têtes soi-disant « amorrites » rassemblées dans la fig. 60. On ne saurait donc rien formuler d'exact avant qu'on ait pu comparer quelques douzaines de gisements humains d'époque néolithique, sensiblement contemporains et distribués sur toute l'aire anatolienne, mésopotamienne, syro-palestinienne et arabe (1). Nous sommes encore loin, hélas ! de cet heureux moment.

PP. 94-97 et 453-4. L'auteur n'a pas signalé, sur le port de la

(1) Voir *suprà*, p. 86=234 n. 3.

barbe et des moustaches, les études si fouillées — et un peu trop systématiques — de M. H. Mötefindt, *Zur Geschichte der Barttracht im alten Orient* (*Klio*, XIX, 1925, pp. 1-61, et *Studien über Geschichte und Verbreitung der Barttracht* (*Anthropos*, XXII, 1927, pp. 828-865).

LANGAGE (pp. 160-193); ECRITURE (pp. 194-267). Deux sections qu'on n'aurait pas attendues aussi développées dans une histoire, même comparée, de l'art oriental : elles étaient néanmoins nécessaires comme appui complémentaire à la théorie « asianique ».

Quant au langage, l'auteur ne s'est pas élevé à une plus haute synthèse que celle qui oppose le groupe des langues sémitiques au groupe si bariolé des langues « asianiques ». Il y avait lieu d'indiquer, au moins en passant, les recherches qui, reliant d'une part le sumérien à l'indo-européen, d'autre part l'indo-européen au sémitique, pourraient aboutir un jour à l'établissement d'une parenté très reculée entre les trois groupes. D'un autre côté, et sans parler des affinités qu'on semble de plus en plus reconnaître entre le sumérien et les langues caucasiques, la parenté également très reculée du sémitique et du chamitique, notamment de l'égyptien, vient ajouter un argument de plus aux réserves que nous avons déjà formulées sur la classification des types ethniques.

Quant à l'écriture, l'étude sommaire des origines sumériennes du système cunéiforme adopté par les Sémites nous a paru fort bien conduite et à la portée des profanes. Peut-être n'est-elle pas assez développée pour des lecteurs déjà initiés, qui réclameront plus de figures. — J'ai déjà dit que l'auteur avait écarté l'alphabet sud-arabe, lacune qu'il sera facile de combler dans une seconde édition. Pour plusieurs autres raisons, toute cette section gagnera à y être revue, sinon totalement refondue (1). —

(1) Il aurait été convenable de citer le nom de François Lenormant, à propos de l'alphabet phénicien (pp. 258 et 514).

P. 194. « devenir alphabétique, c'est à dire indiquer des sons » est inexact : il fallait dire devenir *phonétique*. La suite de la phrase prête encore à critique. Il y avait lieu de distinguer trois stades : 1^o *pictographie*, d'où 2^o *idéographie*, enfin 3^o *phonétisme*

P. 188. Il est inexact de ranger en bloc les trois inscriptions araméennes de Zingirli dans le « cananéen », encore plus de leur adjoindre le dialecte de Neirab. Ce n'est pas en s'appuyant seulement sur la *graphie* de quelques consonnes qu'on détermine la place d'un dialecte, mais avant tout sur sa morphologie. Tout au plus pourrait-on hésiter sur la première inscription de Zingirli, celle dite « de Hadad » : mais comparez-la à celle de « Kalammu », qui est sensiblement du même âge et du phénicien presque pur !

RELIGION (pp. 268-339). Voici, comme on pouvait s'y attendre, la partie la plus originale et la plus développée des « Notions générales ». Originale *a priori*, parce que l'auteur avait à synthétiser une matière singulièrement délicate. Est-il parti de sa théorie « asianique », ou bien a-t-il constaté, après coup, que l'examen général et comparé des religions confirmait cette théorie ? Il est difficile de se prononcer. Il est plus facile d'être d'un autre avis que le sien, non-seulement sur une série de détails, mais même sur certains points fondamentaux de sa synthèse.

Je me hâte d'ajouter que M. Contenau est toujours très circonspect dans son exposé et sait nuancer sa pensée quand les faits examinés et les conclusions qu'il en tire l'exigent (1). Mais déjà quelle vaste généralisation rien que dans la division de la matière :

(syllabique ou alphabétique). Le phonétisme alphabétique, à son tour, se subdivise en consonantique (chez les Sémites) et en vocalique-consonantique (chez les Grecs).

P. 257. La phrase ... « l'alphabet ne sut que proscrire la voyelle » prête à équivoque. Un débutant sera porté à croire que l'on est parti du stade syllabique : ce qui serait à prouver. Si l'on fait abstraction des origines, le sens de la proposition serait admissible en supposant que l'auteur a voulu dire ceci : l'alphabet consonantique des anciens Sémites ne parvint à se développer ni en syllabique, comme dans l'éthiopien récent, ni en vocalique-consonantique, comme dans le grec.

P. 514. A propos de l'origine cunéiforme de l'alphabet, puisqu'on citait Decke, qui d'ailleurs, renonça plus tard à son système, il aurait fallu citer aussi Peiser et Fr. Delitzsch, ainsi que Zimmern. L'omission du nom de M. Lidzbarski dans la question des origines de l'alphabet est encore plus inattendue. De même, celle de Frank, à côté de Jensen (à propos des hiéroglyphes hittites).

(1) Cf. p. 268.

- 1°/ une religion asianique primitive et générale ;
- 2°/ une période de sémitisation poussée plus ou moins loin.

De cette religion « asianique » *primitive et générale*, nous ne connaissons encore que ce que l'on en peut dégager des textes suméro-accadiens : comment pourrions-nous la reconnaître, non pas seulement chez les Accadiens, mais chez tous les autres Sémites et dans tous les pays où portera l'enquête sur l'histoire de l'art ?

Quand on nous dit plus loin que « le vieux fond de la religion sumérienne était animiste » et que le « principe de vie » qu'on y adorait avant tout, était « un principe général qui toucherait presque au monothéisme » (pp. 269-270), nous restons hésitants et nous posons une nouvelle question : en quoi ce principe *général* a-t-il pu, dans la suite, déterminer la caractéristique de la religion « asianique » ? Toutes les religions de l'antiquité se laisseraient sans peine ramener au principe de vie, qui, de lui-même, ne pose rien, absolument rien, pour leur développement ultérieur.

On doit donc, *en même temps*, se rabattre sur les plus anciennes figurations religieuses parvenues jusqu'à nous et y rechercher un supplément d'information sur l'orientation acquise par les concepts primitifs de la religion « asianique ». Et c'est bien ce que fait M. Contenau. Mais quoi de moins assuré, par exemple, que l'idée — partagée par de nombreux historiens des religions — de l'antériorité des dieux-bétyles, végétaux et animaux sur les dieux conçus comme anthropomorphes ? Examinez, sans théorie préconçue, les plus vieilles images où figurent des pierres dressées, des plantes ou des animaux, et comparez-les aux textes actuellement disponibles : tout ce que vous pourrez avancer sur la conception *primitive* du divin, c'est un franc *non liquet*. Par contre, même aux époques les plus reculées et bien avant l'apparition de l'écriture pictographique, toutes les figurations de caractère religieux assuré se présentent à nos regards chargées du symbolisme que les textes postérieurs révèlent à chaque pas. Même les plus anciennes liturgies fourmillent de métaphores, qui n'ont

rien de commun avec la conception supposée des dieux originellement pierres, arbres ou animaux (1).

S'il en est ainsi et si l'on avoue son ignorance sur les concepts primitifs de l'humanité religieuse, la thèse de l'antériorité d'une religion « asianique » sur celle des Sémites n'est plus qu'une question d'ordre monumental et, si l'on peut dire, tangible. La conclusion est la même par rapport au Grand-Dieu du Ciel et à la Grande-Déesse de la Terre. Un couple divin de cette nature se retrouve à la base d'un grand nombre de religions antiques, *d'une période donnée de leur évolution* (2); mais le polygénisme suffit à tout expliquer. La seule base réellement solide, pour affirmer une parenté initiale ou une influence, restera toujours l'examen comparé des figurations religieuses, en tenant compte des possibilités de polygénisme jusque dans le choix des motifs : c'est là précisément le point le plus délicat et le plus subjectif dans tous les problèmes qui se posent à l'examen, celui qui requiert le plus de convergences concomitantes, dans l'ordre ethnique et linguistique.

Dans toutes ces questions d'art religieux comparé, on oublie trop facilement un principe capital : les idées à exprimer sur le divin ont toujours été, même chez les peuples primitifs, infiniment plus nombreuses que les moyens graphiques dont ils disposaient pour le faire. Voilà pourquoi nous retrouvons si facilement et presque partout le lion ou le taureau,

(1) La comparaison faite (p. 267) entre l'écriture et la religion ne porte pas. L'écriture a paru à une époque qu'on peut nettement délimiter, tandis que dans la religion supposée « asianique » le stade des divinités aniconiques, végétales ou animales, a pu être précédé d'un stade tout différent. D'un autre côté, si l'on est parvenu à dégager quelques-uns des hiéroglyphes primitifs de l'écriture cunéiforme, c'est que cette écriture révélait elle-même son origine pictographique : on savait donc où l'on allait et à quoi l'on devait aboutir *nécessairement*. Il n'en va plus de même pour la religion, qui remonte aux origines de l'humanité.

(2) C'est de ce type que dérivera un jour, par l'adjonction, tout à fait logique et naturelle, d'un Dieu-Fils, le type de la triade familiale qui n'a rien de commun, à l'origine, avec les triades mâles, telles que Anou, Bel, Ea, juxtaposition et résidus de triades antérieures. Cf. p. 299.

l'aigle, l'arbre ou le bétyle. Parfois le même dieu se trouve figuré sous la forme d'un taureau, aussi bien que d'un lion, et quand on rencontre, déjà dans les plus vieilles images connues d'Elam ou de Sumer, des taureaux humanisés (1) ou des aigles à tête de lion (2), on peut être certain que ces figures composites expriment, par leur dessin métaphorique, des idées bien antérieures, qu'il a paru impossible de rendre autrement, même aux époques civilisées.

J'arrête ici ces considérations, comptant les reprendre un jour à propos des « animaux-attributs » et du symbolisme oriental dans l'antiquité. Si j'ai un peu insisté, c'est uniquement pour montrer que la religion asianique, primitive et générale, imaginée par le D^r Contenau n'est qu'une hypothèse et un principe de classification provisoire. L'essentiel reste évidemment intact : à telle date, d'après les monuments connus, il régnait en Elam et dans le bassin du Tigre et de l'Euphrate une religion, une civilisation plus ou moins homogènes. Cette religion, cette civilisation semblent s'être propagées au loin. On peut, par les monuments, montrer qu'elles sont sous-jacentes à certaines manifestations artistiques des Sémites, des peuples anatoliens, et même égéo-égyptiens. Le départ entre affinités primitives et influences restera souvent matière à discussion ; mais l'ensemble s'impose et justifie la méthode suivie. Une histoire de l'art bâtie sur ces principes est non seulement admissible, mais la seule raisonnable, aujourd'hui que les moyens de comparaison commencent à affluer. Ce sera le mérite du D^r Contenau d'avoir osé l'écrire.

*
* *

Les observations qui suivent justifieront quelques-unes des idées émises ci-dessus et porteront, en outre, sur quelques détails, dont plusieurs relatifs aux débuts de l'histoire de l'art.

(1) Fig. 113-115.

(2) Fig. 112, 328, etc.

Pp. 272 et 274. Dans l'état actuel de nos connaissances, il est hasardé de faire de Tammuz un *dieu-arbre* à l'origine ; encore plus d'y reconnaître une divinité originaire de la côte syrienne. La thèse qui voit dans *Hay-taou* de Byblos (pp. 302, 304, 319-321, etc.) la forme tout à fait primitive et fétichiste de Tammuz-Adonis et va jusqu'à admettre une influence concrète de l'Asie antérieure sur le culte d'Osiris en Égypte, reste également une hypothèse incontrôlable, que le polygénisme suffit largement à écarter. Même au IV^e millénaire, des influences réciproques ont pu s'exercer en des sens divers, de Sumer à l'Égypte. Rien ne nous autorise à faire rentrer ce Dieu-Fils dans la religion « asianique » primitive autrement que dans un concept général spontané, commun à tous les peuples de l'Asie occidentale.

Pp. 217 et 291. Dans ce cylindre, qui est des plus intéressants pour l'histoire des religions orientales, les deux personnages, absolument identiques, qui boivent à la pipette l'eau de vie divine, ne représentent pas un « rite de communion » *post mortem*, mais un couple divin figuré très sommairement. J'aurai l'occasion d'y revenir dans un autre travail.

P. 231, fig. 141 (cf p. 302). Ce bronze publié ici pour la première fois, m'est particulièrement connu : c'est moi, en effet, qui ai obtenu de son propriétaire, M. Michel Hayât, qu'il en fît don au Louvre, il y a de cela une trentaine d'années. Même le costume de la divinité est syro-égyptien, comme j'aurai à le montrer quand je parlerai de la statuette.

Pp. 303 et 382. M. Contenau, comme MM. Dussaud et Baudissin, admet que « la côte syrienne, probablement sous l'influence des vieux cultes cananéens, honore moins fréquemment qu'en Sumer-Akkad une image de la divinité faite à la ressemblance humaine. Le bétyle (à Byblos, par exemple, et jusqu'à l'époque romaine) est le symbole préféré de la divinité ». Encore une défaillance due à la théorie « asianique ». Laissons, si l'on veut, de côté les « vieux cultes cananéens », allusion à Gézer « présémitique » et à sa rangée de pierres dressées : il est tout à fait inexact d'affirmer que les Phéniciens n'ont pas honoré *très anciennement* des divinités à forme humaine, témoins les nombreux petits bronzes égyptisants archaïques découverts à Byblos par MM. Montet et Dunand.

Il vaut donc mieux attendre la suite des fouilles sur ce site et sur d'autres: partout l'on trouvera la preuve que les habitants de la côte syrienne ont eu des dieux anthropomorphes à toutes les époques. Quant au bétyle des monnaies de Macrin à Byblos, rien ne nous prouve qu'il figure une divinité *originellement* bétylique: tout au contraire, c'est à l'époque romaine qu'on assiste à une recrudescence marquée de ces formes divines, fruit naturel de la superstition et du désarroi croissant au sein du paganisme mourant.

Pp. 237, 311 et 384. Les cylindres où tout le monde voit l'ascension d'Etana au ciel, ne paraissent pas avoir été interprétés suivant les règles d'une saine herméneutique. Un examen comparé de toutes les scènes en question montre que le personnage porté sur le dos de l'aigle *descend*. Il y a loin de là à l'idée d'immortalité qu'on attache à cette représentation. M. Contenau (p. 311) semble avoir senti la difficulté en interprétant les textes récemment publiés. Mais ce n'est pas ici le lieu de reprendre, pièces en mains, un problème intéressant d'art religieux oriental.

P. 178. A propos des trônes vides de Phénicie, personne ne semble s'être demandé si les sièges divers recueillis dans les fouilles récentes, à Assur, Beisân, etc., n'étaient pas occupés par des statues ou des symboles mobiles, non retrouvés par les fouilleurs ou échappés à leurs regards.

P. 332. L'au-delà, chez les Phéniciens, me paraît légèrement minimisé. Souhaiter n'être pas dérangé dans sa tombe, c'est avant tout désirer la perpétuité de son *nom* dans l'autre monde. (Voir sur ce point l'étude du texte d'Ahirām, *supra*, pp. 25 sqq.). L'idée de cette survie indéfinie s'allie fort bien avec le désir de partager l'existence extra-terrestre de la divinité.

P. 385. L'emblème divin « ayant la forme d'un cercle accolé à un bâton », et qu'on appelle vulgairement le « bâton de mesure », me semble fort bien expliqué par la stèle d'Ur-nammu, vers 2400 av. J. C. (Woolley, *The Antiquaries Journal*, V, 1925, pl. XLVIII). Le bâton y est bien

une mesure pour les petits objets, et l'anneau, qui est une corde enroulée, une autre mesure pour les grandes longueurs.

P. 386, fig. 290. Aigle sur taureau, lion sur taureau ; d'où (p. 440) aigle léontocéphale dévorant le taureau : nous sommes aux environs de 3.000 avant J.-C. M. Contenau admet (p. 479), à propos de l'aigle léontocéphale liant des lions, que « le motif est déjà devenu symbolique » — dès le règne d'Our-Nina. Je suis également de cet avis et n'éprouve aucune peine à remonter encore plus haut pour le caractère symbolique de la figuration. C'est, sans contredit, la plus ancienne image que nous connaissions du « Grand-Dieu » du Ciel (1), et comme l'aigle y possède la prééminence sur le lion et sur tous les autres quadrupèdes qu'il lie ou dévore, on saisit la raison de sa grande vogue depuis le IV^e millénaire jusqu'en pleine époque romaine. Exemple absolument convaincant, sinon de parentés ethniques originelles entre Elam-Sumer et Anatolie-Syrie, du moins d'influences remontant jusqu'au IV^e millénaire. J'espère pouvoir reprendre le sujet dans une nouvelle étude sur Ba'al-Samîn et sur l'aigle funéraire en Syrie.

Pp. 390-393. J'approuve pleinement M. Contenau quand il maintient, contre M. Dussaud, les termes de « syro-hittite » ou « syro-cappadocien », auxquels je préférerais substituer celui de « syro-anatolien ». Dans l'état actuel de nos connaissances, l'expression est tout à fait justifiée : j'aurai à le prouver dans une prochaine étude sur divers monuments inédits découverts en Syrie et proches parents de ceux dont s'est occupé M. Dussaud.

Pp. 427 et 455. Je doute que l'instrument tenu par l'un des deux personnages soit une *harpé* primitive : c'est plutôt un « lagobolon ». La scène figurée est peut-être pastorale, et dans un sens déjà symbolique, le chef, le roi étant considérés comme pasteurs de leurs peuples. J'y revien-

(1) M. Contenau (p. 289) opine dans le même sens.

drai à propos de deux petits chars en terre cuite trouvés, avec diverses figurines, dans des tombes de la Haute Syrie.

P. 487. L'ornement en torsade qu'on appelle *tresse* et dont la signification resterait indécise, est indubitablement, à l'origine, un symbole *serpentin*, remontant jusqu'à l'époque des vases susiens du 1^{er} style. Encore un exemple absolument typique de la haute antiquité du symbolisme oriental et du danger réel que présente la théorie des dieux-animaux pour une saine interprétation des représentations religieuses. Rien que ce motif, si anciennement attesté dans les *stylisations* de l'époque primitive du tell de Suse, suffirait à prouver la dépendance étroite des vases du style I et du style II, dépendance nettement affirmée par M. Contenau contre M. Frankfort, suivi par M. Speleers, *op. cit.*, pp. 20 et 93.

Il nous reste quelques mots à dire de l'illustration. Elle est, nous tenons à le répéter, excellente et judicieusement choisie. Elle n'a qu'un défaut, celui de ne pas concorder avec le texte qu'on a sous les yeux. On en a déjà fait l'observation à propos de *La civilisation phénicienne* (1). Le défaut est ici plus accentué, par suite des dimensions accrues du volume : on dirait que les figures sont faites pour en orner les pages et agacer le lecteur. Rien de plus troublant que de trouver, p. ex., une figure de tortue saisissant deux serpents par la tête, juste au moment où l'attention est concentrée sur le système pénal dans le code de Hammurabi ! Pourquoi n'avoir pas placé les figures là où elles illustrent le texte ? ou tout au moins aussi près que possible ? Combien toute cette illustration aurait gagné à être présentée en un album in-4°, ou même gr. in-8°, à planches indépendantes ! La série si riche des vases de Suse, qui se promènent, mêlés à quelques vases d'autres provenances, depuis la page 278 jusque vers la fin du volume, aurait été autrement instructive pour le lecteur, si elle avait été réunie en une ou deux planches les groupant tous dans un ordre synthétique. Même observation à propos des cylindres d'Elam et de plusieurs autres groupes, essentiellement démonstratifs sous

(1) R. P. Mousterde, dans ces *Mélanges*, X, 1926, p. 381.

le rapport artistique ou religieux. On dirait que l'auteur, qui a partout fait effort pour *synthétiser*, a tenu à défaire sa synthèse aux yeux du pauvre lecteur. Je me plais à espérer que ce défaut matériel, trop choquant par endroits, disparaîtra dans le t. II ou dans la seconde édition. L'éditeur ne saurait se dérober à ce devoir élémentaire, dans une publication qui sera bientôt entre toutes les mains (1).

*
* *

L'impression du volume est presque irréprochable (2) et fait honneur à l'éditeur aussi bien qu'à l'auteur.

16 février 1928.

(1) L'inconvénient signalé sera-t-il atténué, et dans quelle mesure, par la récente publication du Dr Contenau : *Musée du Louvre. Les antiquités orientales : Sumer, Babylonte, Elam*. 1 vol. 8°, 23 pp. et 54 pl., dans la collection *Documents d'art*, éditée par Albert Morancé, 1927 ? Je ne sais, l'ouvrage ne m'étant pas connu autrement que par une annonce de librairie.

Un album in-4° accompagnant le *Manuel* élèverait évidemment beaucoup le prix de l'ouvrage ; mais il ne serait pas nécessaire d'y introduire toutes les figures, surtout les figures au trait. D'autre part, ce format, qui permet d'organiser des séries plus vastes et plus synthétiques pour l'œil, aurait aussi l'avantage d'offrir plus de clarté pour l'étude de quelques monuments : par exemple, le chef d'œuvre qu'est la stèle des Vautours, dont les figures 351-352 ne permettent pas de saisir tous les détails.

Je signale, en terminant, une petite lacune parfois assez fâcheuse : les dimensions des monuments manquent assez souvent.

(2) Voici quelques vétilles, notées au cours d'une première lecture :

P. 156 : *vainct* ; p. 183, *vasseaux* ; p. 308, *allées* (pour *alliés*) ; p. 342 : *de la répression des délits* ;

P. 366, le renvoi, pour le relief d'El-Obeid, est fautif : lire fig. 344, au lieu de 167 ; p. 387, le renvoi à la fig. 237 est également fautif ; p. 409, lire fig. 211 au lieu de 209 ;

P. 324, lire Héliopolis au lieu de Hiérapolis ; p. 332, lire méghazils d'Amrit (au lieu de Byblos) ;

P. 117, lire *The Ancient History* (et non *Early*) ; p. 250, lire *Palestine Exploration* (au lieu de *Palestinian*) ; p. 390, n. 2, lire *Université St Jos.* (au lieu de *Faculté*) ;

P. 162, n. 1. *J. A.*, 1926 (ni t., ni p.) ; p. 276, n. 1 : *Rev. de l'hist. des relig.* 1920, même observation, etc. etc.

THEOLOGICAL LIBRARY
CLAREMONT, CALIF.

A2897

M F O

M U S J

TABLE MÉTHODIQUE SOMMAIRE
DES TREIZE PREMIERS VOLUMES
(1906 - 1926)

PHILOGOLOGIE sémitique, arabe, copte etc.. ; éditions et descriptions de manuscrits ;

ARCHÉOLOGIE préhistorique, orientale, gréco-romaine, chrétienne, de Syrie et d'Asie Mineure ;

HISTOIRE DES RELIGIONS, Ecriture Sainte, Hagiographie, Islam ;

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE de Syrie, Arabie, Anatolie.

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH
TOME XII (1927)

- Fasc. 1* — S. RONZEVALLE, S. J., L'alphabet du sarcophage d'Ahīram (40 pages, 4 planches) Shilling 2
- Fasc. 2* — H. LAMMENS, S. J., L'avènement des Marwanides et le califat de Marwān 1^{er} (107 pages) » 2.6
- Fasc. 3* — S. RONZEVALLE, S. J., Notes et études d'archéologie orientale, V. (Déesses syriennes ; le cylindre Tyzskiewicz ; deux manuels d'archéologie orientale (100 pages, 4 planches) » 4.6
- Fasc. 4* — COMTE DU MESNIL DU BUISSON, Le lieu du combat de saint Georges à Beyrouth (17 pages, 2 planches) » 0.8
- Fasc. 5* — BIBLIOGRAPHIE » 1.4

IMPRIMERIE CATHOLIQUE
BEYROUTH (LIBAN)

- H. LAMMENS, S. J. — *L'Islam, Croyances et institutions*. In-8°, 288 pages, 1926 ; 3 shill.
- M. BOUYGES, S. J. — ALGAZEL, *Tahāfot al-Falāsifāt*. Edition critique. (*Bibliotheca arabica scholasticorum*, série arabe, t. II). In-8°, XXX-448 pages, 1927 ; 70 fr. français.

PUBLICATIONS ARABES

- L. MALOUF, S. J. — *Al-Mounǧed*. المعجم

Dictionnaire classique illustré en arabe, sur le modèle des Dictionnaires Larousse. Deuxième édition, 1094 pages, 1927 ; 7 shill., 4.

- FOUAD A. BOUSTANY — *Al-Raouāʿe*. الروائع

Les « meilleures pages » des auteurs arabes. Collection destinée à mettre entre les mains des étudiants un texte sûr, bon marché, éclairé de quelques notes et précédé d'une notice sur l'auteur et l'ouvrage. Seize fascicules parus, in-16, d'environ 70 pages, 1927 sq. ; chaque fascicule, 0 shill., 2.

- Al-Machriq* الشرق

Revue arabe mensuelle. Chaque n° compte env. 80 pages. Abonnement annuel, 14 shill.

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH
TOME XIII (1928)

- G. DE JERPHANION, S. J. — *Mélanges d'archéologie anatolienne. Monuments pré-helléniques, gréco-romains, byzantins et musulmans de Pont, de Cappadoce et de Galatie*. Environ 70 planches. (Sous presse).
-

A2897

DS Ronzevalle, Sébastien
56 Notes et études d'archéologie orientale.
R6 Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1927.
[151]-247p. plates. 25cm. (Mélanges de
l'Université Saint-Joseph, t.12, fasc.3)

Fifth and final part of a five part work.
Includes bibliographical references.

1. Near East--Antiquities. I. Title.
II. Series.

